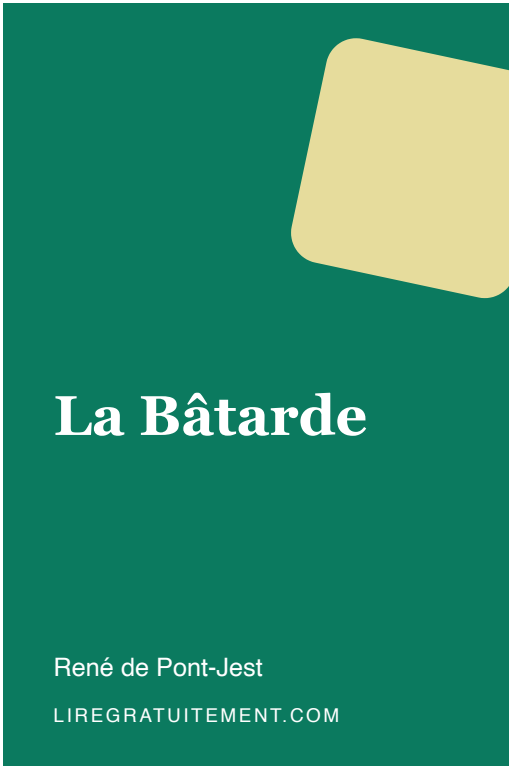


La Bâtarde (Pont-Jest)

René de Pont-Jest

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

I

Un matin du mois de janvier 1855, un homme d'une cinquantaine d'années parcourait d'un pas rapide et saccadé le jardin d'une charmante habitation de la rue de la Gendarmerie, à Saint-Denis ; non pas à Saint-Denis près de Paris, mais à Saint-Denis la capitale de l'île Bourbon, ce rocher volcanique perdu au milieu de l'océan Indien et que les Anglais daignèrent nous rendre en 1815. Du groupe des îles Mascareignes, nos voisins d'outre-Manche voulurent bien ne garder que la reine : l'île de France.

Ce promeneur agité, dont la bonne et placide physionomie reflétait la plus profonde préoccupation, était M Duchemin, notaire.

Pour qui connaissait les habitudes calmes et pacifiques du personnage que nous présentons aussi brusquement à nos lecteurs, il était évident qu'il se passait quelque chose de grave dans l'esprit de l'honorable tabellion, car, sans se douter bien certainement qu'il imitait Tarquin le Superbe, il s'en allait de droite et de gauche, abattant impitoyablement, de la badine qui fouettait dans sa main, les feuilles de cactus et les fleurs d'aloès qu'il rencontrait sur son passage.

C'est qu'en effet, M Duchemin se trouvait dans une situation fort embarrassante ; et comme, par une précipitation que son âge et ses fonctions rendaient inexcusable, il avait créé lui-même les difficultés qu'il devait vaincre, il avait lieu d'être doublement mécontent, puisqu'il ne pouvait s'en prendre à personne.

Voici ce qui s'était passé :

Huit mois avant l'époque où commence notre récit, M. Morin, riche colon de Saint-Paul et client de l'étude depuis vingt-cinq ans, avait rendu son âme à Dieu, et son testament ouvert devant la famille assemblée, le notaire y avait lu, avec stupéfaction et au désespoir de ceux qui croyaient bien hériter, que le défunt laissait toute sa fortune, plus de douze cent mille francs, à une de ses sœurs, madame Berthier, qui habitait la France et dont lui, M Duchemin, n'avait jamais entendu parler.

Les parents de M. Morin lui apprirent que cette dame Berthier avait quitté la colonie alors qu'elle avait dix-huit ans à peine, qu'elle demeurait probablement à Paris, et que, pour les raisons les plus graves, ses parents avaient rompu avec elle depuis longtemps.

Un déshérité moins discret que les autres laissa comprendre au notaire que la sœur de M. Morin s'était fait enlever par un officier de marine, et que les nouvelles qu'on avait reçues d'elle à Bourbon depuis son départ n'avaient pas été de nature à faire excuser sa première faute.

On ignorait si son frère était resté en correspondance avec elle ; on ne le pensait pas. On ne pouvait alors s'expliquer qu'il l'eût nommée sa légataire universelle que par un de ces accès de bizarrerie dont il avait parfois donné des preuves dans les derniers temps de sa vie. Quoi qu'il en fût et quelles qu'aient été les raisons qui avaient dicté à M. Morin ses dernières volontés, elles n'existaient pas moins, nettes et indiscutables. Il n'y avait donc, de la part de sa famille, qu'à s'y soumettre, et de la part de l'exécuteur testamentaire, qu'à les faire respecter.

M Duchemin s'était empressé d'agir dans ce but. Il avait écrit à un de ses collègues de Paris pour le charger de retrouver madame Berthier et de lui remettre, en compte sur la succession de son frère, une somme de vingt mille francs, afin qu'elle pût se rendre à Bourbon, dans le cas où elle le jugerait nécessaire.

Le notaire de Paris, qui n'avait pas perdu un instant, avait facilement découvert l'héritière, et sept mois après l'ouverture du testament de M. Morin, le courrier de France était venu apprendre à M Duchemin que ses instructions avaient été strictement suivies et que madame Berthier était en route avec sa fille pour la colonie.

La sœur et la nièce de M. Morin avaient pris passage sur le Rainbow, bâtiment anglais qui allait aux Indes et relâchait à Bourbon.

Or, le Rainbow avait mouillé sur rade la veille au soir, et madame Berthier, qui s'était empressée de débarquer, avait annoncé, de l'hôtel Joinville où elle était descendue, sa visite pour le lendemain.

Cette visite épouvantait le brave officier ministériel, et cela se comprend ; car, depuis le jour de sa lettre à son collègue de Paris, il s'était produit un événement qui avait singulièrement modifié les choses.

Trois mois après l'enterrement de M. Morin, le curé de Saint-Paul s'était présenté à l'étude de la rue de la Gendarmerie et avait remis à M Duchemin un testament olographe, postérieur à celui dont l'ouverture avait été faite devant la famille.

Dans ce second testament, le vieux colon, revenant sur ses décisions favorables envers sa sœur, la déshéritait tout à fait, au contraire, pour partager sa fortune entre ceux de ses parents qui habitaient l'île.

Si le digne prêtre n'avait pas produit ce document au moment de la mort de celui qui l'avait pris pour confident, c'est qu'il était alors en tournée sacerdotale dans nos possessions du canal de Mozambique, par ordre du préfet apostolique de Bourbon.

Cette révélation, on le conçoit aisément, fut un véritable coup de foudre pour le malheureux M Duchemin. Il exerçait depuis vingt ans, et jamais rien de semblable ne s'était passé dans son étude. Pendant plusieurs jours, se croyant déshonoré, il ne sut où donner de la tête.

Dès qu'il eut retrouvé un peu de calme, il se hâta d'écrire à Paris, mais il le fit en craignant que madame Berthier ne fût déjà en plein Océan, et il se demanda pendant d'interminables jours ce qu'il dirait à cette héritière déshéritée, lorsqu'elle arriverait un beau matin pour toucher une fortune énorme et qu'il devrait lui avouer toute la vérité.

Le moins qu'il pouvait advenir de cette aventure, c'est qu'elle lui coûtât les vingt mille francs que son confrère de France avait remis à la sœur de M. Morin.

Les héritiers de celui-ci l'avaient autorisé, il est vrai, à offrir à madame Berthier cinquante mille francs à titre d'indemnité, mais c'était là une bien faible compensation pour celle qui aurait fait trois mille lieues dans l'espoir d'encaisser plus d'un million.

Sur ces entrefaites, M Duchemin reçut la nouvelle officielle du départ de madame Berthier et de sa fille, et quoiqu'il fût le plus débonnaire des hommes, il se surprit parfois, durant ses nuits d'insomnie, à souhaiter au Rainbow quelque terrible accident de mer qui le débarrassât à jamais de toute réclamation ; ce dont il rougissait bien vite, nous devons le reconnaître, comme d'une mauvaise pensée.

C'est dans ces tortures morales que M Duchemin avait passé cinq longs mois, et quelques heures, quelques minutes seulement peut-être le séparaient du dénoûment de ce drame intime ; ce qui explique suffisamment l'hécatombe à laquelle il se livrait sur les fleurs de son jardin, le lendemain du jour où il avait appris que madame Berthier et sa fille avaient atteint sans encombre le terme de leur voyage.

Le pauvre tabellion venait d'enlever de sa badine un superbe aloès, et la vue de ce sacrifice inutile l'avait un peu calmé, lorsqu'il tressaillit en sentant une main qui se posait sur son épaule.

— Ce n'est que moi, cher maître, lui dit en même temps une voix qui le rassura.

M. Duchemin se retourna un peu honteux de sa frayeur.

Il était en face d'un beau garçon de vingt-quatre à vingt-cinq ans, dont l'œil brillant et la physionomie ouverte inspiraient tout d'abord la sympathie.

— Par ma foi, vous m'avez fait peur, mon cher Paul, dit le notaire au jeune homme ; je ne vous avais pas entendu venir, et vous m'avez surpris au milieu de réflexions qui n'ont rien de gai.

— Et quoi donc ?

— Parbleu ! vous connaissez l'affaire ; je vous en ai déjà parlé, je crois. Madame Berthier et sa fille ; vous savez, cette sœur et cette nièce que M. Morin avait instituées ses légataires universelles par son premier testament et qu'il a ensuite déshéritées complètement ; eh bien ! elles sont arrivées hier soir sur le Rainbow. J'attends leur visite ce matin.

— Diable !

— Vous comprenez qu'après leur avoir écrit que j'avais plus d'un million à leur disposition ; après leur avoir fait faire trois mille six cents lieues pour recevoir ce million, leur dire brusquement, séance tenante, que leur frère et oncle ne leur a pas laissé un sou marqué, c'est peu agréable.

— Surtout pour elles. Pauvres femmes ! Mais ce sont probablement les deux dames que je viens de rencontrer dans la rue ! Il me semblait bien, en effet, qu'elles n'étaient pas de la colonie. Elles paraissaient chercher une maison, sans doute la vôtre ! Il serait peut-être poli d'aller à leur rencontre.

— Elles arriveront toujours assez tôt !

Mais M Duchemin en fut pour cette exclamation peu galante, car, apercevant au même instant son valet de chambre qui accourait, il eut le pressentiment que son ami ne s'était pas trompé.

Le serviteur venait, en effet, prévenir son maître que deux dames désiraient lui parler.

— Allons, ce sont elles, il n'y a plus à en douter ! soupira l'infortuné notaire.

— C'est bien ! ajouta-t-il en s'adressant à son domestique, faites entrer ces personnes dans le salon, et priez-les de m'attendre.

— Que ce ne soit pas moi qui vous gêne ! observa Paul ; je reviendrai vous voir dans la journée.

— Non pas, mon ami, non pas ! J'aime tout autant en finir avec vous d'abord.

Et, prenant le bras du jeune homme, M Duchemin le conduisit jusqu'à un banc de rotin qui était adossé contre le mur de la maison, à l'ombre.

Ils y prirent place tous deux.

S'ils avaient levé les yeux, ils auraient vu au-dessus de leurs têtes les deux étrangères.

Introduites dans le salon du notaire et invitées à l'attendre, madame Berthier et sa fille avaient été attirées tout naturellement à la fenêtre par le spectacle féerique qu'offrait le jardin ; et elles s'étaient accoudées là, pour en admirer la luxuriante végétation tropicale.

Madame Berthier était une petite femme brune, d'une quarantaine d'années déjà, mais encore fort agréable. Elle avait conservé de fort belles dents et un sourire plein de jeunesse. Sans le cercle bistré dont les plaisirs ou les soucis avaient encadré ses grands yeux noirs, elle eût pu, sans trop risquer de trouver des incrédules, se rajeunir d'une demi-douzaine de printemps.

Quant à sa fille, c'était une splendide créature, dans l'acception la plus complète du mot.

Gabrielle était grande, admirablement faite. Sa taille était fine sans être grêle, son buste riche et gracieux, d'une distinction tout aristocratique. Elle avait pris a sa mère ses extrémités de créole. Il était impossible de rêver un ovale plus pur, plus virginal que celui de son visage, qu'éclairaient deux grands yeux d'un bleu sombre, qui devenaient presque noirs à l'éclat des lumières.

Son nez fin, aux ailes roses et mobiles, était droit comme celui d'une statue grecque. La forme de sa bouche était d'une correction antique. Lorsqu'elle souriait, on apercevait à travers ses lèvres carminées, sensuelles, des dents merveilleusement belles. Son menton un peu fort, mais d'un dessin néanmoins irréprochable, dénotait un caractère ferme, viril. Sa chevelure superbe, d'un blond doré, encadrait orgueilleusement de ses reflets fauves son front élevé. Son teint était pâle, non d'une pâleur maladive, mais d'une pâleur mate, que paraissaient ne pouvoir jamais troubler ni la fatigue, ni l'émotion.

L'admirable physionomie de Gabrielle semblait, en effet, recouverte d'un masque d'impénétrabilité absolue. Autant madame Berthier était vive, impressionnable, autant sa fille était calme, maîtresse d'elle-même.

On eût dit que Gabrielle n'avait pas des désirs, mais seulement des volontés.

Lorsque sa mère lui avait appris à Paris l'héritage inespéré qui leur arrivait, elle avait simplement dit : « Partons ! »

Pendant cette longue traversée de trois mois qu'il lui avait fallu supporter pour franchir l'immensité qui sépare la France de l'île Bourbon, les calmes des tropiques ne lui avaient pas plus ar-

raché un geste d'impatience que les tempêtes du cap de Bonne-Espérance un mouvement de frayeur.

En débarquant à Saint-Denis, elle s'était installée à l'hôtel Joinville avec autant d'indifférence apparente que si elle eût pris possession d'un appartement au Grand-Hôtel, à Paris ; et elle était entrée chez M Duchemin, où elle venait cependant chercher un million, comme s'il se fût agi pour elle d'une visite à un voisin de campagne.

Aussi, pendant que sa mère saluait d'acclamations enthousiastes les cactus et les aloès gigantesques du notaire, la jeune fille ne lui répondait-elle que par monosyllabes.

Il est vrai que, de là où elle était, Gabrielle ne perdait pas un mot de la conversation de M Duchemin avec son jeune ami, et que cette conversation était fort intéressante.

Soyons aussi peu discret que mademoiselle Berthier, afin d'apprendre à nos lecteurs les motifs de la visite matinale de Paul à l'honorable notaire, mais faisons d'abord un pas en arrière pour dire plus complètement ce qu'était notre héros.

Paul du Longpré, qui avait à peine connu sa mère, était le fils d'un riche colon dont il avait hérité, moins d'un an auparavant, d'une centaine de mille livres de rente.

La perte de son père avait affecté Paul d'autant plus qu'il ne lui restait aucun parent dans la colonie, et la gravité naturelle de son caractère s'était encore accrue de la retraite dans laquelle son cœur, aussi bien que les convenances, lui avait ordonné de vivre.

Toute sa famille ne se composait plus que d'un oncle, M. Armand du Longpré, frère aîné de son père et établi depuis près de

quarante ans à Paris, où, comme le père de Paul, à Bourbon, il avait fait une fortune considérable.

Lorsque M. Armand du Longpré apprit la mort de son frère et l'isolement dans lequel allait vivre son neveu, il proposa à celui-ci de venir demeurer en France, près de lui ; et comme il était en correspondance, de longue date, avec M Duchemin, et qu'il savait que son frère avait eu en celui-ci la plus légitime confiance, il le pria de faire tous ses efforts pour décider le jeune homme à quitter l'île. Le notaire, si pénible qu'il lui fût de se séparer de Paul, qu'il avait vu grandir et qu'il aimait beaucoup, s'acquitta consciencieusement de sa mission, mais il n'eut aucune peine à obtenir du neveu de M. Armand du Longpré ce que ce dernier désirait. Il lui suffit de rappeler à son jeune ami que le vieillard qui le demandait était le seul parent qui lui restât, et que ce vieillard n'avait d'autre enfant qu'une jeune fille, qui pouvait, d'un jour à l'autre, être seule et sans protecteur.

C'était pour régler quelques dernières questions d'intérêt et l'avertir qu'il quitterait la colonie au premier jour, que Paul du Longpré avait apparu si brusquement au brave homme, peu d'instants avant que son domestique lui annonçât la visite des dames Berthier.

— Ainsi, mon ami, dit M Duchemin au jeune créole, après lui avoir expliqué comment il avait réalisé la moitié de sa fortune en traite sur la Banque de France, vous êtes prêt ?

— Absolument, mon cher maître, répondit Paul, j'arrêterai demain mon passage sur l'Espérance, superbe clipper dont le capitaine, un officier nantais, m'affirme que nous ne mettrons pas plus de soixante-dix à quatre-vingts jours pour nous rendre en

France. C'est aujourd'hui mardi, il compte prendre le large jeudi soir.

Quelques secondes après, M Duchemin rejoignait les deux étrangères, et madame Berthier le recevait avec son plus charmant sourire.

Tout préoccupé qu'il fût, l'officier ministériel ne put s'empêcher, en saluant les parentes déshéritées de M. Morin, de remarquer la beauté de Gabrielle.

L'éclat des grands yeux et le visage sévère de la jeune fille n'augmentèrent pas moins son trouble que l'expression de joie répandue sur le visage de sa mère.

C'est à peine s'il trouva quelques mots gracieux pour prier les deux dames de reprendre place sur le canapé qu'elles avaient quitté à son arrivée.

Puis il se laissa tomber lourdement sur un siége, en disant machinalement :

— Mesdames Berthier, sans doute ?

— Oui, monsieur, je suis la sœur de ce pauvre M. Morin, et voici ma fille, fit en s'inclinant madame Berthier, que l'air grave du notaire étonnait un peu. Ne nous attendiez-vous pas ?

— Pardon, madame, pardon ! s'empressa de répondre M Duchemin en s'efforçant de faire provision de courage. J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire hier soir, et j'aurais été vous présenter immédiatement mes devoirs si je n'avais pas une mauvaise nouvelle à vous annoncer.

L'infortuné tabellion avait prononcé cette phrase tout d'un élan, comme un poltron qui traverse en courant un bois dont l'ombre l'épouvante.

— Comment ! quelle mauvaise nouvelle ? demanda la sœur de M. Morin dont le sourire disparut instantanément.

Gabrielle avait fixé ses grands yeux interrogateurs sur M Duchemin. Sa physionomie restait calme, mais on eût dit, à la crispation de ses lèvres, qu'elle devinait déjà ce dont il allait être question.

— Mon Dieu ! madame, poursuivit l'exécuteur testamentaire du vieux colon, la faute en est à moi, car j'aurais dû me hâter moins de vous écrire. Je vous aurais ainsi évité une déception des plus pénibles.

— Une déception ? je ne vous comprends pas.

— C'est cependant facile à comprendre, ma mère, interrompit sèchement Gabrielle. Monsieur a mal saisi le sens du testament de votre frère : ce n'est pas nous qui sommes ses héritières ! N'est-ce pas, monsieur, que c'est cela ?

Celui auquel s'adressaient ces derniers mots baissa la tête en poussant un soupir, expression de regret et de soulagement tout à la fois. L'aveu était fait sans qu'il l'eût fait lui-même.

— Tu es folle, Gabrielle ! s'écria madame Berthier, dont les regards désespérés allaient du notaire à sa fille. Voyons, monsieur, expliquez-vous !

Comprenant qu'il ne pouvait parler plus longtemps par énigme et reprenant tout à fait courage, M Duchemin raconta ra-

pidement, sans souffler une seule fois pour ainsi dire, tout ce qui s'était passé depuis le jour où il avait écrit à son collègue de Paris.

Puis il termina son récit par un long compliment de condoléance et par l'offre des cinquante mille francs dont les héritiers de M. Morin étaient prêts à faire le sacrifice.

Madame Berthier avait écouté tout cela sans comprendre. Elle voulait croire que cette révélation terrible était une épreuve.

Il ne lui paraissait pas possible qu'un homme grave, un officier ministériel, lui eût fait exécuter un aussi long voyage pour lui apprendre que son frère l'avait déshéritée, après lui avoir d'abord laissé toute sa fortune. Aussi ne pouvait-elle trouver aucune parole pour exprimer son incrédulité, son désespoir et sa colère.

Ce fut sa fille qui la rappela au sentiment de la situation vraie.

— Nous n'avons plus rien à faire ici, ma mère, dit-elle avec une grande dignité ; monsieur s'est trompé, il doit en éprouver le plus vif regret ; nous ne saurions le rendre responsable de son erreur. Partons !

— Mais, mon enfant, les choses ne peuvent se passer ainsi, exclama madame Berthier ; c'est une infamie, nous plaiderons ! On a abusé de la faiblesse d'esprit de mon frère.

— Madame, hasarda M Duchemin, je regrette d'être obligé de vous dire qu'il n'y a pas là matière à procès. Mon client, M. Morin, a eu la plénitude de ses facultés jusqu'au dernier moment de sa vie, et je vous affirme que ceux de ses parents qui l'ont veillé à son lit de mort sont incapables de ce dont vous les accusez. La preuve de leurs sentiments généreux, c'est qu'ils m'ont chargé de vous offrir cinquante mille francs à titre d'indemnité. Je suis prêt

à vous compter cette somme. Quant aux vingt mille francs que mon collègue de Paris vous a remis, ils sont bien à vous, je ne songe pas à vous les réclamer. C'est moi qui ai commis la faute, c'est à moi d'en supporter la conséquence.

Le digne M Duchemin était certes sincère en faisant à madame Berthier ce véritable cadeau, mais nous devons ajouter qu'il espérait bien un peu, in petto, que les héritiers de M. Morin ne laisseraient pas à sa charge ce déboursé considérable.

D'ailleurs, il était résigné à ce sacrifice, et il avait conservé, comme péroraison, cette dernière fiche de consolation, pensant qu'elle serait irrésistible.

Aussi fut-il tout étonné, lorsqu'il entendit Gabrielle lui répondre, en prenant sa mère par le bras :

— Vous nous connaissez mal, monsieur, ma mère et moi ; nous sommes venues à Bourbon pour y recueillir une fortune que nous pensions à nous et non pour recevoir une aumône. Que les héritiers de M. Morin gardent tout entier son héritage ! Quant à vos vingt mille francs, notre premier souci, à notre rentrée à Paris, sera de vous les rembourser.

Et, sans attendre la réponse du notaire, auquel la stupéfaction coupait du reste la parole, mademoiselle Berthier entraîna sa mère sans lui permettre d'ajouter un seul mot.

M Duchemin était encore immobile au milieu de son salon et tout honteux du mauvais résultat de sa négociation, que les deux étrangères avaient déjà franchi la distance qui sépare la rue de la Gendarmerie de l'hôtel Joinville.

Durant ce trajet de quelques minutes, la mère et la fille n'avaient pas échangé un seul mot.

— Mon Dieu ! s'écria madame Berthier, dès qu'elle fut dans son appartement et en se laissant tomber dans un fauteuil ; mon Dieu ! qu'allons-nous devenir ?

— Ce que nous allons devenir ! Oh ! ne craignez rien, mère, répondit Gabrielle avec un sourire étrange et un éclair dans les yeux ; nous aussi, nous partirons sur l'Espérance.

— Que veux-tu dire ? Je ne te comprends pas.

— Dans trois mois vous ne me demanderez aucune explication. En attendant, soyons assez fortes pour ne pas donner à ceux qui nous ruinent la satisfaction de nous plaindre.

Et la fière jeune fille, sonnant un domestique, ordonna de lui procurer une voiture convenable.

Avant de quitter la colonie, elle tenait à en visiter les localités les plus intéressantes et surtout à se faire voir.

II

L'Espérance était un superbe trois-mâts d'un millier de tonneaux, construit sur le modèle des grands clippers américains et très-habilement aménagé pour prendre tout à la fois des marchandises et un certain nombre de passagers.

Autour de la chambre, c'est-à-dire de la salle à manger, grande pièce confortable et fort élégante qui occupait le centre de la du-

nette, il régnait un large couloir sur lequel ouvraient les portes d'une douzaine de cabines spacieuses, prenant air et jour par des sabords percés dans la muraille, à une assez grande hauteur au-dessus de la flottaison, pour qu'il fût possible de les tenir ouverts par presque tous les temps.

Ce même couloir, éclairé par de larges verres lenticulaires encastrés dans le pont, conduisait également aux deux grandes cabines de l'arrière, véritables appartements en miniature, composées chacune d'un salon et d'une chambre à coucher.

L'une de ces deux cabines était celle du capitaine ; l'autre devenait à l'occasion celle du voyageur assez riche pour s'offrir cette installation infiniment plus commode que les autres logements du bord.

Quant au second et au lieutenant de l'Espérance, ils occupaient, ainsi que c'est la coutume, les deux premières chambres à l'avant de la dunette, c'est-à- dire celles dont les fenêtres donnaient sur le pont et leur permettaient de pouvoir toujours surveiller ce qui s'y passait.

L'équipage, une vingtaine d'hommes, le maître d'équipage compris, habitait à l'avant un poste d'une étendue suffisante.

Le commandant du trois-mâts, le capitaine Saulnier, était un officier nantais d'un grand mérite, qui, depuis vingt-ans déjà, faisait les voyages de France à la côte de Coromandel, avec escale à Maurice et à Bourbon au retour. Il s'efforçait, en homme bien élevé, de rendre aussi agréable que possible le séjour des passagers à son bord.

La table commune, qui réunissait, à dix heures du matin et à cinq heures du soir, les habitants de la dunette, était toujours élégamment et abondamment servie ; un excellent piano, solidement retenu au pont, était à la disposition de ses hôtes, et lorsque le temps ne s'y opposait pas, l'arrière du clipper devenait un charmant salon d'été, grâce aux tentes dont on entourait cet espace réservé et aux larges coussins dont on y recouvrait les coffres de la timonerie.

L'Espérance avait mouillé sur la rade de Saint-Denis peu de jours avant l'arrivée à Bourbon des dames Berthier, et ainsi que Paul l'avait dit à M Duchemin, le clipper devait reprendre la mer incessamment.

Sachant que le capitaine Saulnier était descendu à l'hôtel Joinville, le jeune créole vint traiter avec lui de son passage, le matin même de sa visite au notaire. Il faillit se trouver chez le commandant en même temps que les deux étrangères ; car, voulant mettre son projet à exécution sans tarder d'un instant, Gabrielle avait entraîné sa mère chez le capitaine pour arrêter leur cabine.

Paul du Longpré s'était croisé avec les deux dames dans le jardin de l'établissement, et quoiqu'il ne leur eût pas été présenté, en souvenir de la cruelle mésaventure dont il les savait victimes, il les avait respectueusement saluées, marque de déférence qui surprit madame Berthier, mais à laquelle Gabrielle ne manqua pas de répondre avec dignité, et aussi avec ce regard profond qui était un de ses plus grands charmes.

Le soir même, M Duchemin se présenta à l'hôtel et fit demander à la sœur de M. Morin l'honneur d'un entretien particulier.

Le brave homme, l'esprit bourrelé de remords, espérait qu'il parviendrait à la faire revenir sur son refus des cinquante mille francs ; mais il eut beau se mettre en frais d'éloquence et de sentiment, madame Berthier, stylée par sa fille, resta inébranlable.

Le lendemain, lorsqu'un des parents du défunt tenta une démarche dans le même but au nom de toute la famille, il fut moins heureux encore. Madame Berthier refusa de le recevoir, et le jour même, avant le coucher du soleil, les deux déshéritées allèrent prendre possession, sur l'Espérance, de la cabine qu'elles y avaient retenue.

Le bâtiment ne devait cependant mettre à la voile que dans la journée suivante, mais Gabrielle avait fait comprendre à sa mère qu'il était plus convenable de fuir une nouvelle tentative, c'est-à-dire une nouvelle insulte de la part de ceux qui les avaient ruinées, et qu'il était plus digne pour elles d'éviter de se donner en spectacle au moment de leur départ.

Il y avait donc près de vingt-quatre heures déjà que les deux Parisiennes étaient à bord, lorsque M. du Longpré, accompagné de M Duchemin, vint s'embarquer à son tour.

En reconnaissant les deux dames, qui assistaient de la dunette aux intéressants préparatifs de l'appareillage, le digne notaire eut la pensée d'essayer une démarche suprême, mais il comprit, au salut cérémonieux que lui rendit Gabrielle, qu'il n'éprouverait qu'un dernier échec.

Il s'empressa alors de faire ses adieux à son jeune ami, pour s'arracher à cette situation difficile que ne lui reprochait pas moins son bon cœur que l'orgueil de ses devoirs professionnels.

Quant à Paul, dont le capitaine Saulnier s'était emparé dès son arrivée pour le conduire à son appartement, une des deux grandes cabines de l'arrière, il n'avait pas même aperçu mesdames Berthier, et lorsque, quelques instants après, il monta lui-même sur la dunette pour dire un dernier adieu à M Duchemin qui retournait à terre, Gabrielle et sa mère n'étaient plus sur le pont. Elles étaient descendues dans la chambre.

Dix minutes plus tard, l'Espérance dérapait, et moins d'une demi-heure s'était écoulée que le gracieux clipper, toutes voiles dehors et poussé par une jolie brise de nord-est, contournait l'île Bourbon pour faire route au sud-ouest, vers le cap de Bonne-Espérance.

Le jeune créole n'avait pas quitté la dunette. Accoudé sur les haubans d'artimon, il suivait d'un regard humide tous ces lieux aimés qui disparaissaient un à un pour ne plus former qu'une masse confuse, au milieu de laquelle il s'efforçait de distinguer encore la maison où il était né et où son père avait rendu le dernier soupir.

Puis la ville disparut derrière le cap Bernard, que l'Espérance doublait rapidement, et Paul étouffa un soupir de regret.

Une voix qui se fit entendre derrière lui l'arracha à ses tristes pensées.

La cloche du bord venait de sonner cinq heures ; le maître d'hôtel le prévenait que le dîner était servi.

M. du Longpré se hâta de descendre ; mais en prenant possession, à la table commune, de la place qui devait être la sienne pendant toute la traversée, il ne put retenir un mouvement de

surprise. Il venait de reconnaître, à la droite du capitaine, madame Berthier, et à sa gauche, sa fille, dont il n'était séparé que par le lieutenant.

Il esquissa un salut qu'on lui rendit à peine, et le dîner commença, cérémonieux et silencieux comme entre gens qui ne savent même pas leurs noms et se défient un peu les uns des autres.

Nulle existence, d'ailleurs, n'est plus faite d'égoïsme que celle a laquelle condamne une longue traversée.

Àbord, on craint instinctivement les concessions, la politesse, les prévenances de la veille, dans la peur d'être obligé aux mêmes concessions, à la même politesse, aux mêmes prévenances le lendemain. La monotonie de la vie qu'on mène aigrit les caractères les plus souples, les plus conciliants.

Cette régularité d'occupations fait prendre en grippe les gens qui les dirigent. Ces mêmes visages qu'on a toujours en face de soi, ces mêmes voix qui résonnent, ces mêmes récits qu'on entend ; tout cela énerve et irrite.

Les longues traversées peuvent faire naître çà et là des affections d'autant plus réelles et plus profondes qu'elles sont des exceptions, mais elles sont plus fertiles en antipathies ridicules, en haines irréfléchies qui survivent souvent au voyage, comme si l'on ne pouvait se pardonner à soi-même de les avoir conçues.

Les passagers d'un bâtiment se réunissent parfois dans l'après-midi ou le soir, sur la dunette ou dans la chambre commune, pour causer, jouer, faire de la musique, et ils se quittent les meilleurs amis du monde ; puis, le lendemain, ils se séparent,

vivent isolés, n'échangent plus une parole, pas même un salut, et s'éloignent les uns des autres. Tout cela sans motifs, sans raison.

Il est vrai que le jour suivant, un oiseau réfugié sur les vergues, une épave aperçue au large, la forme bizarre d'un nuage, l'apparition d'un requin dans le sillage ou d'un banc de marsouins à l'avant, l'incident le plus insignifiant enfin groupe de nouveau ces exilés de la terre, qu'une nouvelle bouffée de misanthropie divisera peut-être un instant plus tard.

Le long séjour à bord est surtout pénible et douloureux pour les femmes. Les fibres nerveuses et impressionnables de leur constitution souffrent des brusques changements de température et des variations météorologiques. L'isolement leur pèse, le manque de soutien les effraye, l'immensité les épouvante.

Elles sont là comme de pauvres âmes en peine qu'un rien pourrait faire envoler.

Si quelques-unes, pendant les premiers jours, luttent victorieusement contre ce double phénomène physiologique et psychologique, c'est pour en être bientôt plus complètement la proie. On comprend que la fable ait fait sortir Vénus du sein de l'onde, car la mer est la grande dominatrice ; rien ne lui résiste. Elle n'a de pitié que pour les vieillards et les enfants. À ceux-ci elle donne la force ; aux autres elle la conserve. Mais pour les femmes, elle est sans merci. Son combat contre elles est sans trêve. Sa haine est comme une haine jalouse, une haine de rivale implacable.

La femme lymphatique, aux sens ignorés ; la jeune fille chaste et pure, elle les berce dans des rêves sans fin, des amours idéales, des passions divines, des exaltations saintes. La femme dans l'acception plus complète, plus charnelle du mot, elle la nourrit de

ses effluves excitantes, précipite les battements de son cœur et la circulation du sang dans ses veines. Elle lui fait des nuits sans sommeil et l'enflamme de désirs irrésistibles, pour la jeter brusquement, par un coup de lame vengeresse, si elle n'est pas toujours sur la défensive, sinon dans les bras de l'homme qui la désire moins peut-être qu'il ne la veut, du moins vers le cœur qui semble répondre au sien.

Pour retarder d'autant la conversion de Madeleine, Satan n'aurait eu besoin que de faire exécuter à la pécheresse repentante une traversée de trois mois.

Le marin par état supporte, lui, plus patiemment cette existence excitante. D'abord, il y est fait dès l'enfance ; de plus, il a ses occupations, sa responsabilité, ses inquiétudes, qui satisfont son esprit et son corps. En lui, l'équilibre moral et physique est moins aisément rompu. Il dépense chaque jour ce qu'il acquiert. Son service actif terminé, il travaille, fume ou dort. Rarement il rêve, et il est bien qu'il en soit ainsi, car la vie serait pour lui une véritable torture, qui de l'hypocondrie le mènerait rapidement au suicide.

Nos lecteurs peuvent donc se rendre compte de l'état dans lequel se trouvaient les esprits à bord de l'Espérance, quinze jours après son départ de l'île Bourbon.

Profondément touché du malheur des dames Berthier, malheur dont il ignorait les véritables causes puisque leur passé lui était absolument inconnu, Paul du Longpré s'était montré pour elles plein de prévenances et d'attentions, et la dignité avec laquelle Gabrielle avait reçu ses avances ne l'avait pas moins attiré vers elle que son irrésistible beauté.

Personne, d'ailleurs, n'était mieux fait que le jeune créole pour devenir passionnément épris.

Sa nature primesautière, naïve, franche et loyale ne pouvait supposer le mal, ne connaissait pas le mensonge, et les dames Berthier ne furent bientôt pour Paul que les victimes intéressantes d'un complot de famille.

Dès ce jour-là, il fut tout à leur dévotion, il le leur dit, et lorsque, de confidence en confidence, la jeune fille arriva à lui apprendre que sa mère avait refusé cinquante mille francs que Me Duchemin lui avait offerts au nom des héritiers de M. Morin, ses sentiments s'augmentèrent encore d'une admiration réelle pour un aussi noble désintéressement, pour un orgueil si légitime.

Une fois sur cette pente dangereuse, Paul s'y laissa glisser en fermant les yeux. Bientôt il sentit qu'il aimait follement Gabrielle, et celle-ci, devinant qu'elle avait atteint son but, redoubla de réserve, selon la manœuvre féminine d'usage en semblable circonstance.

La jeune fille affecta dès ce moment de ne plus rester seule avec Paul, comme cela lui était arrivé parfois dans la première quinzaine de la traversée.

Quand elle voyait M. du Longpré se diriger du côté où elle se trouvait isolée, soit sur l'arrière de la dunette, soit dans la chambre commune, elle se rapprochait de quelque autre passager, afin d'éviter une conversation trop intime.

Mais, en revanche, lorsque, dans les réunions du soir, on se groupait pour causer ou faire de la musique, Gabrielle était plus brillante que jamais. Son esprit très cultivé, un peu paradoxal,

donnait un tour piquant aux choses dont on parlait, et c'était sans se faire prier qu'elle se mettait au piano pour chanter, en s'accompagnant elle-même, les plus beaux morceaux des opéras modernes.

Sa superbe voix de contralto, fort habilement conduite, rendait avec une vigueur étrange la passion de Léonor, la tendresse d'Odette, l'exaltation de Mathilde.

Cette interprétation des grands maîtres, au milieu de l'immensité, sous un ciel parsemé d'étoiles, avec le murmure des vagues comme accompagnement, avait un charme puissant, inexprimable.

Aux accents de la jeune fille, l'équipage quittait le gaillard d'avant pour se rapprocher de la dunette, et ces hommes naïfs, séduits par l'amour naturel du beau, accroupis sur le pas des portes de la chambre, penchés sur les claires-voies et les sabords, formaient un auditoire respectueux et fidèle, dont les hourras enthousiastes remerciaient la cantatrice, pendant que Paul, la tête en feu, le cœur oppressé, se cachait dans quelque coin bien sombre, pour être tout entier à son amour et à son ivresse.

La soirée terminée, lorsque le silence n'était plus troublé à bord que par les sifflements de la brise à travers les cordages et les grincements du gouvernail ; lorsque l'officier de quart, le timonier et les hommes de bossoir seuls veillaient, M. du Longpré s'accoudait sur le couronnement du clipper, et là, les yeux dans l'infini, il passait de longues heures, donnant, à cette passion qui s'était emparée de lui, tout son cœur, toute son imagination, tous ses sens, toute son âme, et se demandant avec désespoir s'il serait jamais aimé.

Il était jeune, riche, libre, et son honnêteté aussi bien que son respect pour Gabrielle lui interdisait à son égard toute mauvaise pensée ; il était donc prêt à en faire sa femme, la compagne adorée de sa vie ; mais, se croyant indigne d'elle, craignant d'être repoussé, il préférait l'incertitude, avec ses tortures et ses joies, à la perte de ses espérances.

Et cependant la jeune fille était toujours bonne et gracieuse pour lui. Chaque matin, chaque soir, elle lui tendait la main avec la même spontanéité amicale.

C'était surtout à lui qu'elle s'adressait, quand elle désirait quelque renseignement sérieux sur le fait historique ou le phénomène physique dont on s'était entretenu à table.

Par contre, la Parisienne faisait l'éducation artistique du créole. Deux mois avant d'arriver à Paris, il en connaissait les monuments, les théâtres, les célébrités, grâce aux portraits piquants tracés par Gabrielle. Aussi trouvait-il le plus grand charme à ces entretiens, bien que madame Berthier y assistât et, presque toujours, y prît part.

Les choses durèrent ainsi jusqu'au moment où l'Espérance arriva par le travers de l'île de Sainte-Hélène. Le clipper devait y faire relâche. Cette station était le dernier délai que s'était fixé M. du Longpré.

Lorsqu'il aperçut à l'horizon Sugar Loaff point, le cap sud de l'île, il se jura de ne pas continuer son voyage sans avoir dit à mademoiselle Berthier qu'il l'aimait.

Il n'ignorait pas que le trois-mâts ne devait rester sur rade que vingt-quatre heures, mais il savait aussi que quelques-uns de ses

compagnons de bord avaient l'intention de faire à Longwood le pèlerinage auquel ne manquent jamais, quelle que soit leur nationalité, ceux qui mettent le pied sur le rocher où Hudson Lowe garda si cruellement Napoléon I ; et il pensait que cette excursion lui fournirait l'occasion d'être seul un instant avec Gabrielle.

Cette occasion, cependant, faillit lui échapper, car madame Berthier, souffrante depuis plusieurs jours, annonça, dès qu'il fut question d'une promenade à terre, qu'elle préférait ne pas débarquer. Il put donc craindre que la jeune fille ne refusât de quitter le bord sans sa mère, mais ce fut cette dernière elle-même qui engagea Gabrielle à se joindre aux autres passagers, et comme deux de ceux-ci devaient se rendre au tombeau de l'Empereur avec leurs femmes, les convenances autorisaient parfaitement mademoiselle Berthier à faire partie de la petite caravane.

III

Le lendemain matin, M. du Longpré fut debout le premier.

Il lui tardait de parcourir du regard cette île perdue au milieu de l'Atlantique et dont on connaîtrait à peine le nom, si le supplice d'un héros ne l'avait rendue célèbre à jamais.

De l'Espérance, on voyait au-dessus des fortifications les maisons blanches, les casernes et l'église de la ville, qui s'étend jusqu'au fond de la gorge profonde que la nature a creusée entre Ladder Hill (montagne de l'Échelle), rocher pelé de 200 mètres de hauteur, au sommet duquel on arrive par un effrayant escalier de bois, et Munden-Point, autre roche énorme, hérissée de ca-

nons comme Gibraltar. Au-dessus de tout cela, rien que l'épais rideau de nuages qui enveloppaient encore l'île tout entière.

M. du Longpré était là depuis plus d'une demi-heure, évoquant en face de cette terre maudite les grands souvenirs de l'épopée impériale, et il se demandait s'il existait vraiment quelque infortune humaine comparable à celle de l'homme qui, descendu et non tombé de la toute-puissance, s'était éteint loin de ceux qu'il aimait, quand il entendit prononcer son nom par une voix qui le fit tressaillir. Il se retourna.

Gabrielle n'était qu'à quelques pas de lui. À sa vue, il ne put retenir un mouvement d'admiration.

Sachant que ceux des excursionnistes auxquels cela conviendrait pourraient se rendre à Longwood à cheval, et parfaite écuyère, mademoiselle Berthier avait saisi avec empressement cette bonne fortune de se donner un plaisir dont elle était privée depuis si longtemps ; et elle portait un sévère costume d'amazone qui faisait admirablement valoir l'élégance et la richesse de sa taille. Jamais sa beauté n'avait brillé d'un tel éclat.

Paul en fut à ce point ébloui qu'il hésita à venir à elle. Ce fut la jeune fille qui, la première, lui tendit la main, et fort heureusement pour M. du Longpré que les autres touristes arrivèrent au même instant, car s'il avait répondu avec passion à l'étreinte de la jeune fille, il ne trouvait pas un mot à lui adresser.

Au nombre des passagers qui allaient à terre, il y avait un capitaine de l'armée du Bengale, sir Georges Fitzgerald, et un clergyman en disponibilité, le révérend Robertson.

Ces deux hommes offraient le plus étrange des contrastes.

Autant l'officier, tout jeune encore, était gai, loyal, haut en couleur, autant le révérend était blême, froid, compassé.

Sir Georges Fitzgerald ne cachait pas son admiration pour l'Empereur et son mépris pour son geôlier. C'était dans le seul but de rendre hommage à la mémoire de Napoléon qu'il voulait visiter le lieu de son exil et de sa mort.

Fils d'un grand négociant de la Cité que le blocus continental avait ruiné, le clergyman, au contraire, détestait l'Empereur et tout ce qui rappelait son souvenir. S'il daignait aller à Longwood, c'était tout simplement, disait-il, parce qu'un Anglais doit tout voir.

C'était, sans doute, dans ce même but, que le digne Robertson s'était fait donner dans l'Inde la mission évangélique qui lui avait permis, racontait impitoyablement sir Georges, d'entrer, sans bourse délier, dans les temples et les pagodes, pour y mutiler les statues, à la plus grande gloire du prosélytisme et surtout pour le plus grand bien de sa collection.

Car le révérend était un collectionneur enragé. Ainsi que bon nombre de ses compatriotes, il ne voyageait pas sans une canne dont la pomme, en forme de marteau, lui servait à briser, là où il le pouvait sans être vu, le morceau de marbre qu'il convoitait.

C'était enfin un de ces Anglais flegmatiques et antipathiques qu'on rencontre partout, — celui qui écrit ces lignes en sait quelque chose, — aussi bien au cap Nord qu'à la terre de Feu, au musée du Louvre qu'à Pompéi, dans les arènes de Pouzzoles qu'au sommet du pic d'Adam, portant en bandoulière une gourde de brandy, qu'ils gardent pour eux seuls, et, dans leurs vastes poches, quantité de petites bibles qu'ils offrent à tout le monde.

On pense aisément combien sir Georges et le clergyman s'accordaient peu. Leurs querelles étaient une des plus grandes distractions de la chambre, surtout lorsqu'ils se provoquaient aux échecs, jeu où ils excellaient tous deux, mais auquel Fitzgerald avait déjà gagné au révérend certaines pièces intéressantes de sa collection.

L'officier ayant refusé de jouer seulement pour l'honneur, et Robertson n'étant pas en fonds, ce dernier avait dû en passer par la fantaisie du jeune homme ; mais si, lorsqu'il perdait, sir Georges payait gaiement, en bons souverains, il emballait soigneusement, lorsqu'il gagnait, les bibelots du collectionneur, en refusant de les lui revendre à quelque prix que ce fût.

Les autres promeneurs étaient, femmes ou hommes, des gens insignifiants, qui ne jouent aucun rôle dans ce récit.

Pendant que ses passagers se réunissaient sur le pont, le capitaine Saulnier avait fait armer le canot dans lequel il voulait les conduire lui-même à terre.

Quelques instants après, les hôtes de l'Espérance avaient pris place dans l'embarcation. Dix minutes plus tard, ils accostaient au débarcadère de Munden Point.

Durant cette courte traversée, M. du Longpré n'avait pas quitté des yeux Gabrielle, s'enivrant de sa beauté comme pour s'armer de plus de courage encore afin de tenir son serment.

Le choc du canot contre le quai le rappela à lui.

Il sauta à terre et offrit la main à la jeune fille, pour l'aider à débarquer.

La physionomie de mademoiselle Berthier était plus grave que d'ordinaire. On eût dit qu'elle avait lu sur le visage du créole tout le trouble de son esprit, et qu'elle pressentait qu'il allait se passer entre elle et lui quelque scène décisive.

Toutefois, elle accepta son bras, et, se mêlant tous deux à leurs compagnons d'excursion, ils franchirent le pont-levis pour gagner le long sentier creusé dans le roc qui conduit à la ville.

Rien de plus triste que cette route conquise sur la montagne et que dominent des rochers à pic. On ne serait pas surpris de lire au-dessus de la porte qui ouvre ce chemin le : Au delà, plus d'espérance de l'Enfer de Dante.

Mais l'aspect devient bientôt moins lugubre. Lorsqu'on arrive sur la place du Gouvernement, la ville apparaît au contraire coquette et riante, avec ses maisons peintes et d'une irréprochable propreté.

La petite troupe venait de dépasser le jardin du Gouvernement et allait entrer dans la petite rue de James Town, lorsqu'elle s'arrêta pour prêter l'oreille à la discussion qu'avaient ensemble sir Georges et Robertson.

La tête nue et la main levée vers une petite maison qui faisait l'angle de la rue, l'officier disait au révérend, en le retenant par le bras :

— C'est là, cher monsieur Robertson, que le 16 octobre 1815, l'empereur Napoléon a passé sa première nuit à Sainte-Hélène.

— Eh bien ! en quoi cela m'intéresse-t-il ? Maison sans style et sans caractère ! répondit d'un ton bourru le clergyman. C'était

tout ce qu'on devait à l'ennemi de l'Angleterre. N'aurait-il pas fallu lui offrir un palais ?

Et, se dégageant, il poursuivit seul sa route vers l'hôtel Salomon, où le capitaine Saulnier avait fait préparer un déjeuner pour ses passagers.

Pendant que ceux-ci prenaient place dans une salle à manger, que le propriétaire de l'hôtel avait remplie de souvenirs de l'Empereur, on attelait les voitures et l'on sellait les chevaux des voyageurs.

M. du Longpré, fort bon cavalier comme tous les créoles, avait naturellement retenu pour lui une des montures. Lorsque le moment de partir fut venu, il mit Gabrielle en selle, et, sautant ensuite à cheval, il demanda à la jeune fille l'autorisation de marcher près d'elle.

Mademoiselle Berthier le lui permit, mais seulement avec politesse et sans le sourire gracieux dont elle avait coutume d'accompagner ses réponses.

Paul comprit qu'il allait avoir à faire le siége d'une place décidée à se défendre.

Sir Georges était également à cheval, ainsi que deux ou trois autres touristes ; mais, aussi bien par goût que pour fuir le trop fréquent voisinage de son ennemi intime, le révérend Robertson était monté dans l'une des voitures.

Tout le monde casé, la petite troupe se mit en mouvement en suivant la grande rue pour atteindre Side-Path, la route fort bien entretenue qui conduit dans l'intérieur de l'île.

Après une demi-heure de marche, cavaliers et voitures s'arrêtèrent un instant.

On était arrivé sur un petit plateau d'où la vue s'étend jusqu'à la mer. Mais, malgré tout le pittoresque du spectacle qu'offre cette gorge profonde, le long de laquelle les maisons de James Town semblent se perdre dans la rade, les promeneurs ne firent là qu'une courte station. Il leur tardait d'arriver à Briars.

Gabrielle et Paul n'avaient échangé que des phrases insignifiantes et brèves.

Quelques instants plus tard, ils mettaient pied à terre, ainsi que leurs compagnons, au pied du petit monticule sur lequel s'élève le misérable pavillon que l'Empereur habita pendant près de deux mois, avant de se rendre à Longwood.

C'était alors un simple chalet qui dépendait de la propriété de M. Balcombe, négociant de l'île. Jamais Napoléon, même dans le cours de ses plus rudes campagnes, n'avait été aussi mal logé. Il n'y restait aucune trace de son séjour. Sir Georges Fitzgerald n'eut pas la satisfaction de le faire remarquer à l'honorable Robertson, car le digne révérend n'avait pas daigné descendre de voiture.

Les passagers de l'Espérance s'empressèrent de s'éloigner de ce triste lieu pour se diriger vers Longwood.

La route était fort belle, mais montait beaucoup ; les voitures allaient au pas. M. du Longpré se tenait toujours auprès de mademoiselle Berthier.

— À vous, si bonne écuyère, dit-il à la jeune fille, cette allure ne doit plaire que fort peu. Ne voulez-vous pas que nous allions

plus vite ?

— Volontiers, répondit Gabrielle.

Et rendant la main à son cheval, elle partit au galop.

M. du Longpré la rejoignit en un instant.

Cinq minutes après, ils étaient hors de la vue de leurs compagnons, non pas tant grâce à la distance qu'ils avaient parcourue que grâce aux courbes nombreuses que décrivait le chemin.

Paul avait compté sur cet isolement, car il savait que sir Georges Fitzgerald ne le rejoindrait pas. L'officier anglais s'était galamment chargé de veiller sur deux jeunes filles qui faisaient à cheval, elles aussi, l'excursion de Longwood.

Mais ce n'était pas le tout pour le jeune homme d'être seul avec celle qu'il aimait, il fallait maintenant qu'il lui avouât cet amour, ainsi qu'il se l'était juré. Or il ne savait comment prier Gabrielle de l'entendre.

Ils avaient dépassé Hut's gate, petite maison où le général Bertrand demeura pendant plusieurs mois, en attendant qu'on lui eût préparé une habitation auprès de Longwood, et ils arrivaient le long du terrible précipice que les Anglais ont nommé Devil's Punch Bowl, le bol de punch du diable.

Àla vue de cette excavation naturelle de plus de mille pieds de profondeur et d'une égale circonférence au moins, excavation aux flancs nus et déchirés qui semble le cratère d'un volcan éteint, mademoiselle Berthier arrêta brusquement son cheval pour admirer cette image du chaos.

— N'est-ce pas que cela est beau dans son horreur ? dit-elle à Paul, en se tournant gracieusement de son côté.

Elle s'aperçut alors que son cavalier était d'une étrange pâleur, et ajouta :

— Qu'avez-vous donc ?

Comprenant que le moment décisif était venu, M. du Longpré tremblait.

Àla voix de la jeune fille, il se remit promptement et, s'approchant d'elle, lui répondit :

— Ce que j'ai, mademoiselle, c'est que l'heure a sonné pour moi de jouer ma vie sur un seul mot de vous ; c'est que je me suis juré de ne pas retourner à bord de l'Espérance avant de vous avoir fait un aveu.

— Un aveu ! fit Gabrielle en feignant une surprise plus grande qu'elle ne l'éprouvait peut-être. Lequel ?

— Celui de ma respectueuse admiration et de mon amour.

— Monsieur du Longpré !

— Ah ! pardonnez-moi, mais je souffre trop, depuis quelques jours surtout, depuis que vous me fuyez, que vous ne m'accordez plus cette confiance que vous me témoigniez et dont j'étais si fier.

— J'ai toujours la même confiance en vous.

— Pourquoi vous éloignez-vous de moi, à bord ?

— Parce que je ne voulais pas entendre ce que vous venez de me dire, ce que vous n'auriez pas dû me dire.

La jeune fille avait prononcé ces derniers mots d'une voix émue, presque douloureuse.

— Ainsi, je vous ai blessée, reprit Paul ; vous ne voulez pas croire à cet amour dont je ne suis plus le maître ?

— Je ne vous dis pas que je ne veux pas y croire, mais je ne dois pas y croire.

— Écoutez-moi, Gabrielle.

— Prenez garde, voici nos compagnons qui nous rejoignent.

La petite troupe, en effet, se rapprochait rapidement.

— N'importe, reprît Paul, je n'ai plus qu'un mot à vous dire !

La jeune fille fit signe qu'elle écoutait.

— Ce que je vous demande en grâce, poursuivit le créole d'une voix fiévreuse, ce n'est pas encore de m'aimer, mais seulement de me permettre de vous répéter que je vous aime. Ce que j'implore de vous, c'est la promesse de ne plus me fuir, de reprendre, au contraire, nos entretiens. Si vous ne pouvez m'accorder cette faveur, je ne vous en voudrai pas, mais je m'en jugerai indigne et, je vous le jure, comme je ne saurais supporter cette torture de vivre si loin de vous en vous voyant chaque jour, j'arrêterai ici mon voyage, je renoncerai à aller en France, je retournerai à Bourbon pour n'en plus sortir jamais.

Le ton de fermeté avec lequel M. du Longpré avait prononcé ces dernières phrases fit tressaillir Gabrielle. Depuis longtemps déjà elle avait jugé Paul, elle savait qu'il était un de ces hommes qui n'ont qu'une parole et ne font jamais de compromis avec leur conscience. Or, cette menace de séparation l'épouvantait.

Aussi, brusquement, comme par un mouvement tout spontané, irréfléchi, lui tendit-elle la main, en disant :

— Non, ne restez pas ici, venez en France avec nous.

El sans attendre la réponse de M. du Longpré, dont la physionomie s'était transformée, elle fit faire à son cheval une volte savante et rejoignit les autres touristes qui, d'ailleurs, n'étaient plus qu'à quelques pas en arrière.

Aucun des passagers n'aurait certes pu lire sur les traits de la jeune fille l'émotion qui l'avait dominée pendant quelques secondes, car, en arrivant auprès de ses compagnons, son visage était froid, souriant, à peine coloré par la rapidité de la course.

Si Paul avait été là, il eût certainement été surpris de ce calme et de cette puissante volonté chez une jeune fille de l'âge de Gabrielle. Mais, au lieu de revenir en arrière, M. du Longpré, au contraire, s'était élancé en avant, tout entier à son bonheur, voulant être seul, pour que rien ne pût le distraire de ses espérances.

Il ne se mêla de nouveau aux promeneurs que lorsqu'ils arrivèrent à Longwood, où tous, y compris le révérend Robertson, mirent pied à terre.

Paul avait aidé Gabrielle à descendre de cheval, et au moment où, palpitant d'amour à son contact, il la tenait dans ses bras, il avait murmuré à son oreille un remercîment, auquel la jeune fille avait répondu par un sourire et aussi par un de ces regards magnétiques qui le rendaient fou.

Puis elle prit le bras de son cavalier pour rejoindre les autres visiteurs.

Ceux-ci venaient de dépasser les deux petits pavillons en ruine qui forment l'entrée de l'ancienne habitation de Napoléon.

L'aspect délabré de Longwood avait arraché un geste de colère à sir Georges Fitzgerald, qui s'était respectueusement découvert en franchissant le seuil de cette maison si brutalement profanée.

— Qui donc saluez-vous ? eut la maladresse de demander Robertson à l'officier.

— Le souvenir de celui dont le supplice et la mort seront une tache éternelle pour mon pays, cher monsieur Robertson, répondit sèchement sir Georges. Cela vous étonne ? C'est que nous ne professons pas, vous et moi, la même morale et que vous connaissez peu notre histoire. Permettez-moi de vous la rappeler.

— Je n'y tiens pas, répondit le clergyman, qui craignait quelque coup de boutoir de son fougueux compatriote.

Et il s'éloigna rapidement.

Mademoiselle Berthier et Paul ne le retrouvèrent qu'une demi-heure plus tard au fond de Rupert Valley, dans cette espèce d'oasis, la vallée du Tombeau, où l'Empereur fut inhumé, près de la source qui jaillit d'un rocher, à quelques pas de la maison habitée jadis par le docteur Kay.

Les cyprès qui entouraient le tombeau avaient résisté aux injures du temps ; ils avaient grandi au contraire, et leur feuillage sombre rendait encore plus triste cette petite vallée, dont nulle description ne pourrait rendre l'aspect lugubre et mystérieux.

Nos promeneurs allaient s'éloigner lorsque sir Georges aperçut Robertson qui détachait à l'aide de son couteau une énorme

branche de l'un des arbres.

— Je vous y prends, mon révérend, lui dit l'officier. Comment se fait-il que, détestant l'Empereur, vous vouliez emporter un souvenir de sa tombe ?

Surpris en flagrant délit d'une action qui n'était plus qu'un simple larcin, puisqu'elle n'avait pour mobile que l'avidité du collectionneur et non le respect pour le mort, Robertson répondit d'un ton piqué à son interlocuteur :

— Je vous ferai observer, sir Georges, que je n'ai aucune vénération pour Bouddha, et que je n'en rapporte pas moins, de sa pagode de Tritchinapaly, des fragments précieux pour un archéologue.

— C'est vrai ! riposta le gentleman, je vous ai même déjà gagné deux ou trois de ces fragments-là !

Puis il ajouta en aparté en s'éloignant :

— Comme je vous gagnerai encore, clergyman défroqué, cette branche de cyprès que vous êtes indigne de posséder.

Quelques instants après, la petite caravane sortait de la vallée du Tombeau et reprenait son ordre de marche.

Pour rejoindre la grande route, elle dut côtoyer de nouveau le Bol de punch du diable.

La vue du gouffre rappela à M. du Longpré que là, peu d'instants auparavant, il avait dit à Gabrielle qu'il l'aimait, et que la jeune fille lui avait répondu : Poursuivez votre voyage.

Le même souvenir venait sans doute de s'éveiller dans l'esprit de mademoiselle Berthier, car les regards des deux jeunes gens se rencontrèrent, l'un tendre et reconnaissant, l'autre dominateur et brillant d'orgueil.

Une heure plus tard, les excursionnistes étaient réunis une seconde fois dans la salle à manger de l'hôtel Salomon, où le capitaine Saulnier les attendait pour les reconduire à son bord.

Au moment où l'embarcation accostait le trois-mâts, mademoiselle Berthier pria Paul de l'aider à en gravir l'échelle, et elle lui saisit la main avec une telle force qu'on eût dit que, pour jamais, Gabrielle rivait à elle celui qui l'adorait comme un fanatique.

Le soir même L'Espérance reprit la mer.

Le lendemain, au lever du soleil, le trois-mâts était seul de nouveau sur l'immensité.

IV

Pendant quelques jours, M. du Longpré hésita à profiter de l'autorisation que lui avait donnée mademoiselle Berthier ; mais un soir qu'après avoir chanté, la jeune fille était montée sur la dunette pour échapper aux compliments de son auditoire accoutumé, il la suivit et vint prendre place auprès d'elle sur un des caissons du couronnement.

Le clipper naviguait sous une belle brise de sud-ouest ; la chaleur était accablante et l'air chargé d'électricité. Le baromètre

baissait. Ainsi que l'horizon embrumé et l'étrange scintillement des étoiles, il indiquait un prochain changement de temps.

— Je n'ai pu encore vous exprimer toute ma reconnaissance, dit Paul à Gabrielle, en baisant timidement la main qu'elle lui tendait.

— Vous ne me devez aucune reconnaissance, répondit la jeune fille avec une légère ironie. Vous m'aviez confié les motifs de votre voyage en France ; c'eût été de ma part une bien mauvaise action que d'y mettre obstacle. J'ai alors cédé à votre prière, qui, d'ailleurs, n'avait rien que de flatteur et d'honorable pour moi.

— Ainsi, poursuivit le créole péniblement ému, c'est par devoir, par pitié seulement que vous ne me repoussez pas ?

— Seulement ! murmura Gabrielle.

— Mon amour ne vous a pas touchée ? Vous ne m'aimez pas ; vous ne m'aimerez jamais ?

— Jamais !

Mademoiselle Berthier avait prononcé ce dernier mot si bas, qu'on eût dit qu'elle s'était répondue à elle-même plutôt qu'à son interlocuteur ; mais Paul, qui avait saisi cet arrêt au passage, répétait en étouffant ses soupirs :

— Jamais ! jamais !

Les passagers étaient rentrés dans leurs cabines ; madame Berthier, qui s'inquiétait peu des faits et gestes de sa fille, dormait déjà peut-être ; le silence n'était troublé à bord que par le bruit des pas réguliers de l'officier de quart, se promenant du

grand mât à la porte de la chambre, et les gémissements des membrures du navire, qui filait toutes voiles dehors.

La brise restait régulière, mais le ciel s'était couvert. La mer devenait phosphorescente, et le sillage du léger bâtiment s'étendait au loin comme une ligne de feu.

Ce fut Gabrielle qui, la première, reprit la parole.

— Pardonnez-moi, mon ami, le mal que je vous fais, dit-elle à Paul d'une voix douce, mais je souffre autant que vous.

— Vous souffrez ? vous ! demanda M. du Longpré avec un sourire d'incrédulité et en relevant la tête.

— Pensez-vous que je sois insensible, reprit la jeune fille, et supposez-vous donc que ce n'est pas une cruelle douleur que de croire à un amour auquel on ne peut répondre ?

— Vous croyez donc que je vous aime ?

— J'en suis certaine !

— Eh bien ! pourquoi ne m'aimeriez-vous pas vous-même ?

— Parce que je ne puis vous aimer, parce que je ne le dois pas.

— Vous ne pouvez, vous ne devez pas m'aimer ! Je ne vous comprends pas ! N'êtes-vous pas libre ? Aimez-vous donc quelqu'un ?

— Non, je vous le jure !

— Alors ?

— Oh ! je vous en supplie, mon ami, ne m'en demandez pas davantage ; chacune de vos paroles est pour moi la plus atroce

des tortures. Si vous m'aimez, ne me parlez plus de votre amour ; ne tâchez plus de surprendre le secret qui brûle mes lèvres, car s'il m'échappait, aussi vrai que nous sommes ici sous le regard de Dieu, je demanderais à l'abîme qui nous environne d'ensevelir mon désespoir.

En disant ces dernières paroles avec une exaltation croissante, Gabrielle était plus belle que jamais, non plus de cette beauté orgueilleuse et sévère qui avait frappé M Duchemin et M. du Longpré lui-même, à Bourbon, mais d'une beauté plus chaste, plus touchante. On eût dit la statue de la douleur !

Paul s'était agenouillé devant elle.

— Non, Gabrielle, lui disait-il, en la forçant doucement à se découvrir le visage qu'elle voilait de ses mains, non, je ne vous demanderai rien, rien que d'accepter ma tendresse, mon dévouement, de me laisser vous aimer. Gardez votre secret, mais donnez-moi votre cœur en échange du mien qui est tout à vous. Si je pouvais vous dire combien je vous adore, quelle impression profonde a faite en moi votre beauté, puis, lorsque je vous ai mieux connue, lorsque j'ai pu juger votre âme, quel doux avenir j'ai rêvé ! Elle n'est pas riche, me disais-je, tant mieux, c'est à moi qu'elle devra tout, et pour la première fois j'ai béni ma fortune, puisque je pouvais la mettre tout entière à vos pieds. Je suis presque un sauvage, moi ; je ne sais pas si je vous dis bien là tout ce que je voudrais vous dire, tout ce que je ressens ; mais vivre pour vous, par vous, près de vous ; n'avoir qu'une pensée : vous plaire ; qu'un désir : vous voir heureuse ; qu'un souci : vous aimer ! voilà mon rêve !

Ces brûlantes paroles avaient sans doute dompté la fière jeune fille, car ses grands yeux étaient remplis de larmes. Elle avait abandonné à M. du Longpré ses deux mains qu'il couvrait de baisers ; son sein était soulevé par une émotion qu'elle ne tentait pas de dissimuler, et, ses lèvres sur le front du créole, elle murmurait :

— Vivre aimée, toujours aimée !

— Toujours ! répéta Paul en l'entourant de ses bras.

— Oh non ! jamais, jamais ! s'écria tout à coup Gabrielle en s'arrachant à cette étreinte passionnée.

Et avant que le jeune homme fût revenu de son étonnement, mademoiselle Berthier gagna l'escalier de dunette où elle disparut.

M. du Longpré, qui s'était élancé sur ses pas, mais n'avait osé la suivre jusque dans la chambre, l'entendit fermer brusquement sa porte.

Il put alors se convaincre que personne n'avait été témoin de cette scène : l'équipage exécutait à l'avant une manœuvre que l'officier de quart commandait lui-même, et tout le monde dormait à l'arrière.

Rassuré sur ce point et plus maître de lui, il retourna à cette même place qu'il occupait quelques instants auparavant avec Gabrielle, et là, les yeux fixés sur la faible lueur qui s'échappait de la cabine de la jeune fille, il réfléchit à ce qui venait de se passer.

Mademoiselle Berthier l'aimait, il n'en pouvait plus douter. Alors pourquoi ces réticences, ces combats, ces changements

brusques et sans causes appréciables dans sa manière d'être avec lui ? Quel était donc ce secret qui lui défendait de céder à ses propres sentiments ? Ne lui avait-il donc pas fait assez nettement comprendre que son respect égalait son amour, et qu'il n'avait d'autre pensée que d'en faire sa femme, sa compagne adorée ?

Ces recherches et ces pensées l'amenèrent à supposer que Gabrielle déshéritée, sans fortune, n'était dominée que par un sentiment de noble orgueil, et sa passion s'en accrut encore davantage.

Il ne descendit chez lui qu'après s'être promis de demander, dès le jour suivant, la main de mademoiselle Berthier à sa mère ; et lorsque, pour rentrer dans sa cabine, il passa devant celle de la jeune fille, il ne put s'empêcher de s'arrêter un instant devant sa porte.

Il lui sembla l'entendre pleurer. Ce fut alors fou d'amour et de désirs qu'il se renferma chez lui, pour chercher un repos que les rêves les plus enivrants ne lui permirent pas de trouver.

Le lendemain, comme si elle eût deviné les projets de M. du Longpré, Gabrielle saisit la première occasion de se trouver seule avec lui.

C'était après le déjeuner ; les passagers étaient tous sur le pont, l'intérieur de la dunette était désert.

Mademoiselle Berthier s'était assise sur le divan qui garnissait le fond de la chambre ; elle fit signe à Paul de venir près d'elle.

M. du Longpré obéit et remarqua, en prenant la main que la jeune fille lui tendait, que cette main était brûlante et que ses yeux étaient rougis par les larmes.

— Vous avez pleuré ? lui demanda-t-il tout ému.

— Oui, répondit-elle simplement, mais écoutez-moi, sans m'interrompre. Je vous dois une explication, je vais vous la donner. Oh ! ne croyez pas que je veux me défendre et m'excuser du mouvement qui m'a entraînée vers vous hier. Je ne m'en repens pas ; c'est justement pour cela que je dois tout vous dire. Vous m'aimez, Paul, et moi peut-être aussi je vous aime ; mais comme je ne puis être votre femme, je viens vous supplier d'avoir pitié de ma faiblesse.

— Comment ! vous ne pouvez être ma femme ? s'écria douloureusement le créole.

— Je vous en conjure, poursuivit Gabrielle, pas un mot de plus à ce sujet. Tout ce que je puis vous dire, c'est que mon cœur n'a jamais battu qu'auprès du vôtre, mais une fatalité implacable nous sépare. Ni vos efforts, ni les miens ne pourraient rompre la barrière infranchissable qui s'élève entre nous. Cela est ainsi, et maintenant, Paul, que vous me connaissez tout entière, protégez-moi contre moi-même, soyez fort pour deux. C'est à votre loyauté, à votre amour que j'en appelle pour me défendre, parce que j'ai peur que ma force et mon courage ne me suffisent plus.

Il serait impossible de rendre avec quel charme, quelle expression de chaste abandon mademoiselle Berthier avait prononcé ces derniers mots.

Enivré, mais rempli de respect, Paul n'osait serrer la main que la jeune fille avait laissée dans la sienne. Il ne savait que dire ; il restait immobile et muet, contemplant avec admiration cette femme qui lui semblait l'expression la plus complète du beau et du bien.

— Ne voulez-vous pas céder à ma prière ? poursuivit-elle de sa voix la plus tendre. Ai-je donc eu tort de faire appel à votre générosité ? M'allez-vous forcer de vous fuir de nouveau ?

— Non, Gabrielle, non ! répondit vivement M. du Longpré en revenant à lui à cette menace ; vous m'aimez, c'est plus que je n'en demandais à Dieu. Vous avez confiance en moi ; je serai digne de vous. N'engageons pas cet avenir que je veux toujours entrevoir ; mais, en l'attendant, je ne serai pour vous qu'un frère, le frère le plus tendre, le plus dévoué, le plus respectueux.

Et comme pour affirmer la sincérité de ses sentiments nouveaux, Paul effleura le front de la jeune fille d'un chaste baiser sous lequel il la sentit tressaillir.

Un grand mouvement, qui se fit au même instant à bord, rappela à eux mademoiselle Berthier et M. du Longpré.

Les passagers rentraient précipitamment dans la chambre, en se bousculant un peu les uns les autres ; le capitaine donnait d'une voix plus brève et plus haute que d'habitude des ordres que ses officiers répétaient et que l'équipage exécutait aussitôt ; le clipper s'était démesurément incliné sur le flanc.

Paul serra la main de Gabrielle et courut sur le pont pour se rendre compte de ce qui se passait.

Un seul regard au large suffit pour le renseigner. L'Espérance allait avoir affaire à un coup de vent. Son commandant disposait tout en conséquence. Il se préparait à la lutte contre les éléments !

Les voiles hautes étaient déjà serrées et les mâts de flèche dépassés ; les gabiers prenaient successivement tous les ris dans les

huniers.

Les autres matelots assuraient les embarcations sur les pistolets, ainsi que les drômes sur le pont ; ils doublaient les bras des vergues, allongeaient les chaînes des paratonnerres et garnissaient les pompes.

Les domestiques fermaient solidement les sabords et les claires-voies de la dunette.

Cependant la mer était encore assez belle, la vague mettant toujours un temps relativement long pour se former dans le grand Océan, surtout dans les parages où se trouvait le clipper ; mais le vent était déjà si violent qu'il enlevait à la crête des lames une véritable pluie, qui, passant par-dessus les bastingages, fouettait au visage.

L'horizon s'était rapproché ; sous les gros nuages noirs et jaunes qui obscurcissaient le ciel, couraient avec une rapidité vertigineuse et parfois s'entr'ouvraient zébrés par des éclairs sinistres, les flots moutonnés semblaient un immense lac de neige.

Les albatros et les damiers en rasaient les sommets mouvants.

Ce n'était pas encore la tempête, mais, pour un marin, il n'y avait pas à s'y méprendre, c'étaient bien ses avant-coureurs, le prélude de son gigantesque concert.

Après avoir gravi à moitié l'échelle de la dunette, Paul s'était accoudé sur la lisse. Il était là depuis près d'une heure peut-être, plus occupé certainement de l'orage qui grondait en son cœur que de celui qui menaçait l'Espérance, lorsqu'il sentit qu'une main s'appuyait sur son bras.

C'était celle de Gabrielle.

— Vous ! dit-il, en l'aidant à se soutenir auprès de lui.

— Oui, répondit la jeune fille ; ma mère, fort effrayée, s'est jetée sur son lit ; selon sa coutume, elle va faire son possible pour dormir jusqu'à ce que le beau temps soit revenu. Moi, j'ai voulu voir. Je ne connais pas de plus sublime spectacle que celui de la tempête.

— Vous n'avez pas peur ?

— Je n'ai peur de rien, surtout près de vous !

Et comme elle avait levé ses grands yeux sur lui, Paul put s'assurer que le visage de Gabrielle n'avait jamais été ni plus calme ni plus souriant.

— D'ailleurs, continua-t-elle, pourquoi craindrais-je la mort ? Dieu ne pourra jamais me rappeler à lui dans un meilleur moment. Quelle plus belle tombe que cette immensité serait-il possible de rêver !

Mademoiselle Berthier, en se laissant aller au roulis, s'était inclinée sur l'abîme comme si elle y fût attirée par le vertige.

Paul jeta un cri d'épouvante, et, la saisissant dans ses bras, comme une mère l'eût fait d'un enfant, il redescendit avec elle sur le pont, puis l'entraîna dans la chambre.

Sir Georges Fitzgerald y racontait toutes les tempêtes qu'il avait essuyées pendant ses traversées, et affirmait que l'Espérance n'était assaillie que par un simple coup de vent ; mais le révérend Robertson, par esprit de contradiction ou plus expérimenté, était d'un tout autre avis.

— Combien pariez-vous ? lui demanda l'officier en riant.

— Vingt livres sterling, répondit le clergyman, que c'est à un cyclone que nous allons avoir affaire.

— Soit ! vingt livres, mais contre votre branche de cyprès de la vallée du Tombeau.

— Je le veux bien, répliqua Robertson, je suis certain de gagner ! Regardez le baromètre. S'il s'agissait d'un coup de vent, d'une tempête ou d'un ouragan, il aurait baissé doucement ; il a au contraire descendu brusquement, en moins de deux heures, de beau fixe à pluie ! Dans une demi-heure, il sera à grand vent. Or, un des phénomènes du cyclone est d'agir aussi rapidement sur le mercure.

Chacun s'empressa de quitter la table pour aller consulter l'oracle. Il était déjà fort bas.

Le capitaine, qui était sorti de la dunette, y rentra au même instant, et parut fort surpris de trouver tout son monde debout.

— N'est-ce pas, commandant, que j'ai gagné mes vingt livres sterling ? lui demanda le révérend.

Il lui expliqua ce dont il était question.

— Je le crains, monsieur, répondit sévèrement le marin, mais j'aurais préféré que vous fussiez plus discret avec vos compagnons. Je crois, en effet, que nous entrons dans un cyclone, mais toutes mes dispositions sont prises ; l'Espérance est un brave navire qui en a vu bien d'autres. Ce que vous avez de mieux à faire, messieurs, c'est de rester tranquillement dans la dunette ou de rentrer chez vous pour tâcher d'y dormir.

Et coiffant le large chapeau de toile cirée que lui présentait son domestique, le capitaine salua ses hôtes et retourna sur le pont.

Cinq minutes après, il n'y avait plus dans la chambre que sir Georges et Robertson, qui jouaient aux échecs sur un damier à roulis, c'est-à-dire divisé en cases dans lesquelles les pièces étaient retenues par des fiches, et M. du Longpré assis auprès de Gabrielle.

La jeune fille, les coudes sur la table, le menton dans ses deux mains, n'avait pas sourcillé à la nouvelle du danger qui s'approchait.

Paul, brave entre tous et qui, d'ailleurs, avait souvent assisté à Bourbon à ces typhons terribles qui ravagent la colonie périodiquement, Paul la contemplait avec admiration.

— Qu'est-ce qu'un cyclone ? lui demanda-t-elle tout à coup de sa voix la plus douce.

M. du Longpré lui expliqua rapidement les phénomènes spéciaux que présente ce genre d'ouragan, tout en lui affirmant que, la marche des cyclones étant connue, un navire aussi solidement construit et aussi bien commandé que l'Espérance avait toutes les chances de son côté.

— Et si l'Espérance ne parvient pas à sortir de ces terribles cercles concentriques que vous venez de me décrire ? insista la jeune fille, toujours calme, presque souriante.

— Mais je ne veux pas m'arrêter à cette supposition, fit vivement le créole que le sourire même de mademoiselle Berthier effrayait.

— Enfin, poursuivit-elle.

— Vous êtes folle, Gabrielle, répliqua M. du Longpré : dans vingt-quatre heures l'ouragan sera loin et nous n'y penserons plus.

Cependant la mer grossissait et, quoiqu'il fût six heures à peine, le temps était tellement noir qu'on pouvait se croire au commencement de la nuit.

Les femmes s'étaient enfermées dans leurs cabines ; les deux joueurs d'échecs continuaient tranquillement leur partie ; trois ou quatre passagers seulement étaient sur le pont.

Paul et Gabrielle les rejoignirent.

Pour un homme du métier, le clipper présentait le plus intéressant spectacle.

Malgré la violence du vent qui soufflait en tempête, le gracieux bâtiment avait conservé une certaine voilure. Il marchait grand largue avec ses huniers et sa misaine aux bas ris, son petit foc et sa brigantine, et ne paraissait pas fatiguer beaucoup.

Il est vrai que la lame, le prenant presque par l'arrière, le soulevait sans résistance et l'entraînait dans sa course, du moins pendant un instant, car elle le dépassait rapidement pour le livrer à la lame suivante.

Le seul danger sérieux que courût momentanément l'Espérance était de voir son pont balayé par quelque vague se brisant sur son couronnement.

Jusqu'alors rien de semblable ne s'était produit, et même plusieurs passagers, plus aguerris que les autres, avaient pu rester

sur la dunette, où ils se cramponnaient aux haubans d'artimon et aux garde-fous pour ne pas être lancés à la mer par le roulis.

Le capitaine Saulnier se tenait auprès de l'homme de barre, et sa physionomie était impassible, mais il était cependant facile de comprendre, en suivant ses mouvements, que la situation était grave, car ses regards ne quittaient le compas de route que pour surveiller la mâture de son navire et sonder l'horizon, où le soleil se couchait derrière des nuages du plus sinistre aspect.

C'est en examinant lui-même ces nuages que M. du Longpré s'aperçut que le clipper changeait à chaque instant de direction.

Après avoir quitté la route qu'il faisait au nord-ouest dans l'après-midi, il avait successivement marché à l'ouest, puis au sud-ouest, et maintenant il avait le cap au sud.

Le créole comprit que le commandant, au lieu de lutter contre le cyclone, se laissait entraîner par lui, s'efforçant seulement de s'éloigner du foyer de la tourmente en coupant diagonalement ses terribles cercles, au centre desquels était la mort, mort inévitable, fatale, horrible !

La situation resta la même à peu près pendant deux ou trois heures ; mais lorsque la nuit fut tout à fait venue, l'ouragan redoubla de violence, et le capitaine fut obligé de se débarrasser de son petit hunier et de sa brigantine. Néanmoins, sous les trois voiles qui lui restaient, voiles réduites à leur plus simple expression, l'Espérance filait encore près de douze nœuds.

Les lames, en passant par-dessus le couronnement et les bastingages, noyaient son pont de bout en bout. On avait dû ouvrir les sabords de l'avant pour permettre à l'effrayante quantité

d'eau qui embarquait de s'échapper, lorsque le clipper montait sur le sommet des vagues.

Les éclairs se succédaient sans interruption.

Le grondement du tonnerre, incessant, lugubre, s'unissait au fracas de la mer, dont les profondeurs s'ouvraient phosphorescentes comme des cratères de volcan.

On n'entendait à bord, au milieu de ces bruits multiples de la tourmente, que le commandement des officiers, les plaintes de la mâture qui menaçait de se rompre à chaque coup de tangage, les grincements des chaînes du gouvernail, auprès duquel les deux hommes de barre étaient solidement attachés, çà et là le juron ou la plaisanterie d'un matelot, puis le sifflement du vent dans les poulies, sifflement sinistre qui mêlait sa note ironique au fracas des éléments déchaînés.

La pluie tombait à torrents ; tous les passagers avaient disparu depuis longtemps. Seuls, mademoiselle Berthier et du Longpré étaient restés dehors, abrités sous le manteau de la dunette.

Ils n'échangeaient pas une parole ; de temps en temps seulement, lorsque la foudre déchirait la nue, Gabrielle, tressaillant d'admiration et non de peur, serrait plus fortement le bras de Paul qui la soutenait.

Mais vers minuit la place ne fut plus tenable. La lame arrachait mille objets divers que le tangage lançait comme des projectiles dans toutes les directions. M. du Longpré fit comprendre à sa compagne qu'il était plus sage de rentrer dans la dunette.

Elle y consentit. Profitant alors d'un mouvement favorable du clipper, Paul ouvrit la porte et entraîna mademoiselle Berthier

dans le couloir.

La nuit y était profonde, car la lampe de la chambre s'était éteinte dans un coup de roulis. Les gémissements des cloisons rendaient l'obscurité plus lugubre encore.

La jeune fille et le créole marchèrent à tâtons jusqu'à la cabine de l'arrière, où Gabrielle tomba sur le large divan qui en garnissait un des côtés.

Paul s'était agenouillé devant elle, et seuls ainsi, tous deux, ils oubliaient la tempête, ses colères, le danger qui les menaçait.

Rappelée subitement à elle par les lueurs d'un éclair d'une telle intensité que les moindres détails de la chambre avaient apparu comme en plein jour, mademoiselle Berthier se releva vivement en murmurant :

— Où suis-je ? chez vous ! Oh ! c'est mal, Paul ; laissez-moi !

Jamais Gabrielle n'avait été plus belle !

Ses admirables cheveux, dénoués, tombaient sur ses épaules demi-nues ; son corsage, déchiré par un des brusques mouvements qu'elle avait dû faire pour garder l'équilibre, découvrait mille trésors ; sa robe de mousseline, collée sur elle par la pluie, dessinait la richesse de ses formes ; ses yeux brillaient d'un éclat étrange ; sa bouche s'entr'ouvrait sensuelle et semblait appeler le baiser.

Paul, fou d'amour, toujours à genoux, la retenait par la taille pour l'empêcher de fuir.

Tout à coup un horrible craquement se fit entendre ; un cri d'épouvante lui répondit ; le pont de la dunette retentit comme

s'il était frappé par quelque gigantesque bélier ; la mer, défonçant les cloisons de la chambre, s'y précipita en flots tumultueux, et le clipper trembla jusque dans ses œuvres vives.

On eût dit que l'abîme venait de se creuser sous lui pour l'engloutir.

— C'est la mort ! n'est-ce pas, ami ? s'écria Gabrielle. Ah ! qu'elle soit la bienvenue, puisqu'elle nous unit.

Et se laissant tomber dans les bras du créole, elle lui offrit ses lèvres humides en répétant :

— Je t'aime ! je t'aime !

La foudre venait de briser le mât d'artimon du navire, et la mer, en arrachant son gouvernail, l'avait livré sans défense aux vagues furieuses, qui, le prenant par le travers, le couchaient sur un de ses flancs.

Àmoins d'un miracle, l'Espérance était perdue !

V

Un mois à peu près s'était écoulé depuis les scènes que nous venons de raconter, lorsqu'un matin, au lever du soleil, le sémaphore du cap la Hève signala un grand trois-mâts qui semblait faire route vers le Havre.

Quelques heures plus tard, quand le veilleur put distinguer le pavillon de reconnaissance qu'avait hissé le navire en vue, on annonça que ce bâtiment était l'Espérance, de Nantes.

C'était bien, en effet, l'Espérance, qui rapatriait en France mesdames Berthier, déshéritées, et y amenait, amoureux, M. Paul du Longpré.

Après avoir eu sa dunette enlevée en partie, après avoir été engagé pendant toute une nuit à la suite de la chute de son mât d'artimon, après avoir perdu la moitié de ses embarcations, fait enfin des avaries graves et couru les plus grands dangers, le brave clipper était parvenu à échapper à la tourmente.

Il ne restait plus trace à bord de cette épouvantable lutte dans laquelle il avait failli succomber.

Réparé, grâce aux rechanges dont il était muni ; gracieux comme le jour de son départ de Bourbon, le trois-mâts s'avançait toutes voiles dehors. Ses passagers avaient oublié depuis longtemps déjà les mauvais jours. Ne pensant plus qu'à l'arrivée, ils ne quittaient la dunette et les longues-vues que pour faire leurs préparatifs de départ.

Seuls, deux des hôtes du capitaine Saulnier songeaient à toute autre chose qu'aux joies du débarquement. C'étaient Paul et Gabrielle.

Sous le prétexte de lui rendre les livres qu'elle lui avait prêtés, M. du Longpré avait amené mademoiselle Berthier dans sa cabine. Du reste, chacun s'occupait trop de soi pour faire attention à eux.

La physionomie de Gabrielle exprimait la plus profonde tristesse. Ses traits étaient tirés, ses yeux brillants de fièvre. Un sourire amer crispait ses lèvres pâlies.

Paul était grave, solennel.

Il prit dans les siennes les deux mains brûlantes de la jeune fille, la força doucement à s'asseoir sur son divan, se mit auprès d'elle et lui dit :

— Gabrielle, votre abattement, que vous vous efforcez vainement de me cacher, me fait plus de peine que je ne saurais l'exprimer ; c'est presque une insulte à mon honneur. Douteriez-vous de moi ?

— Je ne doute pas de vous, mon ami, répondit mademoiselle Berthier à demi-voix ; mais j'ai peur.

— Peur ! De qui, de quoi donc ?

— Que sais-je ! Il me semble que nous allons nous quitter pour ne nous revoir jamais !

— Enfant !

Et Paul, attirant Gabrielle sur son cœur, couvrit son front de baisers.

— Enfant, répéta-t-il, cette séparation est nécessaire pour votre réputation ; c'est vous-même qui en avez eu la pensée ; car, moi, si impérieux que soient les devoirs que j'ai à remplir à mon arrivée à Paris, je n'avais pas songé à m'éloigner de vous un seul instant. Je vous ai proposé de vous présenter immédiatement à mon oncle ; vous n'avez pas été de cet avis ; vous avez pensé qu'il était préférable, avant de lui parler de quoi que ce fût, d'étudier un peu son caractère. Vous avez raison ; cela, en effet, est plus sage ; mais quels que puissent être les idées et les projets de M. du Longpré, rien ne saurait engager mon avenir et surtout me dégager de mes serments ! Je n'ai pas besoin de vous l'affirmer, n'est-ce pas ?

— Non, je vous crois !

— D'ailleurs, nous nous verrons tous les jours. Il me faudra accepter l'hospitalité de mon vieux parent, cela est certain, et vous m'avez dit qu'il y a loin de la rue de Flandre, où il demeure, au centre de Paris, où vous voulez habiter. Qu'importe ! je vous assure que cette distance ne me semblera longue à parcourir que pour m'éloigner de vous. Croyez-vous donc, Gabrielle, que je vous aime moins aujourd'hui qu'il y a un mois ? Et toi, as-tu donc déjà cessé de m'aimer ?

— Moi, Paul, j'aurais voulu mourir dans tes bras pendant cette nuit terrible où Dieu n'a pas voulu de nous !

Mademoiselle Berthier, sans retenir plus longtemps ses larmes, avait laissé tomber sa tête charmante sur l'épaule de celui qui s'efforçait de la consoler.

Ils restèrent ainsi pendant près d'une heure, arrêtant, entre mille caresses et mille protestations d'amour, leurs faits et gestes pour l'avenir.

Lorsqu'ils se séparèrent, ils étaient tout à fait d'accord.

Il était convenu que, le soir même, M. du Longpré partirait pour Paris et qu'il y attendrait, chez son oncle, que Gabrielle lui écrivît de venir la voir.

Mademoiselle Berthier avait expliqué au créole que l'appartement qu'elle avait occupé avec sa mère, avant leur départ pour Bourbon, ayant été cédé par elles à une de leurs amies, elles seraient obligées de descendre à l'hôtel et d'y rester jusqu'à ce qu'elles aient trouvé où se loger. Elles désiraient, de plus, prévenir cette amie de leur retour.

L'intention des déshéritées de M. Morin était donc de rester au Havre deux ou trois jours, mais la jeune fille promit à Paul, dans une dernière étreinte, de le prévenir dès qu'elle serait arrivée à Paris.

Tout bien décidé de la sorte, Gabrielle tendit à Paul ses deux mains et lui offrit son front pour lui dire adieu ; mais M. du Longpré, attirant sa maîtresse sur son cœur, murmura à son oreille :

— Un mot encore, ma bien-aimée. Je suis riche, très riche, et peut-être ne l'êtes-vous pas. Laissez-moi me conduire avec vous comme le ferait un frère, un mari, en mettant ma bourse à votre disposition. Pardonnez-moi cette offre.

— Je vous pardonne, mon ami, répondit Gabrielle, avec un triste sourire et en pressant les mains qui retenaient les siennes ; mais je vous remercie. Grâce à Dieu, ma mère et moi n'avons besoin de personne, pas même de vous. Nous allons reprendre notre existence modeste et oublier l'avenir ambitieux que nous avait fait rêver la perspective de l'héritage de M. Morin. Ah ! je vous assure que, pour ma part, je n'en veux pas à M Duchemin de nous avoir fait faire ce long voyage. Je lui en sais gré au contraire, comme je bénis Dieu, puisque je vous ai rencontré sur ma route.

Sans attendre que Paul, enthousiasmé, fou d'amour et d'admiration, ajoutât un seul mot, la jeune fille s'arracha de ses bras et disparut en lui envoyant de la main et du regard un dernier baiser.

Deux heures plus tard, tous les passagers de l'Espérance étaient à terre, et M. du Longpré quittait ses compagnes de tra-

versée, après les avoir installées à l'hôtel de l'Amirauté et pris rendez-vous avec elles pour le soir.

— Eh bien ! dit madame Berthier à sa fille dès qu'elles furent seules toutes deux, nous voici de retour, qu'allons-nous devenir ?

C'était la première fois que, depuis le départ de Bourbon, la sœur de M. Morin faisait allusion à la catastrophe pécuniaire dont elle était victime. Pendant toute la traversée, nous avons vu qu'elle avait laissé à Gabrielle son entière liberté, sans même provoquer ses confidences.

— Ce que nous allons devenir, mère ? répondit la jeune fille avec un regard plein d'assurance et de fierté. Vous le verrez bientôt ! Dans trois mois, je m'appellerai madame du Longpré, et nous serons plus riches que si nous avions hérité du million qu'on nous a volé.

— Comment, M. Paul… ?

—M. du Longpré est à moi, bien à moi, je vous le jure !

— Mais, s'il allait savoir…

— Il ne saura rien. Je l'ai décidé à nous précéder à Paris de toute une semaine, il le croit, du moins, pour que nous ayons devant nous le temps nécessaire. Nous partirons demain, et lorsque dans huit jours j'écrirai à Paul de venir nous voir, ce ne sera pas rue de Provence qu'il nous rendra visite, mais dans un tout autre quartier. Quant au reste, je m'en charge !

La jeune fille avait dit ces mots avec une telle fermeté que madame Berthier n'entama pas davantage le sujet qu'elle voulait aborder, sujet dont nos lecteurs seront bientôt instruits, et qu'elle

ne songea plus qu'au bonheur de se retrouver en France après cette absence de six mois si cruellement accidentée.

Vers sept heures, Paul vint chercher mesdames Berthier et les conduisit dîner à l'hôtel Frascati, où il était descendu.

On était alors à la fin du mois d'avril ; l'établissement, si fréquenté pendant la belle saison, était à peu près désert. Le repas des trois voyageurs fut triste, presque silencieux, malgré les efforts de madame Berthier, dont l'esprit léger s'accommodait peu de toute chose sérieuse.

Elle ne comprenait pas d'ailleurs qu'après ce que lui avait dit sa fille, les deux amoureux restassent aussi lugubres, et ce fut elle qui donna le signal du départ. Seulement, en mère complaisante, elle sut prendre, pour s'envelopper dans son manteau, plus de temps qu'il n'en fut nécessaire à Gabrielle et à Paul pour se dire un dernier adieu.

Le lendemain matin, M. du Longpré monta en chemin de fer. Il s'était fait précéder à Paris par une dépêche.

Le même train emportait, au milieu de mille autres correspondances, une lettre ainsi conçue :

« Mon cher ami, nous sommes arrivées au Havre, ma mère et moi, après une horrible aventure. La fortune, que nous pensions recueillir à Bourbon, nous a été enlevée par nos parents de la colonie. Nous serons à Paris demain ; venez le soir même à l'hôtel du Louvre. J'ai besoin de votre amitié et de toute votre expérience. En attendant, pas un mot de mon retour à qui que ce soit, surtout à lui !

« Votre Gabrielle. »

Cette lettre était adressée à M. de Martry, rue du Cirque.

Nous verrons bientôt ce qu'était M. de Martry pour mademoiselle Berthier et pourquoi elle lui écrivait ainsi.

En attendant, revenons à M. du Longpré.

Bien que le chemin de fer fût pour le créole un moyen nouveau de locomotion, qui l'émerveilla tout d'abord, la route ne tarda pas à lui paraître d'une interminable longueur. Alternativement son esprit allait de celle qu'il venait de quitter au vieillard qui l'attendait, et d'une manière encore vague, mais tenace, il avait comme le pressentiment d'une lutte douloureuse.

Son âme loyale ne lui permettait pas de se repentir d'avoir répondu à l'appel du frère de son père, mais il s'inquiétait d'arriver auprès de ce parent avec un secret à lui taire.

Son cœur tout entier retournait alors vers Gabrielle, et il s'en voulait d'avoir cédé à ses prières, de ne pas être venu à Paris avec elle, de la cacher pour ainsi dire. Il lui semblait que c'était là une chose indigne d'elle et de lui.

M. du Longpré ne fut distrait de ces pensées pénibles qu'au moment de son arrivée à Paris, ce grand inconnu où il allait pénétrer pour la première fois.

Habitué à la végétation luxuriante des tropiques, à la richesse des villas de Bourbon, les lilas en fleur et les jolies maisons de campagne qui annoncent la grande ville arrêtèrent peu ses regards ; mais lorsqu'il eut dépassé l'enceinte fortifiée, il ne put maîtriser son étonnement à la vue des immenses constructions qui défilaient devant lui comme des fantômes géants.

Puis la locomotive ralentit sa marche et entra enfin dans la gare de la rue d'Amsterdam. Paul descendit sur le quai et suivit la masse des voyageurs dans la salle d'attente.

Il y était à peine depuis un instant lorsqu'un grand vieillard, accompagné d'une charmante fillette, s'approcha et lui dit en lui tendant la main :

— M. Paul du Longpré ?

— Oui, monsieur, répondit le créole, tout stupéfait de s'entendre appeler par son nom à trois mille six cents lieues de son pays, et cela en débarquant dans une ville où il ne connaissait personne.

Mais, comprenant aussitôt que, seul, le frère de son père pouvait être venu au-devant de lui, l'amant de Gabrielle Berthier se hâta de répondre à l'étreinte du vieillard en demandant à son tour :

— Et vous, M. Armand du Longpré ?

— Je savais bien que je ne pouvais me tromper, s'écria le brave homme tout ému. M Duchemin m'a fait de vous un portrait si fidèle que je vous aurais reconnu entre mille. Nous causerons mieux tout à l'heure. Laissez-moi d'abord vous présenter ma fille, ma chère Blanche. Embrassez-la, parbleu ! c'est votre cousine.

— Si mademoiselle, si ma cousine me le permet, dit Paul en se penchant vers l'enfant.

Pour toute réponse, Blanche offrit son front au jeune homme.

— Maintenant, reprit M. du Longpré, remettez votre bulletin de bagages ainsi que vos clefs à mon domestique, et partons. Il

me tarde que vous franchissiez le seuil de la maison qui va devenir la vôtre. Votre appartement vous attend depuis trois mois.

Et prenant le bras de son neveu qui avait suivi ses instructions à l'égard de ses bagages, M. du Longpré l'entraîna dans la cour où stationnait sa voiture.

Il exigea que Paul y prit place le premier, puis il y fit monter sa fille et s'y installa ensuite avec une agilité de jeune homme.

Le valet de pied ferma la portière, et la voiture remonta au trot de ses deux chevaux demi-sang la rue d'Amsterdam, pour prendre les boulevards extérieurs.

M. du Longpré était un vieillard de soixante-huit ans, très vert et d'une physionomie particulièrement honnête et douce.

Nous avons dit plus haut que, venu en France fort jeune, il y avait fait une grande fortune dans l'industrie sucrière. Son établissement de raffinerie était un des plus importants de Paris, mais il n'avait pas suivi l'exemple de ses confrères qui demeuraient presque tous dans les quartiers aristocratiques : il s'était fait construire une fort belle maison d'habitation auprès de son usine, rue de Flandre.

Veuf depuis cinq ans déjà, il vivait là avec Blanche, sa fille unique, à laquelle une brave et digne femme, madame Dormeuil, servait d'institutrice et surtout de mère, depuis la mort de madame Armand du Longpré.

Blanche, qui avait alors une dizaine d'années, était bien la plus charmante fillette qui se pût voir. Blonde, mince, un peu frêle, mais néanmoins d'une santé parfaite, tout, en elle, était grâce et séduction, depuis son rire argentin, ses regards francs et droits,

sa gaieté d'enfant, jusqu'à sa coquetterie naïve, son despotisme affectueux, ses élans d'intarissable bonté.

Elle adorait son père ; celui-ci en était fou.

Madame Dormeuil n'aimait pas moins son élève, qui lui rendait bien son affection, mais elle était plus sérieuse ; c'était la note grave dans ce concert de tendresses.

On voit que, dans la maison de M. du Longpré, tout était calme et bonheur. Durant sa longue et laborieuse carrière, le digne vieillard n'avait eu que deux chagrins réels : celui que lui avait causé la perte de sa femme, puis, moins de deux ans plus tard, celui que la mort de son frère était venu lui apporter au milieu des joies que sa fille répandait autour d'elle.

Pour la première fois alors, en songeant que ce frère laissait un fils dont quatre mille lieues le séparaient, il pensa qu'un jour Blanche aussi serait seule, sans appui, et il résolut dès ce moment d'appeler son neveu à Paris.

Il savait par la lettre de M Duchemin que Paul, malgré sa jeunesse, était un homme sérieux sur lequel il pouvait compter, et il avait chargé le notaire de Saint-Denis de cette négociation dont l'honorable tabellion, on s'en souvient, s'était mieux tiré que de la liquidation de M. Morin.

On comprend donc avec quelle impatience le créole était attendu par son oncle et par Blanche elle-même.

Un cousin des colonies ! C'était pour la fille de M. du Longpré un personnage presque mystérieux, qui ne pouvait ressembler à aucun des jeunes hommes qu'elle apercevait chez son père. Aussi

n'avait-elle voulu laisser à personne le soin de préparer son appartement.

Sans madame Dormeuil, qui sut y mettre bon ordre, l'enfant eût encombré la demeure de Paul de tant de fleurs, d'un si grand nombre de choses inutiles, que l'hôte de M. Armand n'aurait jamais pu s'y retrouver.

Le plaisir de Blanche, à la gare, ne fut donc guère moins vif que celui de son père, lorsque le créole apparut ; mais elle était trop jeune pour ne pas s'y accoutumer bien vite. Quand la voiture s'arrêta devant l'hôtel de la rue de Flandre, la glace était tout à fait rompue ; il semblait à la jolie enfant qu'elle connaissait son cousin depuis des années entières.

Très-fière d'être Parisienne, elle lui avait déjà promis de lui faire voir toutes les merveilles de la grande ville, celles du moins qu'elle connaissait : les boulevards, le Pré-Catelan, le bois de Boulogne, le Cirque, Robert-Houdin !

Pendant cette course de près d'une demi-heure, M. Armand du Longpré n'avait pu placer dix mots. Blanche avait tout simplement accaparé le nouveau venu.

Quant à Paul, profondément touché de cet accueil qui lui rendait subitement les tendresses dont il était privé depuis si longtemps, il oublia momentanément Gabrielle, au milieu de cette sainte et douce atmosphère de famille, et naïvement, franchement, comme elles lui étaient offertes, il accepta toutes ces joies, toute cette affection, toutes ces espérances.

Blanche voulut introduire elle-même le nouveau débarqué dans son appartement, et peu d'instants plus tard, le jeune

homme prenait possession, dans la salle à manger, du siége que son oncle lui désignait en disant :

— Mon cher neveu, voici votre place désormais, entre Blanche et moi.

Pour toute réponse, Paul tendit une de ses mains au vieillard et se pencha vers la fillette pour l'embrasser.

Le repas fut charmant, mais l'oncle n'entretint son neveu de ses affaires et de ses projets qu'autant que Blanche voulut bien le permettre, et tout d'abord elle força son père à tutoyer son jeune parent ; puis, lorsque l'heure du repos sonna pour son élève et que madame Dormeuil vint l'en prévenir, la gracieuse enfant ne se retira qu'après avoir passé des bras de son père dans ceux de son cousin.

MM. du Longpré restèrent seuls.

Le créole, qui avait suivi du regard la fillette, s'aperçut, en se retournant vers M. Armand, que les yeux de celui-ci étaient humides.

— Qu'avez-vous donc, mon oncle ? lui demanda-t-il affectueusement en se rapprochant de lui.

— Ce que j'ai, mon cher Paul, répondit le vieillard en secouant la tête, comme pour en chasser les tristes pensées dont son esprit semblait assailli, cela est facile à comprendre. Ta réunion à cette table avec Blanche me rappelle les deux êtres que j'ai le plus aimés, ma femme et mon frère ; et lorsque je pense que j'ai passé l'âge auquel ton père est mort, je me demande si ma chère fille, elle aussi, ne sera pas bientôt orpheline. C'est l'enfant de ma vieillesse ! Dieu ne devrait pas permettre d'être père à celui que

les lois de la nature condamnent à abandonner si vite ceux qui ont encore besoin de lui.

— Mon oncle ! voulut interrompre Paul.

— Pardonne-moi, mon ami, poursuivit M. Armand du Longpré, ce n'est pas ainsi que je devrais te recevoir, mais ces tristes idées m'ont envahi malgré moi. Là, c'est fini ! Pourquoi, d'ailleurs, ne pas voir l'avenir moins sombre ? Maintenant que tu es là, Blanche n'est plus en danger d'être seule. Je suis riche, mon établissement marche à merveille ; si tu prends goût aux affaires, tu deviendras mon associé, dès demain si cela te convient ; et comme tu as vingt-cinq ans à peine, qui sait ? peut-être un jour me demanderas-tu toi-même à être plus encore que mon neveu.

Le vieillard était redevenu tout joyeux à cette perspective, si lointaine qu'elle fût, qui le rassurait sur l'avenir de sa fille.

Paul, au contraire, s'était senti rougir. C'est à peine s'il avait pu répondre à son parent par un sourire. L'image de Gabrielle, moins vivante en son esprit depuis quelques heures, venait d'y reprendre sa toute-puissance, pour se placer entre lui et cette enfant chaste et pure, dont le père rêvait de faire sa femme.

Aussi, péniblement affecté, se reprochant le secret avec lequel il était entré dans cette maison, où tout espoir était en lui, ne prêta-t-il qu'une oreille distraite aux explications que son oncle se plut à lui donner, pendant tout le restant de la soirée, sur son usine, ses relations et ses affaires.

Plein de son sujet, M. Armand ne s'aperçut de rien, et lorsqu'il se sépara du jeune homme, sur le seuil même de son apparte-

ment, où il avait voulu le conduire, ce fut après une affectueuse poignée de main, le cœur débordant de bonheur et d'espérance.

Seul dans sa chambre, M. du Longpré demeura quelques instants sous l'impression douloureuse qu'il venait d'éprouver ; mais bientôt toute autre pensée disparut au souvenir de mademoiselle Berthier. Il se dit que le père de Blanche, en parlant de sa fille ainsi qu'il l'avait fait, n'avait voulu lui donner qu'une preuve de plus grande affection, que l'enfant avait d'ailleurs dix ans à peine, que de longues années enfin le séparaient de l'époque où la réalisation du rêve du vieillard serait possible ; et lorsqu'il s'endormit, ce fut avec le nom de la charmeresse sur les lèvres.

Le lendemain matin, au moment même où Paul prenait place pour la seconde fois dans la salle à manger de la rue de Flandre, entre son oncle et sa cousine, madame Berthier et sa fille arrivaient à Paris.

Elles avaient pris l'express du matin. M. de Martry, prévenu par une dépêche, les attendait à la gare. Il les accompagna à l'hôtel du Louvre, où, leur installation à peine achevée, Gabrielle pria sa mère de la laisser seule avec leur ami.

Madame Berthier, dont nous connaissons la complaisance maternelle, passa dans la chambre voisine, car sa fille lui avait recommandé de ne pas sortir ; et Gabrielle, après avoir roulé un fauteuil en face de celui qu'occupait M. de Martry, s'y laissa tomber ; puis, tendant les deux mains à son visiteur qui les pressa affectueusement et longuement :

— Maintenant, commandant, causons lui dit-elle.

VI

M. de Martry approchait de la cinquantaine, mais il était encore de tournure si jeune qu'on lui aurait donné quarante ans à peine, malgré les quelques cheveux blancs qui apparaissaient sur ses tempes.

Il était svelte, élancé. Sa mise était toujours élégante, d'une irréprochable correction, et bien que son sourire fût parfois ironique, sa physionomie était agréable et sympathique. Il parlait avec calme, en termes choisis, en homme du vrai monde.

La rosette qu'il portait à la boutonnière indiquait un passé utilement employé pour son pays. On reconnaissait d'ailleurs facilement en lui un ancien officier de marine, grâce à la coupe de sa barbe, à sa démarche, à sa voix, à cette crânerie enfin, qu'on nous permette ce mot, pleine tout à la fois de laisser-aller et de distinction, que la plupart des marins conservent après avoir abandonné la mer.

M. de Martry avait, en effet, servi pendant de longues années ; mais, après être arrivé un des premiers de sa promotion au grade de capitaine de vaisseau, il avait tout à coup pris sa retraite, bien qu'il fût à peu près certain de devenir officier général.

Ceux de ses amis qui le connaissaient tout à fait n'avaient pas été surpris de cette détermination. M. de Martry était un homme un peu sceptique, sans nulle ambition, qui avait estimé qu'après avoir navigué pendant une trentaine d'années, ce qui lui restait de seconde jeunesse lui appartenait bien en propre, et qu'il pouvait terminer sa vie à sa guise.

Sans proches parents, maître d'une certaine fortune qui le rendait indépendant, il était venu se fixer à Paris, où il avait déjà fait de fréquents séjours. Là, sans souci du qu'en-dira-t-on, il vivait en vieux garçon, préférant aux grands salons et aux réceptions officielles les foyers des théâtres à la mode, les boulevards et son cercle, le yacht-club, où il dînait d'ordinaire, car tout son domestique se composait d'un brave matelot dont la science culinaire n'allait guère au delà de la confection de deux œufs à la coque et d'une tasse de thé.

Mais, en revanche, Tobie (c'est ainsi qu'on nommait l'ancien gabier) était d'une propreté de Flamande, entretenait à merveille le coquet appartement de son commandant, rue du Cirque, et lorsque M. de Martry recevait chez lui quelqu'une de ses amies intimes, il n'entendait et ne voyait rien. Tobie était aussi discret que dévoué.

C'est peu de temps après son installation définitive à Paris que M. de Martry avait retrouvé mademoiselle Berthier ; nous disons retrouvé, car le commandant connaissait depuis longtemps Gabrielle, grâce à un concours de circonstances qui le plaçaient, à l'égard de la jeune fille, dans une situation aussi embarrassante que délicate.

On se rappelle que mademoiselle Morin, sœur du colon de Bourbon dont la succession devait causer tant de soucis à M Duchemin, avait été enlevée par un officier de marine. Or, cet officier, M. Berthier, devint plus tard l'ami de M. de Martry, et pendant une station que les deux marins firent ensemble à Toulon, M. Berthier présenta M. Martry à la maîtresse qu'il n'avait osé épouser, parce qu'il craignait, et il avait pour cela d'excellentes

raisons, qu'elle n'eût qu'un médiocre soin de son honneur conjugal.

Cependant, comme il avait de cette maîtresse un enfant et qu'il l'avait reconnu, il permettait à mademoiselle Morin de porter son nom. On n'appelait celle-ci que madame Berthier.

Cet enfant était Gabrielle.

Quelques années plus tard, alors que Gabrielle avait déjà près de quinze ans, M. Berthier dut se séparer de sa maîtresse, et comme il ne voulait pas que sa faiblesse l'en rapprochât, il demanda à être envoyé dans les mers de Chine, et partit après avoir assuré l'existence matérielle de la mère et de la fille.

Là, il retrouva M. de Martry, à qui il fit part de ses chagrins, et quand la mort vint s'asseoir à son chevet, il pria son ami d'être son exécuteur testamentaire et de protéger son enfant.

— L'avenir de Gabrielle m'inquiète cruellement, lui dit-il ; sa mère, dont j'ai eu tant à me plaindre, n'a aucun sens moral, aucun principe. Dieu sait comment elle vit en ce moment ! Dieu sait, avec de tels exemples sous les yeux, ce que deviendra mon enfant un jour. Toi, qui, plus heureux que moi, retourneras en France, renseigne-toi sur la conduite de mademoiselle Morin, et si cela est nécessaire, arrache ma fille du milieu funeste où sa mère l'a peut-être entraînée. La petite fortune que je lui laisse lui permettra de devenir une honnête femme.

M. de Martry promit à son ami de le remplacer auprès de Gabrielle, et M. Berthier mourut moins désespéré. Mais, deux ans après, lorsque le commandant, de retour en France, accourut à Paris pour tenir son serment, il était trop tard. Entretenue par un

riche étranger, madame Berthier menait grand train, et sa fille était perdue.

Dans le monde interlope où sa mère l'avait introduite, Gabrielle, déjà remarquablement belle, s'était rencontrée avec un jeune peintre, Richard Berney, grand prix de Rome, dont l'avenir s'ouvrait plein de gloire, et elle en était devenue follement éprise.

Bientôt au courant de ce qui se passait, M. de Martry en fut tout d'abord douloureusement affecté ; mais comme il n'était pas de tempérament à faire un mentor, et que, d'ailleurs, il n'y avait pas de remède au mal, il se contenta de rendre ses comptes à mademoiselle Morin, sans rompre pour cela avec elle. Il lui parut qu'il n'était pas libre d'abandonner tout à fait celles qui n'étaient plus dignes de la mission qu'il avait acceptée, mais qui, un jour ou l'autre, pourraient encore avoir besoin de sa protection.

Et du reste, il l'eût en vain nié, lui aussi avait été bientôt sous le charme. Gabrielle l'avait dompté comme elle domptait tous ceux qui l'approchaient. S'il avait résisté à ce que cette attraction avait d'impérieux et de charnel, c'est qu'il s'était toujours rappelé les liens qui avaient existé entre lui et le père de la jeune fille, c'est qu'il ne voulait pas être le complice, sinon de sa chute, du moins de son abaissement.

Mais c'était là, selon sa morale un peu facile, tout ce que lui commandait sa conscience. Ayant le courage de ne pas tenter d'être l'amant, il se croyait le droit de rester l'ami. Gabrielle n'en avait pas de plus fidèle.

C'était à M. de Martry que mademoiselle Berthier confiait ses projets, faisait part de ses ambitieuses aspirations, et si l'honneur

du commandant ne lui permettait pas toujours d'approuver, il se taisait, sans avoir l'énergie de combattre.

Car Gabrielle était d'une ambition démesurée, insatiable. Elle rêvait de prendre place, et grande place, dans le vrai monde dont les échos seuls venaient jusqu'à elle ; et bien qu'elle aimât toujours Richard Berney d'une passion presque brutale et sauvage, elle l'eût quitté brusquement, sèchement, sans une larme, sans un regret. Elle le haïssait parfois comme elle haïssait sa mère, comme elle se haïssait elle-même ; sa mère, parce qu'elle l'avait laissée tomber ; son amant, parce qu'il n'avait pas un nom illustre et une grande fortune à lui donner ; elle-même, enfin, parce qu'elle se reprochait la faute inutile qu'elle avait commise en cédant au premier entraînement de son imagination et de ses sens.

Cette liaison de mademoiselle Berthier avec Richard inquiétait M. de Martry, aussi bien pour l'un que pour l'autre, car il avait retrouvé dans M. Berney, que Gabrielle s'était empressée de lui présenter, le fils d'un ancien camarade de collége, et il avait compris que la charmeresse étouffait l'artiste.

Tout à cette passion dominatrice qui flattait son orgueil, énervait son cerveau, épuisait son être, Richard, en effet, avait abandonné les travaux sérieux. Pour satisfaire aux fantaisies luxueuses de sa maîtresse, les rentes viagères qu'il possédait n'étant pas suffisantes, il s'était livré à ce mercantilisme honteux de l'art que notre époque doit aux fortunes rapides et au mauvais goût des parvenus. Les maîtres dont il avait été l'élève favori désespéraient de lui.

Mademoiselle Berthier, qui avait le sentiment inné des belles choses, s'était bien aperçue de cet affaissement, et souvent elle avait voulu réveiller en son amant l'amour vrai de l'art ; mais lorsqu'elle entrait dans son atelier, elle y apportait le désir et non l'inspiration, et Richard, chaque jour, tombait plus bas.

La seule œuvre digne de ce nom qu'il eût entreprise depuis la naissance de cet amour fatal était le portrait de Gabrielle. On retrouvait dans ce tableau à peine ébauché toutes les qualités qui avaient valu à M. Berney le grand prix de Rome ; mais, ainsi que le fils du Titien avec Béatrice Donato, bientôt, dans le modèle il ne voyait que la maîtresse, le pinceau lui tombait des mains, et la Fornarine devenait Dalila.

C'est au moment où les choses en étaient là que madame Berthier reçut de Bourbon la nouvelle de la mort de son frère et la lettre de M Duchemin lui annonçant qu'elle héritait de plus d'un million.

Le rêve de Gabrielle allait donc se réaliser en partie. Elle allait être riche, et riche d'une fortune dont la source honorable lui permettrait de briller la tête haute.

Ce fut elle qui, sur le conseil de M. de Martry, décida sa mère à partir. Le commandant voyait dans cette longue absence la fin d'une liaison funeste.

Madame Berthier, que son protecteur avait quittée depuis plus d'un an, et qui, d'ailleurs, obéissait aveuglément à sa fille, ne fit aucune objection. Quant à Richard, il n'apprit ce départ subit et ses causes que par un mot assez sec de Gabrielle, alors que la fugitive était déjà en plein Océan.

Le malheureux faillit mourir de cet abandon ; pendant des semaines entières, M. de Martry craignit pour sa raison ; puis la jeunesse fut plus forte que la douleur, et le peintre revint à la santé, mais brisé, meurtri, n'ayant plus d'énergie que pour maudire celle qu'il affirmait ne plus aimer et dont le nom seul le faisait toujours tressaillir.

Le portrait de l'infidèle était dans le coin le plus sombre de l'atelier, couvert d'un voile noir. Richard n'osait y jeter les yeux.

Cependant, au bout de quelques mois, le pauvre fou devint plus calme, le désespoir fit en lui place à la résignation ; et M. de Martry venait de constater avec joie que son jeune ami reprenait peu à peu le goût du travail, lorsqu'il reçut du Havre cette lettre inattendue que lui avait adressée mademoiselle Berthier.

Il la croyait toujours à Bourbon, mise en possession de l'héritage de son oncle ; et comme il la savait ambitieuse, il supposait qu'elle avait profité de ce qu'elle se trouvait dans un pays où son passé était inconnu pour y faire la conquête, grâce à sa fortune et à sa merveilleuse beauté, d'un mari confiant et amoureux au bras duquel il la verrait revenir un jour.

Et elle était déjà de retour, non seulement sans mari, mais encore sans fortune ! Le commandant n'y comprenait rien.

La lettre de mademoiselle Berthier lui disait assez qu'elle rentrait à Paris en lionne blessée, ce qui l'eût beaucoup inquiété pour Richard, sans la recommandation qu'elle lui faisait de ne pas parler à celui-ci de son arrivée. Mais quelle était cette blessure ? Pourquoi la jeune fille faisait-elle un aussi pressant appel à son expérience et à son dévouement ?

Fort intrigué, M. de Martry attendit impatiemment le lendemain, et nous savons qu'après avoir reçu mesdames Berthier à la gare, il les avait conduites à l'hôtel du Louvre, puis que là, restée seule avec son vieil ami, Gabrielle lui avait dit en lui tendant les deux mains :

— Maintenant, commandant, causons.

— Causons, répondit M. de Martry, ou plutôt causez, car c'est vous surtout qui avez à me raconter bien des choses.

— Donnez moi des nouvelles de Richard.

— Votre départ a failli le tuer ; pendant deux mois il a été en danger de mort ; aujourd'hui il est tout à fait bien, au physique et au moral.

— Vous voulez dire qu'il ne m'aime plus ?

— Je l'espère pour vous et pour lui. Vous connaissez mes idées à propos de votre liaison : je la trouvais malheureuse pour tous deux. Une circonstance imprévue vous a fait rompre ; le coup a été rude pour notre ami, mais, puisqu'il est guéri, nous devons tous considérer cet événement comme un bonheur.

— Soit ! Et vous, m'aimez-vous toujours ?

— Comment pouvez-vous me faire une semblable question ?

— Dame ! Richard m'a bien oubliée !

— Oui, mais, moi, je n'ai jamais été que votre ami ; j'ai eu la force de résister aux éclairs de vos grands yeux, aux chocs magnétiques de votre serrement de main, à ces effluves enivrantes que vous répandez autour de vous et qui font perdre la raison à

ceux qui ne s'enfuient pas. Vous voyez que je vous connais bien ! C'est miracle si je n'ai pas succombé ! Je tenais trop à vivre pour vous aimer comme les autres ! C'est pour cela que je vous aime toujours. En quoi cette affection et mon expérience peuvent-elles vous être utiles ?

— Je vais vous le dire, répondit Gabrielle, qui n'avait pu s'empêcher de sourire à la profession de foi quelque peu passionnée du commandant.

Mademoiselle Berthier raconta d'abord à M. de Martry la scène qui s'était passée chez M Duchemin, mais sans une expression de regret pour cette fortune envolée. Elle arriva ensuite aux circonstances diverses qui avaient précédé son abandon volontaire dans les bras de Paul du Longpré.

Elle se garda bien, par exemple, d'expliquer à son confident comment elle avait appris, avant de se rencontrer à bord de l'Espérance avec le créole, qu'il avait cent mille livres de rente, et comment aussi elle avait provoqué cette rencontre.

L'accent de mademoiselle Berthier s'était fait si tendre à certains épisodes de son récit que son auditeur en avait été tout étonné. M. de Martry ne reconnaissait plus la maîtresse impérieuse et fière de Richard, la femme dont la puissance sur elle-même était si grande qu'il l'avait vue ordonnant à son cœur et à ses sens de vingt ans de se taire, pour être tout entière à l'ambition. Il pressentait à cette aventure un côté mystérieux qu'on lui cachait.

—Ainsi, dit-il à Gabrielle, lorsqu'elle eut terminé, vous aimez à ce point M. Paul du Longpré ?

— Je l'aime, répondit la jeune fille, comme je n'ai jamais aimé, comme on aime l'espérance.

— Et quelle est la position sociale de ce grand amour-là ?

— Je l'ignore ; cependant, je crois que M. du Longpré a quelque fortune. Je vous ai dit que, sans autre parent qu'un oncle qui habite Paris, il vient vivre auprès de cet oncle.

— Vous n'en savez pas davantage ?

— Non !

— Prenez garde d'avoir été la dupe de quelque aventurier.

— Je n'ai rien de semblable à craindre !

Malgré tout son talent de comédienne, Gabrielle n'avait pu s'empêcher de prononcer cette phrase d'un ton si ferme que l'ancien officier de marine le remarqua.

Décidément on ne lui avait pas tout dit. Il en était de plus en plus convaincu.

— D'ailleurs, poursuivit mademoiselle Berthier, vous jugerez bientôt vous-même M. du Longpré.

— Comment cela ?

— Mais parce que, dans une huitaine de jours, lorsque nous serons installées dans l'appartement que nous allons louer, j'aurai le plaisir de vous présenter l'un à l'autre.

Le commandant fit un soubresaut sur son siége.

— Vous comprenez, continua la jeune fille, que je ne veux pas retourner rue de Provence ; nous trouverons quelque chose dans

un tout autre quartier, du côté du Luxembourg par exemple.

— Aussi loin que possible de Richard !

— Aussi loin que possible de Richard et de tous nos amis d'autrefois. Nous ne reverrons que vous. Je veux rompre avec le passé et l'effacer de ma mémoire ainsi que de ma vie. À quoi pensez-vous donc ?

M. de Martry paraissait en effet préoccupé.

— Ce que j'ai, ma chère enfant, répondit-il après un instant d'hésitation, c'est que vous semblez faire fausse route, en me distribuant, dans votre nouvelle existence, un rôle qui ne me plaît qu'à demi.

— Je ne vous comprends pas.

— Pardonnez-moi d'être franc, mais je le dois tout aussi bien à ma sincère affection pour vous qu'à moi-même. Répondez-moi avec une égale franchise.

— Je vous écoute.

— M. du Longpré vous aime ?

— Il m'offre de faire de moi sa femme ! Dans un mois, si je le veux, je porterai son nom.

— C'est un honnête homme ?

— C'est le cœur le plus honnête, le plus droit et le plus loyal qui se puisse rencontrer.

— Vous ne lui avez rien dit de… du passé ?

— Rien ! Toutefois il est convaincu cependant que je lui cache un secret, car c'est en invoquant la nécessité où j'étais de me conduire ainsi que j'avais repoussé son amour et refusé sa main.

— Vous ne pensez pas qu'il suppose rien de ce à quoi je fais allusion ?

— J'en suis certaine.

— S'il apprend quelque chose un jour ?

— Il sera trop tard, je serai sa femme et l'envelopperai de tant d'amour qu'il ne croira pas. D'ailleurs, comment et par qui M. du Longpré pourrait-il être instruit de ce passé maudit ? Il ne connaît personne à Paris, n'est pas de notre monde, et tout le temps qu'il ne consacrera pas à son oncle et à ses affaires, il le passera près de moi.

— Si Richard apprend votre retour, vous rencontre et se présente un beau matin chez vous ?

— Rien de tout cela n'est probable, car mon intention est de me cloîtrer jusqu'au moment de mon mariage, puis, aussitôt que je m'appellerai madame du Longpré, de quitter Paris.

— Croyez-vous que cette existence de recluse plaira beaucoup à madame Berthier ?

— Vous savez bien que ma mère fera ce que je voudrai. Du reste, voici la belle saison qui approche ; je lui persuaderai aisément d'aller la passer dans les Pyrénées ou au bord de la mer. De cette façon, je n'aurai à craindre ni ses sorties, ni ses indiscrétions involontaires.

— Tout cela me paraît admirablement combiné, et, comme je ne connais pas M. du Longpré, je suis enchanté, somme toute, de la bonne fortune que vous promet son amour, amour qui vous rendra tous deux parfaitement heureux, je l'espère ; mais vous comprenez que, moi, je ne puis vous être utile en quoi que ce soit dans cette aventure. Voyons, mon enfant, est-ce que mon honneur me permet de vous aider à tromper un honnête homme ? Comment pourrais-je lui répondre, si, me rencontrant chez vous, il me questionnait ? Il me faudrait mentir, et s'il apprenait un jour ma complicité volontaire, que penserait-il de moi ? Non, le mieux, pour tout le monde, croyez-le, est que je ne connaisse pas M. du Longpré. Devenez sa femme ! Oh ! j'en serai ravi, et alors, comme je n'aurai aidé en rien à son bonheur, j'aurai le droit de lui en adresser mes compliments sincères. En attendant, ne lui parlez pas de moi.

Gabrielle avait accepté sans broncher cette leçon sévère de M. de Martry ; c'est à peine si ses lèvres avaient esquissé un sourire, si ses sourcils s'étaient rapprochés.

— Soit ! lui dit-elle, lorsqu'il eut terminé. Et avec Richard, quelle conduite comptez-vous tenir ?

— Oh ! répondit vivement l'ancien officier de marine, avec Richard, c'est différent, car, de ce côté-là, je puis vous rendre tous les services en mon pouvoir. Inutile d'abord de vous affirmer que je ne lui parlerai pas de votre retour ; mais je continuerai à le voir et compléterai de mon mieux sa guérison. Ce sera ma façon de vous être utile à tous deux. Cela vous va-t-il ?

— Parfaitement, et je vous remercie pour cette seconde partie de votre petite mercuriale, mais avouez, commandant, que, vous

autres hommes d'honneur, vous avez une morale facile.

En s'exprimant ainsi, la jeune fille avait pris dans son fauteuil une de ces poses charmantes dont elle connaissait toute la séduction, et sa voix s'était faite ironique et mordante.

— Comment l'entendez-vous ? demanda M. de Martry assez embarrassé.

— Sans doute, poursuivit mademoiselle Berthier. Il y a quatre ans que nous nous connaissons, et jamais vous ne m'avez adressé un reproche. Mes aventures vous amusaient ; vous admiriez mes hardiesses et mes excentricités ; mes triomphes me valaient même, de votre part, quelques applaudissements. Tout Paris vous a vu dans ma loge et nous a rencontrés ensemble au bois, à cheval. Vous m'avez souvent offert le bras pour me rendre chez mon amant. Vous avez tout fait pour me séparer de cet amant, bien que vous n'ignoriez pas que nulle position honorable ne m'était possible, bien que vous sachiez que, si je quittais Richard, ce ne pouvait être que pour passer dans les bras d'un autre. Vous vous êtes enfin avoué hautement mon ami et mon protecteur désintéressé, ce dont j'étais fière ; mais aujourd'hui qu'il s'agit pour moi de monter, vous invoquez, pour ne pas m'y aider, cet honneur qui vous gênait si peu lorsque vous m'escortiez pour descendre.

— Vous êtes dure, ma chère enfant, dit l'ex-capitaine de vaisseau en rougissant un peu, car il comprenait qu'au fond Gabrielle avait raison, du moins en ce qui touchait son indulgence d'autrefois.

— Pardonnez-moi à votre tour, commandant, reprit la charmeresse avec son plus ravissant sourire, j'ai voulu être aussi

franche que vous. Maintenant, c'est fini ; voici ma main en gage de pardon mutuel pour nos petites vérités. Nous sommes trop intelligents tous deux pour nous fâcher ; restons donc amis comme jadis, en ne demandant chacun à notre amitié réciproque que ce qu'elle veut ou peut donner. Entretenez Richard dans ses excellentes dispositions à mon sujet et laissez-moi faire : je vous prouverai que je suis une vraie fille de marin, en conduisant, malgré vent et marée, ma barque à bon port. Lorsque ce port-là s'appellera le salon de madame du Longpré, vous en deviendrez le fidèle. En attendant, nous allons, ma mère et moi, chercher un appartement. Venez nous prendre demain matin, nous courrons ensemble. Votre honneur ne s'y oppose pas ?

— Du tout, ma chère petite, du tout, riposta M. de Martry à cette dernière boutade de la sceptique et spirituelle jeune fille, vous ne m'avez rien raconté, je ne connais pas M. du Longpré ; vous rentrez à Paris et vous y retrouvez le vieil ami quitté il y a six mois ; voilà tout ! Vous êtes décidément la plus adorable créature que je connaisse, et celui qui vous aime beaucoup, lors même que vous ne l'aimeriez qu'un peu, est bien heureux. À demain !

Et attirant à lui Gabrielle qui se laissa faire, il la prit dans ses bras et l'embrassa sur les deux joues, avec une effusion trop peu paternelle, sans doute, car mademoiselle Berthier le repoussa doucement, en le menaçant coquettement du doigt.

VII

Cinq jours plus tard, madame Berthier était installée dans un appartement convenable, au second étage du n° 3 de la rue de l'Est,

à deux pas du Panthéon, en face du Luxembourg, et sa fille écrivait à Paul ces seuls mots :

« Nous sommes arrivées, venez. Votre Gabrielle. »

Il avait été convenu entre mademoiselle Berthier et M. de Martry que celui-ci ne monterait chez elle que lorsqu'il verrait fermées les fenêtres du salon donnant sur la rue. Quand ces fenêtres seraient ouvertes, ce serait la preuve de la présence de M. du Longpré dans la maison.

De plus, le commandant avait promis à la jeune fille de la prévenir immédiatement, par un mot, s'il se produisait quelque chose de grave du côté de Richard.

Le créole, on le comprend, accourut aussitôt rue de l'Est. Sa première entrevue avec Gabrielle tint du délire.

— Te voilà donc enfin bien à moi, mon adorée ! lui dit-il en la pressant contre son cœur, loin de ces regards curieux qui nous poursuivaient à bord. Nous voilà donc enfin tous deux libres d'organiser notre vie jusqu'au moment où tu porteras mon nom, mais où je ne t'aimerai pas davantage.

Gabrielle répondait à Paul par des torrents de baisers et des larmes de joie.

Cette première exaltation passée, les deux amants arrêtèrent leur mode d'existence.

Mademoiselle Berthier voulut d'abord que M. du Longpré lui parlât de la réception qui lui avait été faite, qu'il n'omit aucun détail ; et lorsqu'il lui eut tout dit, sauf le rêve de son oncle à propos d'une union possible dans l'avenir entre sa fille et son neveu,

l'adroite fille d'Ève s'exprima à l'égard de M. Armand du Longpré et de Blanche avec un tel respect pour le vieillard et une si touchante affection pour l'enfant, que Paul, qui avait craint un instant la jalousie de Gabrielle, fut ravi de ses sentiments de tendresse pour les siens. Il l'en remercia chaleureusement.

— Mais n'est-ce pas tout naturel, murmura-t-elle au pauvre fou, dont la tête reposait sur son sein, que j'aime ceux qui t'aiment ? Aime-les bien toi-même, oh ! pas trop ! pas autant que moi. J'en mourrais !

Deux heures se passèrent ainsi. Il fut décidé que Paul ferait deux parts de sa vie, l'une pour la rue de Flandre, l'autre pour la rue de l'Est ; parts égales, autant que possible ; mademoiselle Berthier n'en demandait pas davantage.

Ce qu'elle voulait surtout, c'était que le créole n'inquiétât pas son vieux parent par des absences trop fréquentes. Il ne lui parlerait d'elle que lorsqu'il jugerait lui-même le moment opportun.

Paul rassura sa maîtresse sur ces deux points ; d'abord son oncle comprenait fort bien qu'il avait tant de choses à voir que sa liberté lui était nécessaire ; et quant à sa liaison avec Gabrielle et à ses projets, son intention était d'en faire part à M. Armand du Longpré dans un aussi bref délai que possible.

En attendant, ils se verraient tous les jours, dîneraient ensemble deux ou trois fois par semaine, et Gabrielle serait le cicerone du nouveau débarqué. Elle lui ferait visiter les théâtres, les musées, les monuments, tout ce dont ils s'étaient entretenus si souvent à bord. Puis plus tard, lorsque la belle saison serait venue, ils courraient ensemble, à cheval, les environs de Paris.

Mademoiselle Berthier approuva tout ce plan charmant, mais elle ajouta :

— Nous fuirons la foule, le bruit, les endroits trop fréquentés. Je veux être toujours seule avec toi ; je ne veux pas que notre amour soit un spectacle pour les curieux ; je ne veux pas qu'on me porte envie ! De plus, il ne faut pas qu'on puisse dire, lorsque tu me donneras ton nom : M. du Longpré a épousé sa maîtresse.

— Oh ! pas ce mot, Gabrielle, je t'en prie, interrompit Paul avec un baiser ; depuis le jour où, devant la mort, tu t'es donnée si spontanément à moi, tu es ma femme bien-aimée.

— Je ne suis que ta maîtresse, Paul, redit la jeune fille avec un accent de tendresse infinie, et je n'en ressens aucune honte, je te le jure ; mais par respect pour le nom que je dois porter un jour, je ne veux pas que les autres puissent m'appeler ainsi.

Lorsqu'il s'éloigna de la rue de l'Est après cette première visite, ne sachant pas ce qu'il devait admirer davantage du tact, de la délicatesse ou de la beauté de Gabrielle, Paul était plus enivré que jamais.

Dès les jours suivants, M. du Longpré commença sa vie en partie double. Il donnait ses matinées à son oncle, qui voulait absolument faire de lui son associé ; il consacrait une partie de ses après-midi à Blanche, qui, toute fière d'être Parisienne, n'était jamais plus heureuse que lorsqu'elle promenait son cousin des colonies. C'est ainsi que la gracieuse enfant parlait de ses sorties avec Paul. Puis, une fois par semaine, l'amant de Gabrielle réunissait chez lui les jeunes gens que son oncle lui avaient présentés.

Car M. Armand de Longpré, comprenant qu'il ne pouvait condamner un homme de l'âge de Paul à la compagnie constante d'un vieillard et d'une fillette de dix ans, avait fait disposer, dans une des ailes de son hôtel, un appartement complet et fort élégant, où le créole était tout à fait chez lui.

Moins de quarante-huit heures après son arrivée, son oncle l'avait conduit dans les écuries et les remises, où, après lui avoir fait admirer trois superbes bêtes, deux d'attelage et une de selle, un coupé et une victoria, il lui avait dit :

— Mon cher Paul, tout cela t'appartient ; c'est mon cadeau de bienvenue. Si je n'y ajoute pas la clef de ma caisse, c'est que tu es aussi riche que moi.

Parmi ces jeunes gens dont M. Armand désirait que son neveu devint l'ami, se trouvaient MM. Louis et Raoul Dusert, grands industriels dont l'usine était également rue de Flandre.

Leur père, qu'ils n'avaient perdu que depuis deux ans, avait été très-lié avec M. du Longpré, et ces messieurs, à l'exemple du sage vieillard, habitaient un fort bel hôtel voisin de leur établissement, ce qui ne les empêchait pas d'être Parisiens dans l'acception élégante du mot.

Seulement, bien qu'ils eussent une grande fortune, ils n'avaient pas sacrifié les affaires aux plaisirs, et quoiqu'ils fissent partie d'un cercle à la mode, ce n'était pas pour y passer les nuits autour d'une table de baccarat. Ils savaient, à l'occasion, payer galamment de leurs personnes et de leur bourse, mais ils avaient eu le bonheur, à l'opposé d'un trop grand nombre de fils d'enrichis, de ne donner dans aucun désordre, dans aucun piége féminin.

Les filles en réputation, qu'ils connaissaient toutes de nom ou de vue, ne valaient pour eux qu'en raison de leur beauté ou de leur esprit et non de leurs longs services publics ; et ils n'auraient éprouvé aucune satisfaction d'amour-propre à se faire voir, ainsi que tant de sots, en compagnie de quelqu'un de ces fastueux débris de la vieille garde de la galanterie française, qui se rendent toujours et ne meurent jamais.

MM. Dusert étaient enfin des jeunes hommes pratiques, tout à la fois suffisamment sages et lancés pour servir utilement de guides au nouveau débarqué sur ce sol parisien si semé de piéges à niais.

M. Armand, qui avait pour eux beaucoup d'estime et d'affection, les avait recommandés à son neveu, et Paul les voyait fréquemment, soit dans leur hôtel, soit chez lui, mais il avait refusé jusqu'alors de se laisser présenter à leur club, en prétextant qu'il ne jouait jamais et n'aimait que fort peu ces sortes de réunions.

La vérité, c'est que le créole, en agissant ainsi, obéissait à une des inspirations de Gabrielle. Craignant de n'être pas encore tout à fait oubliée, elle tenait essentiellement à ce que son futur mari ignorât un certain monde, non pas qu'elle en redoutât les séductions, mademoiselle Berthier était trop assurée de sa puissance pour avoir une semblable pensée, mais il ne fallait pas que quelque indiscret écho du passé pût murmurer son nom à l'oreille de M. du Longpré.

C'était dans ce même but et pour éviter le même péril que Gabrielle ne conduisait jamais son amant au théâtre que dans des baignoires et au bois que dans des voitures fermées ; de plus, le

jour et aux heures où elle était à peu près certaine de ne rencontrer aucune de ses connaissances d'autrefois.

Même seule, la prudente jeune femme ne sortait que rarement à pied, et Paul, qui approuvait sa façon de faire, sans en connaître les véritables causes, l'avait forcée d'accepter un fort beau coupé de Binder. Mademoiselle Berthier s'y cachait, laissant les panneaux de sa voiture sans chiffre ni armoiries, en attendant qu'elle pût orgueilleusement y faire peindre les initiales de son mari, c'est-à-dire celles qui seraient devenues les siennes.

Malgré toutes ces précautions, mademoiselle Berthier avait ça et là de subites terreurs, car il lui arrivait parfois, soit au théâtre, soit au bois, d'apercevoir un visage ami. Elle s'enfonçait alors dans l'ombre de sa loge ou dans son coupé, et si, dans l'un de ces moments, elle se trouvait avec M. du Longpré, elle s'en rapprochait avec un tel abandon que le malheureux prenait le mouvement de la jeune femme pour une nouvelle marque d'amour.

Un jour même, Gabrielle croisa de si près Richard qu'elle se crut reconnue.

Pris dans un encombrement au boulevard Montmartre, son cocher avait dû s'arrêter, et, pendant une minute ou deux, le peintre, qui attendait le moment de traverser la chaussée, demeura à la longueur du bras, la main sur la portière même de la voiture de son ancienne maîtresse.

Cependant il ne la vit pas, mais l'infidèle eut le temps de remarquer la douleur que son abandon avait imprimée sur la physionomie de l'artiste. Elle n'en ressentit nulle pitié, mais bien un peu d'orgueil, car elle en conclut que Richard était moins complètement guéri que ne lui affirmait M. de Martry, chaque fois

qu'il venait la voir, et qu'il restait toujours un écueil dangereux pour son avenir.

Les choses duraient ainsi depuis un mois, et Paul était le plus heureux des hommes, lorsqu'un soir, en arrivant chez mademoiselle Berthier, il la trouva en déshabillé et les yeux rouges.

Tout inquiet, il la prit dans ses bras et, la pressant sur son cœur, lui demanda quel chagrin l'avait fait pleurer.

— J'ai pleuré, c'est vrai, mon ami, répondit Gabrielle ; c'est en même temps de terreur et de joie.

— De terreur et de joie ?

— Oui, car dans quelques mois je serai mère, c'est-à-dire perdue, si je ne porte pas alors ton nom.

— Dans quinze jours tu seras ma femme, chère bien-aimée, dit Paul avec tendresse, en se laissant glisser aux genoux de la jeune femme. Un enfant ! Nul lien ne pouvait nous unir davantage. Dès demain, M. Armand du Longpré connaîtra mes intentions. Ne crains rien de lui. D'ailleurs, crois-le bien, je suis libre, absolument libre. Si tu verses encore des larmes, que ce ne soit plus que des larmes de bonheur.

— Ce n'est pas tout, Paul, reprit Gabrielle, en se dégageant de l'étreinte passionnée de son amant ; si j'ai peur, c'est que l'heure est venue pour moi de te révéler un secret.

— Un secret ! il n'en peut être de nature à nous séparer, à m'empêcher de tenir mon serment !

— Qui sait !

— Moi ! Voyons, parle vite, non pour me tirer d'inquiétude, je n'en saurais avoir, mais pour te rassurer toi-même.

— C'est qu'il me faut accuser ma mère !

— Ta mère ! madame Berthier ?

— Ma mère est bien celle que tu appelles, ainsi que tout le monde, madame Berthier ; mais si je suis la fille de M. Berthier, capitaine de frégate, mort dans les mers de Chine, je ne suis que son enfant reconnu ; mon père n'avait pas donné son nom à mademoiselle Morin. Son intention était de le faire plus tard, il l'avait confié à un de ses amis, M. de Martry, aujourd'hui capitaine de vaisseau et à la mer. C'est lui qui a été l'exécuteur testamentaire de mon pauvre père et mon tuteur ; mais, en raison des circonstances particulières dont avait été précédée sa liaison avec ma mère, M. Berthier avait craint sans doute de l'épouser pendant qu'il était encore au service. Il avait résolu d'attendre qu'il eût pris sa retraite pour régulariser cette situation douloureuse. Tu vois bien, Paul, que j'avais raison d'avoir peur ; tu ne me réponds pas !

Il serait impossible de rendre l'indicible accent d'amour et de résignation avec lequel la jeune femme avait prononcé ces derniers mots.

Les deux mains sur les épaules de M. du Longpré toujours agenouillé devant elle, les yeux humides et les lèvres entr'ouvertes, tout son être semblant frissonner de crainte, on eût dit qu'elle n'attendait qu'un mot de Paul pour en vivre ou en mourir.

— Si je ne te réponds pas, ma Gabrielle bien-aimée, lui dit-il enfin avec un sourire qui la rassura bien vite, c'est que tes ter-

reurs sont folles ; si je ne me relève pas, c'est que je t'adore. M. Berthier n'a pas épousé ta mère, c'est un malheur pour elle ; mais en quoi cela pourrait-il entraver mes projets ? en quoi cela pourrait-il me faire moins t'aimer ?

Et l'attirant dans ses bras, ses lèvres contre ses lèvres, il lui répéta :

— Dans quinze jours tu seras ma femme, et, le lendemain de notre mariage, nous irons cacher notre bonheur bien loin, pour que personne ne nous en vole un instant. Puis, plus tard, lorsqu'ils seront trois, M. et madame du Longpré reviendront à Paris et feront leurs visites de noce.

Gabrielle jeta un cri de joie et laissa tomber sa tête sur la poitrine de Paul.

Ce qu'elle ne voulait pas surtout lui laisser voir, c'était l'expression d'orgueil répandue sur son visage.

Ce soir-là, ils ne sortirent pas, et lorsque M. du Longpré rentra rue de Flandre, ce fut avec l'idée bien arrêtée de ne pas remettre de vingt-quatre heures la communication si grave qu'il avait à faire à son oncle.

Mais, le lendemain, M. Armand, appelé dans Paris pour des affaires urgentes, sortit de très-bonne heure, et son neveu ne le vit qu'un instant. Il dut alors renvoyer à un moment plus opportun son entretien avec lui. Du reste, ce retard était sans importance, puisque M. du Longpré ne devait revoir Gabrielle que le soir, son après-midi étant consacrée aux quelques amis qu'il recevait une fois par semaine.

Ces visiteurs causaient, fumaient et faisaient des armes jusqu'à quatre heures, moment où ils partaient pour le bois.

Ce jour-là, MM. Dusert présentèrent à M. du Longpré un de leurs amis, M. Albert de Joigné, qui était venu leur demander à déjeuner.

M. de Joigné était un jeune et joli garçon, de fort bonne maison, grand amateur de jolies femmes et de beaux chevaux, et très-lancé dans tous les mondes parisiens. Louis et Raoul Dusert comptaient beaucoup sur lui pour entraîner un peu le créole, dont la sagesse, bien qu'ils fussent eux-mêmes relativement sages, les étonnait.

Paul fit au nouveau venu le plus charmant accueil, et la conversation devint bientôt générale. La réunion se composait d'une dizaine de jeunes gens.

D'abord on parla sport, escrime, théâtre, un peu politique, puis femmes, ainsi que cela est fatal dans une société d'hommes.

M. du Longpré allait et venait de l'un à l'autre de ses invités, faisant avec beaucoup de grâce les honneurs de son ravissant appartement de garçon, appartement auquel son oncle avait adjoint, par surprise, une salle d'armes et un fumoir du meilleur goût.

Tout à coup, il entendit M. de Joigné qui, s'adressant à Raoul Dusert, lui disait :

— As-tu le Charivari de dimanche ?

— Non, répondit le jeune homme ; est-ce qu'il y a quelques nouvelles à sensation ?

— Je le crois bien, un écho très intéressant, surtout pour toi. Mais le Charivari doit être là. Oui, le voici, écoute.

M. Raoul Dusert venait de prendre le journal sur un guéridon, où il se trouvait pêle-mêle avec d'autres feuilles à la mode, et il lisait :

« Si nos yeux ne nous ont pas trompé, nous avons reconnu au bois hier, mystérieusement cachée derrière les stores d'un coupé noir de très-grand air, une belle fugitive qui a disparu de Paris il y a sept à huit mois, pour aller récolter aux colonies l'héritage, deux ou trois fois millionnaire, d'un oncle d'Amérique. Ce qui nous a surpris, c'est de ne pas lui voir son escorte de jadis. L'auteur de la Mort d'Achille n'était pas aux environs. »

— Je ne comprends pas, fit M. Dusert en souriant.

— Comment, tu ne comprends pas ! Et nous qui t'avions pensé si follement amoureux ! Mais c'est de la belle Gabrielle dont il s'agit là.

— Gabrielle Berthier ?

— Parbleu !

— C'est vrai, elle a disparu tout à coup ; mais quant à en avoir été amoureux, pas si sot ! Comme tant d'autres, j'ai eu un moment de surprise à sa merveilleuse beauté ; seulement, je suis trop sage pour risquer de griller mes plumes à un soleil de ce genre-là. Tu dis qu'elle est de retour ?

— Ce n'est pas moi qui le dis, c'est ce journal.

— Eh bien ! si elle est revenue avec les millions de son oncle, nous ne tarderons pas à en entendre parler.

— Oh ! elle doit rapporter ces millions-là ou d'autres ! Gabrielle est incapable de revenir de si loin les mains vides. Quelle splendide créature ! Je comprends, ma foi ! qu'on se ruine pour elle.

MM. de Joigné et Dusert échangèrent encore d'autres phrases admiratives ou critiques à l'adresse de mademoiselle Berthier, mais M. du Longpré n'entendit plus rien.

Aux premiers mots des deux jeunes gens, il n'avait prêté qu'une oreille distraite, puis, bientôt, il avait compris.

Une sueur froide avait alors inondé son front ; il était resté atterré. Pour ne pas se trahir, il avait dû s'appuyer contre un meuble et affecter d'être tout à la lecture d'un livre saisi au hasard.

Cependant, il hésitait à croire ; il ne lui paraissait pas possible que ce fût de sa Gabrielle à lui dont on eût le droit de parler ainsi. Il n'y avait là qu'un rapprochement fâcheux de noms et de circonstances. Il était sur le point de se reprocher comme un crime sa frayeur et ses soupçons.

Toutefois, il voulut en avoir le cœur net, et lorsqu'il fut redevenu maître de lui, il profita de ce que la conversation de ses invités s'était portée sur un tout autre sujet pour attirer dans un coin de la salle d'armes Raoul Dusert, sous le prétexte de lui demander conseil à propos de l'arrangement d'une panoplie. Là, une fois seul avec le jeune homme, il lui dit, en s'efforçant de sourire :

— Faites-moi la gracieuseté de ne pas sortir en même temps que ces messieurs, j'ai à causer un instant avec vous. Vous pouvez me rendre un service dont je vous serai tout reconnaissant.

— Trop heureux de vous être agréable, cher monsieur du Longpré, répondit M. Dusert ; voici justement nos amis qui se préparent à partir ; je vais dire à mon frère que je préfère aller au bois à cheval, et que je le rejoindrai à Madrid.

Quelques minutes après, les deux jeunes gens étaient seuls.

— Monsieur, dit Paul après avoir pris place auprès du jeune homme sur un divan, je n'ai le plaisir de vous connaître que depuis quelques semaines, et cependant, en vous priant de me garder le secret le plus absolu, je viens m'adresser à vous dans une circonstance des plus délicates.

— J'en suis flatté, cher monsieur, répondit M. Dusert avec franchise, quoiqu'un peu surpris de ce début ; vous pouvez compter sur mon dévouement ainsi que sur mon entière discrétion.

— Voici ce dont il s'agit. Tout à l'heure, vous avez échangé avec M. de Joigné, à propos d'une femme de retour depuis peu à Paris, des phrases sur lesquelles je désire quelques explications.

— Ah ! cet écho du Charivari, où il est question de Gabrielle Berthier.

— Oui ! connaissez-vous cette personne ?

— Fort peu par moi-même, je ne crois pas lui avoir adressé dix fois la parole ; mais beaucoup par mes amis, par le tout Paris du monde où elle brillait.

— Et elle s'appelle bien Gabrielle Berthier, Gabrielle ?

— Dame ! je le suppose. On raconte qu'elle est la fille d'un officier de marine mort dans l'extrême Orient ? Est-ce vrai ? Cela, je n'oserais vous l'affirmer. Jadis toutes ces dames devaient le jour

à quelque colonel tué à Waterloo, mais vous comprenez que Waterloo est trop loin de nous aujourd'hui pour qu'elles puissent faire remonter leur naissance jusque-là. Du reste, en ce qui concerne mademoiselle Berthier, sa mère se serait révoltée contre une semblable date.

— Mademoiselle Berthier a encore sa mère ?

— Je le crois bien, et une fort jolie femme. Il y a deux ou trois ans, le vieux duc de Mendoza faisait des folies pour elle ; mais, un beau jour, il l'a quittée brusquement ; on n'a jamais su pourquoi.

Paul ne pouvait plus douter ; c'était bien de la Gabrielle qu'il aimait tant dont le journaliste voulait parler. Si profond que fût son désespoir, il eut cependant le courage d'ajouter :

— Un mot encore. Cet article se termine par cette phrase : L'auteur de la Mort d'Achille n'était pas aux environs.

— L'auteur de la Mort d'Achille est un jeune prix de Rome d'un grand talent, dit-on, M. Richard Berney. Le journaliste s'étonne d'avoir rencontré Gabrielle, sans lui, et cela s'explique : leur liaison n'était un secret pour personne. Probablement ils ont rompu !

— Savez-vous où demeure M. Berney ?

— Sans doute, en haut de la rue des Martyrs, au numéro 75, je crois ; son atelier est fort connu.

— C'est tout ce que je désirais savoir ; merci !

— Ah çà ! cher monsieur du Longpré, vous paraissez tout ému. Est-ce qu'un de vos amis se serait laissé séduire par les grands yeux de Gabrielle ?

— Oui, c'est à peu près cela.

— Si cet ami ne veut faire d'elle qu'un objet de luxe et de plaisir, il aura des jaloux ; mais s'il la prend au sérieux, je le plains. On dit que Richard Berney a failli mourir de cet amour-là ! N'allez pas chercher querelle à ce pauvre garçon !

— Ne craignez rien de semblable, mademoiselle Berthier n'intéresse pas à ce point mon ami.

Le malheureux avait eu le courage de sourire en prononçant ces mots sur le pas de la porte de son appartement, où il avait reconduit M. Dusert.

Rentré seul dans son fumoir, il s'affaissa sur un siége et laissa tomber sa tête entre ses mains.

Mais, après une lutte douloureuse de quelques instants, il était redevenu maître de sa volonté ; sa résolution était prise. Il sonna.

— Qu'on attelle le coupé, commanda-t-il au valet de chambre qui s'était présenté à son appel.

Cinq minutes plus tard, ce domestique l'avertit que ses ordres étaient exécutés.

— Rue des Martyrs, 75, dit-il à son cocher, en se jetant dans sa voiture.

Avant de démasquer la misérable qui l'avait ainsi trompé, M. du Longpré voulait boire le calice jusqu'à la lie ; ou, peut-être, pauvre fou, espérait-il encore !

VIII

Àpeu près au moment même où M. du Longpré recevait ses amis rue de Flandre, il se passait une scène d'un tout autre genre dans un fort bel atelier de la rue de Clichy, entre deux personnages dont l'un, M. de Martry, est déjà connu de nos lecteurs. L'autre, Richard Berney, offrait le plus étrange des contrastes avec l'ancien officier de marine.

D'abord Richard avait vingt-cinq ans à peine ; de plus, il était d'un débraillé élégant, mais complet, soit parce que, fort beau garçon, dans toute l'acception du mot, il pensait que la toilette lui était inutile, soit parce que sa nature de bohème se refusait à toute bonne tenue. C'était un de ces artistes rares aujourd'hui, heureusement, qui croient encore qu'un peintre et un sculpteur ne sauraient s'habiller ainsi que le commun des mortels, et que l'excentricité est l'enseigne du talent.

Presque toujours vêtu de velours noir et chemisé de batiste, on eût dit un Van Dyck descendu de son cadre.

Ses grands yeux bruns étaient tout à la fois doux et hardis et ses lèvres souriantes, mais ses gestes avaient une sorte de grâce féminine, inattendue, qui permettait de supposer que ce superbe cavalier ne possédait, au moral, aucune des qualités viriles qu'on eût désiré trouver en lui.

Richard était, en effet, une de ces natures malléables, sans énergie, si communes à notre époque d'énervement et de doute ; natures aussi propres au mal qu'au bien, selon les milieux et les circonstances, incapables de toute lutte morale, cédant sans com-

bat à leurs passions, avides de jouissances matérielles et de triomphes d'amour-propre.

Rendu libre de bonne heure par la mort de son père qui lui avait laissé une certaine fortune, dont une partie inaliénable, Berney s'était imaginé posséder la flamme de Raphaël et du Titien, et son premier succès l'avait rempli d'orgueil.

Grand prix de Rome, grâce à son tableau la Mort d'Achille, il avait continué à donner les plus grandes espérances, puis tout à coup, moins d'une année après sa rentrée en France, ses maîtres avaient constaté en lui la plus triste des transformations.

Sans qu'on pût en comprendre la cause, il avait abandonné subitement la grande peinture, pour ne plus faire que des petits tableaux de genre assez bien étudiés, mais absolument insignifiants au point de vue de l'art. Seulement, ces tableaux-là se vendaient fort bien. C'était tout ce qu'il fallait pour les salons criards des enrichis de la veille, qui les payaient en beaux billets de banque. Richard n'en demandait pas davantage. Il lui fallait de l'argent, beaucoup d'argent.

Quelques amis désintéressés, par conséquent sincères, avaient cependant tenté de ramener le peintre dans une meilleure voie. M. de Martry, entre autres, s'était efforcé de lui faire comprendre qu'il allait à sa perte s'il ne s'arrêtait sur la pente où le faisaient glisser sa facilité et le mauvais goût de ses clients.

Malheureusement ces sages conseils étaient venus trop tard ; Richard les avait reçus au moment où il était entraîné par le succès que le public ignorant et débauché faisait, ainsi qu'aux livres pimentés, à ses tableaux licencieux, et paralysé par l'amour fatal de Gabrielle Berthier.

Sa passion pour elle tenait du délire. La charmeresse l'avait pris par l'orgueil, l'imagination et les sens. Il lui avait tout sacrifié : son temps, ce dont il avait pu disposer de sa fortune, l'art même. Puis, un jour, subitement, Gabrielle avait disparu. Nous savons que le désespoir avait manqué lui enlever la raison.

Revenu à la santé depuis quatre mois, Richard avait repris ses pinceaux, mais sans ardeur, plutôt pour occuper ses journées qui lui semblaient interminables.

Les meilleures étaient celles où le commandant venait fumer un cigare auprès de lui ; car, bien que M. de Martry le raillât impitoyablement à propos de ses anciennes amours, c'était encore causer de l'infidèle. De plus, il espérait que l'ex-officier de marine recevrait un jour des nouvelles de Gabrielle et lui en ferait part.

Il était donc sincèrement reconnaissant à son ami de rendre ses visites plus fréquentes, surtout depuis un mois ; et peu à peu, il en était arrivé à accueillir avec moins de mauvaise humeur ses conseils et ses plaisanteries.

Nous avons dit qu'au moment où nous arrivions dans l'atelier de Richard Berney, M. de Martry s'y trouvait.

Le jeune peintre était à son chevalet ; le commandant fumait, à demi-couché sur un divan.

— Ainsi, lui disait Richard, vous ne trouvez pas ce tableau réussi ?

— Je le trouve trop réussi, au contraire, répondit le capitaine de vaisseau ; cette petite femme demi-nue qui lit un mauvais livre, en guettant avec terreur si on ne la surprend pas, est tout à fait expressive. C'est aussi complètement obscène que possible !

Du reste, cette toile est digne en tous points du boudoir auquel on la destine. Ne t'est-elle pas commandée par Roudina, ce gros israélite qui a fait une si grande fortune dans l'antichambre d'Ismaël-Pacha ?

— Oui, c'est bien pour lui, mais ménagez-le, c'est un client sérieux.

— C'est vraiment étrange la rapidité avec laquelle ces gens-là, depuis quelques années, ont pris tous nos vices. À part quelques familles où les mœurs restent bibliques et la probité inaltérable, les juifs nous donnent aujourd'hui l'exemple de la vie à grandes guides. Eux, si à l'écart jadis et tout aux affaires, ils arrivent maintenant bons premiers dans la politique, les lettres, les sciences, les arts, même chez les femmes. Ce sont eux qui entretiennent les filles les plus à la mode, jouent le plus gros jeu, font construire les plus beaux hôtels et parfois même se ruinent gaiement, le plus gaiement du monde ! Sais-tu que cela a quelque chose d'humiliant pour nous autres et de dangereux pour l'avenir de notre race ! Dans cent ans, les israélites seront les maîtres du monde, et peut-être se vengeront-ils alors de l'injuste et ridicule oppression dont ils ont été victimes pendant dix-huit siècles. Qui sait si nos enfants, à leur tour, ne seront pas conduits en captivité à Babylone ! Et cela, parce qu'au lieu d'emprunter aux juifs de l'argent qu'ils nous font payer fort cher, nous n'avons pas l'énergie de leur prendre quelques-unes de leurs qualités, ce qui nous coûterait peu et nous rapporterait beaucoup. Vois-tu, mon cher Richard, ces gaillards-là font de nombreux enfants à leurs femmes et en font faire encore davantage à leurs écus. Toute leur puissance, qui s'en va grandissant chaque jour, est le résultat logique de ces deux actes intelligents de multiplication. Quant au

succès de tes tableaux décolletés, c'est comme le succès de certains livres, de certains journaux et de certaines comédies, un des signes de notre décrépitude. Au lieu de peindre toutes ces petites obscénités-là, j'aimerais encore mieux te voir terminer le portrait que tu caches là-bas dans un coin.

— Celui de Gabrielle ? dit l'artiste qui n'avait pu s'empêcher de sourire pendant la tirade philosophique de M. de Martry, mais dont le visage était redevenu subitement sérieux à ses dernières paroles.

— Eh oui ! celui de Gabrielle, répéta le commandant. Ne finiras-tu pas de prendre un air mélodramatique lorsqu'on te rappellera mademoiselle Berthier ?

— Je n'achèverai jamais ce portrait !

— Tant pis, c'est ta meilleure ou plutôt ta seule œuvre depuis trois ans. Pourquoi ne pas la finir ?

— Parce que je veux éloigner de mes yeux comme de mon souvenir celle qui m'a servi de modèle.

En disant ces mots, Richard s'était levé, et, tout en arpentant à grands pas son atelier, il jetait des regards furieux sur le tableau qu'il avait brusquement dépouillé du voile noir dont il était toujours couvert.

— Oh ! si tu en es là avec Gabrielle, je t'en fais mon compliment sincère, fit le commandant.

— Mais, sans doute, j'en suis là : au mépris et à l'oubli, répondit le peintre en s'animant de plus en plus. Et c'est bien heureux, sans quoi je souffrirais davantage encore de son abandon.

— Mademoiselle Berthier ne t'a pas abandonné ; son voyage à Bourbon était indispensable ; elle ne pouvait laisser partir sa mère seule, et il s'agissait d'un million.

— Soit ! mais pourquoi a-t-elle quitté Paris sans me prévenir ? Pourquoi n'ai-je connu son départ que lorsqu'elle était déjà embarquée ?

— À te parler franchement, je crois que Gabrielle a craint tes observations, tes reproches, enfin quelqu'une de ces scènes dont tu étais coutumier avec elle.

— Ou que je voulusse la suivre !

— Peut-être bien encore ! Tu étais assez fou pour cela.

— Et vous croyez que je pourrais un jour lui pardonner cette conduite ?

— J'espère, au contraire, que tu ne la lui pardonneras jamais.

— Ah ! je vous assure qu'elle peut revenir quand elle voudra, ma seule vengeance sera de lui envoyer cette toile inachevée. C'est dans cet unique but que je ne l'ai pas détruite. Je ne l'aime plus !

— Tu ne saurais me dire rien de plus agréable à entendre. Pourvu que ce soit vrai, et qu'un beau matin je ne te retrouve pas aux pieds de Gabrielle, lui demandant pardon… du mal qu'elle t'a fait.

— Jamais !

— Dieu le veuille !

— Ah çà ! commandant, pourquoi me dites-vous tout cela aujourd'hui ?

Richard s'était arrêté en face de M. de Martry, en lui adressant cette question avec plus de fermeté qu'il n'en apportait d'ordinaire dans ses paroles.

— Mais tout simplement, répondit l'ancien officier de marine en affectant une complète indifférence, parce qu'avec ton exaltation, tu as amené la conversation sur ce sujet qui ne me plaît guère plus qu'à toi-même, et que, de temps en temps, moi qui me suis nommé ton médecin, j'aime à te tâter le pouls… au cœur !

— Vous me trompez ! Gabrielle est à Paris ou elle vous a écrit ?

Cette double interrogation permettait à M. de Martry de ne pas mentir tout en ne disant que ce qu'il croyait utile. D'ailleurs, il était décidé à frapper un grand coup, si douloureux qu'il pût être, pour en terminer avec les souvenirs de Richard.

— Eh bien ! oui, c'est vrai : j'ai reçu de ses nouvelles, répondit-il.

— Ah ! lesquelles ?

Le malheureux avait murmuré plutôt que prononcé ces mots. Son visage était livide.

— Tu me fais pitié ! lui dit presque avec colère le commandant en le forçant à s'asseoir auprès de lui. Voilà ce que je craignais ! Tu n'es qu'un enfant sans courage. Tant pis pour toi, tu sauras tout. Oui, Gabrielle m'a écrit, pour m'annoncer son mariage.

— La misérable ! s'écria le jeune homme en bondissant de colère. Je tuerai son mari.

— Tu feras quatre mille lieues pour exécuter ce beau trait. Tu redeviens idiot, mon pauvre Richard.

— Ou j'écrirai à cet homme ce qu'a été cette femme.

— Ah ! cela, c'est mieux encore : tu commettras tout simplement une lâcheté alors. Mais, sacrebleu ! qu'est-ce que cela te fait que mademoiselle Berthier se marie, puisque tu ne l'aimes plus ?

— Je vous mentais, je l'aime toujours, je l'aime plus que jamais !

Et Richard, au bout de ses forces et de son énergie factice, se laissa retomber sur le divan sans pouvoir retenir ses sanglots.

En entendant frapper à la porte de l'atelier, il eut cependant le courage de se relever et d'essuyer ses yeux.

Son domestique lui apportait une carte qu'un étranger, dont la voiture stationnait devant la porte, venait d'envoyer par son valet de pied.

— M. Paul du Longpré, lut tout haut et machinalement Richard.

— Tu dis… ? demanda M. de Martry, en arrachant la carte des mains du peintre.

— Je ne sais ! M. du Longpré, je crois. Je ne connais pas cette personne. Et vous ?

— Sot que je suis ! répliqua aussitôt le commandant, auquel une seconde avait suffi pour se rendre compte de la situation et y faire face ; j'avais oublié le rendez-vous que je me suis permis de donner chez toi.

— Faites monter ce monsieur.

— Non, tu n'es pas en état de recevoir qui que ce soit aujourd'hui. Je vais rejoindre M. du Longpré. Je te le présenterai une autre fois, demain ; mais que je ne te retrouve pas dans l'état où je te laisse, car nous nous brouillerions tout à fait.

Et serrant affectueusement la main de Richard, M. de Martry s'élança avec une vivacité de jeune homme vers la porte de la rue.

Dans le coupé arrêté en face de la maison, il aperçut le créole. Bien qu'il fût fort pâle, rien qu'au portrait que lui en avait fait Gabrielle, il l'eût reconnu, sans la carte par laquelle il s'était fait annoncer.

— Que diable peut-il être arrivé de nouveau, pensait l'officier de marine, pour que le futur mari de mademoiselle Berthier vienne chez son ancien amant ? En tout cas, il ne faut pas que ces deux hommes se rencontrent. Où en seraient-ils en ce moment, si je ne m'étais pas trouvé là ?

Ces réflexions l'ayant mené jusqu'auprès de la voiture, il salua le jeune homme en demandant :

— M. du Longpré ?

— Oui, monsieur, répondit Paul, fort étonné. À qui ai-je l'honneur de parler ?

N'ayant pas pris un seul instant son interlocuteur pour Richard Berney, il ne comprenait pas qu'à la place du domestique qu'il attendait, cet étranger se présentât.

— Monsieur, reprit M. de Martry sans se nommer, j'ai commis l'indiscrétion d'arrêter au passage la carte que vous venez d'en-

voyer à M. Richard Berney, et je vous prie de m'accorder un moment pour que je puisse vous expliquer les motifs de ma conduite. M. Berney ne pourrait d'ailleurs vous recevoir.

— Il faut cependant que je le voie, observa M. du Longpré.

— Vous le verrez, mais plus tard, ce soir même, si vous le jugez encore utile après l'entretien que je désire avoir avec vous.

— Mais, monsieur, ce que j'ai à dire à M. Berney est tout à fait intime.

— Permettez-moi une question. N'est-ce pas d'une femme que vous voulez lui parler ?

— Monsieur !

— Tenez, monsieur, finissons-en avec ces hésitations ; je vous jure que je suis un homme d'honneur en situation de rendre un véritable service à un fou comme Richard et à un galant homme tel que vous. Ne restons pas sur le pas de cette porte. Je suis le capitaine de vaisseau de Martry.

— Le tuteur de mademoiselle Berthier ! s'écria Paul en sortant de sa voiture.

Le ton avec lequel M. du Longpré avait prononcé ces mots indiquait suffisamment au commandant que les ménagements étaient inutiles, que le créole savait tout.

— Oui, monsieur, répondit-il, et l'exécuteur testamentaire de son père. J'ignore dans quel but vous veniez rendre visite à M. Berney que je connais depuis de longues années, mais je suis certain que vous comprenez maintenant le sens de mon intervention.

— En effet, monsieur, où pouvez-vous me faire l'honneur de me recevoir ?

— Chez moi, rue du Cirque, et immédiatement, si vous le désirez.

— Oh ! oui, sans plus tarder, j'ai besoin de savoir. Voulez-vous me permettre de vous conduire chez vous ?

— Parfaitement !

Et donnant son adresse au cocher, M. de Martry prit place dans le coupé où Paul monta à son tour.

Moins d'un quart d'heure après, sans que ceux qu'elle emportait eussent échangé un seul mot, chacun d'eux se recueillait, la voiture s'arrêta devant le n° 5 de la rue du Cirque, et M. du Longpré entra dans l'élégant appartement de l'ancien officier de marine.

— Permettez-moi, monsieur, dit le commandant à son hôte après lui avoir offert un fauteuil, de donner un ordre ; je désire que personne ne vienne nous déranger.

— Je vous en prie, répondit le créole en saluant.

M. de Martry passa dans son antichambre, où Tobie stationnait avec la fidélité d'un homme de veille au bossoir, et là, après avoir griffonné rapidement quelques mots sur une de ses cartes, il ordonna à l'ancien matelot de prendre une voiture et de porter tout de suite ce billet chez mademoiselle Berthier :

« J'étais tout à l'heure rue des Martyrs lorsque M. du Longpré s'y est présenté, avait écrit le commandant. Je l'ai empêché de se rencontrer avec Richard, qui ne se doute de rien. Pourquoi cette

démarche de votre ami, dont les traits sont bouleversés ? Que s'est-il donc passé entre vous ? Il est en ce moment chez moi. J'irai vous voir dès qu'il sera parti. Ne bougez pas de chez vous. »

— En rentrant dans son salon, M. de Martry, comprenant qu'il fallait brusquer les choses, dit immédiatement au créole :

— Monsieur, je pense que lorsque deux galants hommes se trouvent dans la situation délicate qui nous rapproche, le mieux est une égale franchise de part et d'autre.

— C'est aussi mon avis, monsieur, répondit tristement M. du Longpré.

— Eh bien, monsieur, si vous voulez me dire quel était le motif de votre visite à M. Berney, je répondrai ensuite à vos questions en toute sincérité.

Tout étonné qu'il fût de cette entrée en matière, mais frappé de la dignité et de la franchise de son hôte, M. du Longpré répondit :

— Je le veux bien !

Et le malheureux raconta à l'ancien officier de marine ce qui s'était passé chez lui, rue de Flandre, moins d'un quart d'heure auparavant. Ce récit terminé, il ajouta :

— J'allais tout simplement demander à M. Richard Berney si les explications que venait de me donner M. Dusert étaient exactes.

— Richard, monsieur, répondit le commandant, est un pauvre fou ; il vous aurait sauté à la gorge. Oh ! je sais de reste que vous êtes loyal et brave ! mais demain il m'aurait fallu lui servir de té-

moin, et tout Paris cynique et gouailleur se serait réjoui de ce scandale.

— Ainsi M. Dusert ne m'a dit que la vérité ?

— Oui, mais en accablant mademoiselle Berthier peut-être plus qu'elle ne le mérite.

Ne voulant ni ne pouvant tenter de dénaturer des faits dont M. du Longpré aurait d'ailleurs appris trop aisément, par d'autres, l'exactitude, M. de Martry, si difficile que cela fût, désirait défendre Gabrielle.

— Je ne vous comprends pas. Pour moi, tout se résume dans un seul mot : mademoiselle Berthier, avant de partir pour Bourbon, était-elle, oui ou non, la maîtresse de M. Richard Berney ?

— C'est vrai !

— Alors, c'est une misérable qui m'a trompé indignement, qui a joué près de moi une comédie infâme ; je n'ai pas besoin d'en savoir davantage.

— Écoutez-moi.

— Uniquement par déférence pour vous.

— D'abord, qui vous dit que Gabrielle a joué la comédie, qui vous dit qu'elle ne vous aime pas sincèrement, de toute son âme, et que la crainte seule de perdre votre affection ne l'a pas contrainte à vous cacher son passé ? Si vous saviez quelle part la fatalité a dans ses fautes ! Laissée par son père, qui ne pouvait s'en charger, aux mains d'une mère sans nul sens moral, mademoiselle Berthier n'a eu sous les yeux que de mauvais exemples. Lorsque le malheureux Berthier est mort dans mes bras, faisant

de moi son exécuteur testamentaire et le tuteur de sa fille, nous étions dans les mers de Chine, et Gabrielle, qui avait quinze ans, était malheureusement une des plus belles jeunes filles qui se pût voir. Quand je la retrouvai, disposé à tenir mon serment, c'est-à-dire à veiller sur elle et à en faire une honnête femme, il était trop tard : sa mère l'avait perdue ; non pas certes que madame Berthier ait livré ou mal conseillé sa fille, mais elle s'est tue, et Gabrielle, d'une imagination exaltée et d'un tempérament de feu, est devenue ce que vous savez. Elle eût pu faire pis encore ! Quel rôle me restait-il à jouer ? Rendre mes comptes à madame Berthier et abandonner l'enfant de mon ami ? Je n'ai pas eu le triste courage de cette dernière action, et, par affection autant que par pitié, j'ai continué à voir Gabrielle. Je n'ai pas eu tout à fait tort, puisque cela me permet de me placer entre deux hommes qui ne se connaissaient pas hier et sont prêts à se tuer aujourd'hui. Vous ne savez pas, monsieur, tout l'entraînement du milieu parisien, où madame Berthier a commis l'impardonnable faute d'élever sa fille !

— Comme Gabrielle elle-même élèvera son enfant un jour, gémit le créole avec un geste de colère et de désespoir.

— Que voulez-vous dire ?

— Mademoiselle Berthier sera mère dans quelques mois ; or vous savez par ce qui lui est arrivé à elle-même ce que deviendra sa fille, si Dieu lui en envoie une. Et dire que dans quelques jours je devais lui donner mon nom. Oh ! voilà ce qui est infâme, ce que je ne lui pardonnerai jamais. Elle ne s'est donc pas dit un instant qu'en apprenant plus tard ce qu'elle avait été, je me serais brûlé la cervelle et serais mort en la maudissant.

Un violent coup de sonnette interrompit à ce moment M. du Longpré, et quelques secondes après, violemment repoussée, la porte du salon s'ouvrit pour livrer passage à une femme que M. de Martry et son hôte reconnurent aussitôt, malgré la dentelle épaisse dont son visage était recouvert.

C'était Gabrielle.

D'une pâleur livide, elle restait immobile sur le seuil de la pièce.

Paul bondit de son siège en jetant un cri de douleur ; M. de Martry s'élança vers la jeune femme.

— Je vous avais priée de ne pas venir, lui dit-il tout bas,

— Est-ce que jamais j'aurais pu attendre ? murmura-t-elle d'une voix sombre. Que sait-il ?

— Tout !

Écartant alors du bras le commandant, mademoiselle Berthier releva son voile et s'avança lentement vers le créole qui baissait la tête sous son regard.

Arrivée près de son amant, Gabrielle se laissa tomber à genoux en disant :

— Pardonnez-moi, Paul, si je n'ai pas eu le courage de vous avouer la vérité tout entière. J'ai eu peur de vous perdre ; je vous aimais trop !

Sans prononcer un mot, M. du Longpré voulut forcer la jeune femme à se relever.

— Pas avant de connaître ma sentence, continua-t-elle.

Le créole eut un instant d'hésitation, et ses traits exprimèrent une indicible torture. Pendant quelques secondes mademoiselle Berthier put croire qu'il allait la prendre dans ses bras ; mais Paul, qui avait fait un mouvement vers sa maîtresse, s'arrêta tout à coup et se laissa tomber sur un siége en murmurant :

— Oh ! non ! jamais, jamais !

Mademoiselle Berthier se releva brusquement.

— Écoutez-moi, lui dit M. du Longpré, c'est avec la voix que je viens d'entendre que vous parliez à bord, c'est avec les regards que vous arrêtez sur moi que vous avez pris mon cœur pour le briser. Je vous aurais pardonné vos fautes, mais je ne puis vous pardonner la honte que vous réserviez à mon nom. Tout est bien fini entre nous. Cependant, je n'oublierai, croyez-le, aucun des devoirs qu'il me reste à remplir, tout autant envers vous qu'à l'égard de l'enfant dont vous serez bientôt mère. M. de Martry voudra bien me permettre de le revoir à ce sujet. Adieu !

Sans attendre la réponse de Gabrielle, dont la physionomie s'était subitement transformée et qui, muette et les yeux chargés d'éclairs, n'avait pas fait un mouvement pour le retenir, le créole se précipita vers la porte et, de là, dans l'escalier.

— Vous voyez, ma chère enfant, dit le commandant à la jeune femme, que vous auriez mieux fait de ne pas venir ici. Tel que je le connais maintenant, M. du Longpré est bien perdu pour vous, comme mari du moins.

— Peut-être !

Et tendant la main à M. de Martry, mademoiselle Berthier ramena son voile sur son visage, puis disparut à son tour.

IX

Dès le lendemain de sa rupture avec mademoiselle Berthier, M. du Longpré écrivit à M. de Martry pour le prier de lui donner un rendez-vous. Cette lettre lui ayant été apportée par un domestique, le commandant répondit immédiatement au créole qu'il se tiendrait à ses ordres le jour même, vers quatre heures, rue du Cirque.

Cela fait, fort inquiet de la résolution prise par Gabrielle et désirant en parler à Paul en parfaite connaissance de cause, il se rendit rue de l'Est.

La jeune fille était seule, car, ainsi qu'elle en avait toujours eu le projet, pour éviter quelque démarche compromettante ou quelque indiscrétion de sa mère, elle lui avait persuadé que l'air des bords du Rhin lui était nécessaire, et celle-ci était partie depuis une dizaine de jours.

M. de Martry fut très-surpris de trouver mademoiselle Berthier fort calme. Elle était un peu pâle, mais il ne restait pas sur son visage d'autre trace de la scène de la veille.

— Votre visite ne m'étonne pas, commandant, dit-elle à son ami, j'y comptais pour ce matin même, cependant je ne vous en remercie pas moins d'être venu. Dites-moi d'abord comment M. du Longpré a été si exactement renseigné et quel était son but en se rendant chez Richard.

L'ancien officier de marine raconta à Gabrielle ce que lui avait appris Paul et ce qui s'était passé ensuite entre eux, tout en glissant adroitement sur les points de l'aventure trop humiliants

pour mademoiselle Berthier, mais en ne passant pas sous silence ce qu'il avait tenté pour la défendre ; puis il termina en disant :

— Je crois donc, ma chère enfant, que vous eussiez mieux fait de rester chez vous ; évidemment, vous y auriez eu quelque scène violente avec M. du Longpré ; mais comme cette scène n'aurait pas eu de témoins, qui sait si vous n'en seriez pas sortie victorieuse et pardonnée ? Les hommes, même les meilleurs, sont parfois plus sensibles encore aux blessures faites à leur orgueil qu'à celles qui sont faites à leur cœur. Ma présence ne pouvait que vous nuire.

— Vous vous trompez, le résultat de cette entrevue eût été ici ce qu'il a été chez vous ; je n'aurais aujourd'hui que la honte de m'être abaissée davantage, car il est possible, bien que j'en doute un peu, que si j'avais été seule avec M. du Longpré, je l'aurais plus longtemps supplié.

— Enfin ! ce qui est fait est fait. Maintenant, quel est votre projet ?

— De rester chez moi, sans voir personne, sauf vous, si vous ne m'abandonnez pas aussi, et d'attendre pour me venger.

— Vous savez bien que je ne cesserai pas de vous voir ; mais attendre, quoi ? Vous venger, comment ?

—Attendre que je sois mère. Après, vous verrez ce que sera ma vengeance.

— Et si M. du Longpré, qui m'a demandé un rendez-vous pour aujourd'hui même veut traiter avec moi quelques questions d'intérêt vous concernant, ce qui arrivera certainement ?

— Vous lui répondrez que je ne veux rien de lui, mais rien ! absolument rien ! Je viens de donner l'ordre à mon cocher d'atteler les deux chevaux au coupé et de reconduire le tout rue de Flandre.

— Sacrebleu ! c'est absurde. Si M. Armand du Longpré voit arriver cette voiture à l'adresse de son neveu, que pensera-t-il ?

—Ce qu'il voudra, cela m'est parfaitement égal ; nous ne sommes plus à avoir de ces ménagements bourgeois.

— Tenez, Gabrielle, vous avez tort. À votre place je n'aurais pas pris les choses avec cette violence, j'aurais laissé passer l'orage, et puisque M. du Longpré vous échappe comme mari, ce qui, entre nous, était fatal, ce serait infiniment plus sage à vous de…

— De tenter de le conserver pour amant ! Vous êtes fou, mon cher Martry. Lorsque le jour sera venu pour moi de reprendre un amant, si ce jour-là revient jamais, j'aurais mieux à faire. En attendant, comme je suis plus riche qu'il ne le faut pour passer les six ou sept mois de retraite que je me suis imposés, je ne veux plus entendre parler de M. du Longpré. Puisque vous devez le voir, dites-le-lui. Et vous savez si ce que je veux, je le veux bien !

— Vous n'avez jamais fait qu'à votre tête, répondit l'ancien officier de marine ; je n'insiste donc pas, et je ferai part à M. du Longpré de vos intentions ; mais j'ai grand-peur qu'une fois de plus vous ne preniez la mauvaise route. Seulement, ce que je tiens à vous répéter, c'est que, moi, je reste votre ami, et qu'au premier mot de vous, j'accourrai comme par le passé.

Quelques instants après, M. de Martry quittait mademoiselle Berthier, pour retourner chez lui.

Àquatre heures, M. du Longpré se présenta rue du Cirque ; le commandant le reçut aussitôt, et, avant même de le laisser s'expliquer sur ses intentions à l'égard de Gabrielle, il lui dit ce dont celle-ci l'avait chargé.

— Je regrette vivement une semblable détermination de la part de mademoiselle Berthier, répondit le créole d'une voix douloureuse, mais ferme ; toutefois, rien ne saurait changer mes dispositions à son égard et à propos de l'avenir. Vous allez être assez bon pour me présenter à son notaire ; je veux lui assurer douze mille francs de rente. Si elle ne les touche pas, les intérêts de cette somme s'accumuleront, et le tout sera plus tard la fortune de son enfant.

— C'est là une loyale et généreuse pensée, dit M. de Martry, fort touché des façons de faire du jeune homme. Le notaire de mademoiselle Berthier est M Dumarest ; quand vous le jugerez convenable, je vous conduirai chez lui.

— Dès demain matin, si vous le voulez bien ; j'aurai l'honneur de venir vous prendre à dix heures. Croyez-le, monsieur, je suis un honnête homme, et j'aimais mademoiselle Berthier de toute mon âme ; c'est vous dire que j'aurais tenu mes serments ; mais sa duplicité, plus encore que son passé, l'a séparée de moi pour jamais. Cela, quoi qu'elle tente, quoi qu'elle fasse ! Non seulement elle eût impitoyablement déshonoré mon nom, mais elle eût porté le désespoir dans le cœur d'un vieillard. De cette douloureuse aventure, je ne veux conserver qu'un souvenir : celui du

devoir qui me reste à remplir, et qu'un sentiment : votre amitié, si vous me faites l'honneur de me l'accorder.

— Vous aviez déjà toute ma sympathie ; mon amitié la plus sincère vous est acquise.

Et prenant la main que M. du Longpré lui tendait, le commandant la lui serra avec effusion.

Le marin et le créole restèrent ensemble quelques instants encore, puis ils se quittèrent en se disant : À demain.

Le soir même, M. de Martry retourna chez mademoiselle Berthier pour lui faire part de son entretien avec M. du Longpré, ainsi que des intentions de ce dernier ; mais, comme il s'y attendait bien, la jeune femme ne céda sur aucun point ; elle refusa tout en disant :

— Que M. du Longpré place ou ne place pas telle ou telle somme en mon nom, peu m'importe ! ni mon enfant ni moi n'y toucherons jamais.

Le commandant n'en fut pas moins exact le jour suivant au rendez-vous qu'il avait donné à son nouvel ami. À dix heures, ils se rendirent ensemble chez M Dumarest.

M Dumarest était un de ces notaires distingués, galants hommes, érudits comme le sont la plupart de ces officiers ministériels, à Paris surtout. Il gérait, en la défendant de son mieux, la petite fortune que M. Berthier avait laissée à sa fille, avec une partie en usufruit pour mademoiselle Morin. Il avait eu par conséquent de fréquents rapports avec M. de Martry et connaissait bien ses deux clients.

Il ne fut donc en rien surpris du récit que lui fit M. du Longpré, après que le commandant le lui eut présenté, et il se mit aussitôt à ses ordres pour la rédaction de l'acte qu'il désirait faire.

M. du Longpré ayant apporté avec lui deux cent cinquante mille francs, le tout fut terminé en quelques instants. M Dumarest devait placer cette somme de façon à ce qu'elle rapportât douze mille livres de rente à mademoiselle Berthier. Si elle refusait de toucher ces rentes, que le notaire devait lui verser trimestriellement, elles viendraient s'ajouter au capital, et le tout appartiendrait à l'enfant de Gabrielle au jour de sa majorité. Si cet enfant ne vivait pas et si mademoiselle Berthier mourait elle-même, cette fortune retournerait aux héritiers naturels de M. du Longpré.

Cette première question résolue, Paul pria le notaire de l'éclairer sur un autre sujet qui ne l'intéressait pas moins, et l'officier ministériel lui ayant dit qu'il était prêt à lui répondre, le créole lui dit :

— Je désirerais savoir, monsieur, ce que la loi me permettra de faire encore pour cet enfant de mademoiselle Berthier, cet enfant dont je suis le père.

— Mais, monsieur, vous pourrez le reconnaître, lui donner votre nom, répondit Me Dumarest.

— Je le pensais aussi. Quelles formalités aurai-je à remplir ?

— La reconnaissance d'un enfant se fait de deux manières : soit par un acte devant l'officier de l'état civil qui signale cet acte en marge de la déclaration de la naissance de l'enfant sur les registres de sa mairie, si l'enfant y est inscrit, ou l'adresse, dans le

cas contraire, à la mairie où l'enfant a été déclaré ; soit par un acte de reconnaissance par-devant notaire, acte que le notaire a mission de faire enregistrer, mais qu'il peut tenir secret, s'il convient au père de ne le rendre public que plus tard. Lorsque mademoiselle Berthier sera accouchée, vous n'aurez besoin que de connaître les prénoms de son enfant, le jour de sa naissance et le lieu de la déclaration de cette naissance, pour faire votre acte de reconnaissance, à quelque mairie que ce soit et dans celle de ces deux formes que je viens de vous indiquer qui vous conviendra le mieux.

— L'autorisation de la mère n'est pas indispensable ?

— En aucune façon. La loi, qui défend la recherche de la paternité, laisse au contraire, par une espèce de compensation, la plus grande latitude aux pères pour reconnaître leurs enfants, bien entendu hors les cas rédhibitoires qu'elle prévoit, mais qui ne vous concernent pas. Il est certain que toute reconnaissance peut être attaquée par ceux qui pensent avoir intérêt à la faire annuler ; mais, dans l'espèce, en supposant un instant que mademoiselle Berthier, ce qui n'est pas possible, veuille s'opposer à cette reconnaissance trop heureuse pour elle, nul tribunal ne lui donnera jamais gain de cause. Tout ce que les juges pourraient lui accorder, ce serait la garde de son enfant dans son premier âge et, selon son sexe, pour un temps plus ou moins long.

— Je vous remercie très-sincèrement, monsieur, pour tous ces renseignements ; ils mettent un peu de baume sur la douloureuse blessure que j'ai reçue. Lorsque le moment sera venu, j'aurai l'honneur de vous voir. En attendant, veuillez régulariser mon acte de donation. Que, de ce côté, du moins, tout soit terminé aussitôt que possible.

Cette dernière recommandation faite, M. du Longpré prit congé de M. Dumarest, qui, de même que l'officier de marine, ressentait la plus vive sympathie pour cet homme loyal, chez lequel les chagrins et la juste colère n'étouffaient en rien le sentiment du devoir et la générosité.

Le créole voulut reconduire M. du Martry rue du Cirque, où il ne le quitta qu'après lui avoir fait promettre de le voir souvent et de le tenir au courant de ceux des faits de l'existence de mademoiselle Berthier qui l'intéressaient si vivement.

Le jour même, le commandant fit part à la jeune femme de ce qui s'était passé entre M. du Longpré et M Dumarest. mais Gabrielle resta intraitable ; elle ne voulait rien de l'homme dont elle n'avait envié que le nom. À l'égard de la reconnaissance projetée de son enfant par son père, elle ne se prononça pas, mais ses lèvres esquissèrent un mauvais sourire qu'elle sut dissimuler à M. de Martry.

La semaine suivante, mademoiselle Berthier rejoignit sa mère à Wiesbaden, où elle demeura toute la saison et fut fort entourée, car, chaque jour, pour ainsi dire, elle retrouva, dans la population flottante de cette station, des amis d'autrefois.

Pendant ce temps-là, M. du Longpré s'était absenté avec son oncle et Blanche ; il était allé passer deux mois en Normandie sur les bords de la mer, mais cette absence ne lui avait pas donné l'oubli ; son cœur saignait comme au premier jour.

Quant à Richard, par miracle, l'écho parisien qui avait si bien renversé l'échafaudage conjugal de Gabrielle n'était pas venu jusqu'à lui, et il avait continué à voir de temps en temps M. de Mar-

try, qui, par affection et prudence, tenait à ne pas le perdre de vue.

Au mois de septembre, tout le monde rentra à Paris, et Gabrielle, qui approchait du terme de sa grossesse, reprit son existence retirée, ne recevant que le commandant et ne parlant avec lui que de Richard, mais jamais de M. du Longpré.

Ce dernier, au contraire, s'informait de mademoiselle Berthier chaque fois qu'il voyait M. de Martry, non pas qu'il parût aimer encore Gabrielle ; mais dominé par un sentiment tout autre : celui du devoir, il guettait le moment de ses couches, afin d'agir selon ses intentions à l'égard de l'enfant dont elle serait mère.

Quelques semaines s'écoulèrent ainsi, et l'on était arrivé au milieu du mois de novembre, lorsque M. de Martry, en se présentant un jour rue de l'Est, apprit avec stupéfaction que mademoiselle Berthier était partie le matin même avec sa mère.

Où ces dames étaient-elles allées ? Personne ne put le renseigner, ni le concierge de la maison, ni la domestique qui était restée pour garder l'appartement. Vers huit heures, une voiture sans numéro était venue les prendre, et elles étaient parties, presque sans bagages, sans donner aucune adresse au cocher, après avoir dit seulement qu'elles feraient prendre leurs lettres et seraient absentes pendant un mois à peu près.

Quels pouvaient être les motifs et le but de cette disparition subite ? M. de Martry n'y comprit rien tout d'abord ; mais, après quelques instants, de réflexion, il se dit qu'il devait y avoir là quelqu'une de ces combinaisons mauvaises que le cerveau de mademoiselle Berthier enfantait si facilement.

Sachant que M. du Longpré voulait reconnaître son enfant, ne s'était-elle pas enfuie tout simplement pour lui cacher le lieu et le jour de la naissance de cet enfant ? C'était mettre le créole dans l'impossibilité de le reconnaître, et c'était se venger de son abandon, ainsi qu'elle l'avait si bien promis, en ajoutant aux douleurs de l'amant les angoisses du père.

Certain qu'il ne se trompait pas, le commandant se rendit rue de Flandre.

Àla nouvelle du départ de mademoiselle Berthier et à l'appréciation que lui soumit M. de Martry de ce départ, M. du Longpré resta atterré.

— C'est décidément une méchante créature, dit le jeune homme à l'officier de marine. Que Dieu la protège ! Cependant, il faudra bien qu'elle revienne à Paris ! Soyez assez bon pour guetter son retour, car, puisque la loi m'en donne le droit, que mademoiselle Berthier le veuille ou ne le veuille pas, son enfant aura mon nom.

M. de Martry promit à Paul d'agir ainsi qu'il le désirait, et il s'en fut chez Richard, afin de s'assurer si, de ce côté, mademoiselle Berthier n'avait pas, par hasard, donné signe d'existence.

Le peintre était toujours dans la même ignorance à l'égard de ce qu'était devenue son ancienne maîtresse ; le commandant comprit qu'il la croyait mariée aux colonies, ainsi qu'il le lui avait dit quelques mois auparavant, et il se hâta de mettre la conversation sur un terrain moins dangereux ; car, aux premiers mots de son ami, Richard Berney avait éclaté, à l'adresse de l'infidèle, en reproches trop violents pour qu'il fût possible de croire à sa guérison complète.

Un long mois s'étant ainsi passé, sans que M. de Martry eût reçu le moindre mot de Gabrielle ou de sa mère, il commençait à avoir de sérieuses inquiétudes, lorsqu'un matin qu'il était allé se promener, par acquit de conscience, du côté du Luxembourg, il vit ouvertes toutes les persiennes de l'appartement des dames Berthier.

Le concierge lui apprit qu'elles étaient, en effet, de retour.

Il se hâta de monter ; mademoiselle Berthier le reçut aussitôt.

Gabrielle n'avait jamais été plus belle.

Sauf un léger cercle bleuâtre autour de ses yeux, qui leur donnait encore plus d'éclat, ses couches n'avaient laissé nulle trace de fatigue ou de douleur sur son visage.

— Eh bien ! mon cher commandant, dit-elle à son visiteur en lui tendant affectueusement la main comme si elle ne l'avait quitté que la veille, vous avez dû me croire morte ? Vous voyez qu'il n'en est rien. La mère et l'enfant se portent à merveille.

— Alors tout s'est bien passé ? demanda M. de Martry, qui sentait que le ton d'indifférence de la jeune femme n'était qu'une comédie nouvelle.

— Parfaitement bien ; je suis mère d'une jolie fillette.

— Pourquoi avez-vous disparu aussi subitement ?

— Tout simplement parce que mon médecin m'avait conseillé d'aller faire mes couches à la campagne.

— Je ne vous demande pas où vous vous êtes réfugiée.

— Vous avez raison, je ne vous répondrais pas sur ce point.

— Pourquoi ?

— Mon Dieu, je vais être, comme toujours, franche avec vous : parce que vous le diriez à M. du Longpré. Or, je ne veux pas qu'il reconnaisse sa fille. Oh ! vous pouvez le lui dire : La mère et l'enfant, ou ni l'une ni l'autre ! C'est là mon ultimatum, comme on s'exprime en politique.

— Je vous ferai observer, ma chère Gabrielle, que M. du Longpré finira toujours par savoir où vous avez déclaré la naissance de votre fille, et qu'alors il n'aura pas besoin de votre permission pour lui donner son nom.

— Oui ! mais si M. du Longpré n'a pas pris, d'ici à vingt-quatre heures, une décision qui me convienne, il arrivera trop tard.

— Je ne vous comprends pas.

— Je l'espère bien, c'est là mon secret.

— Voyons, Gabrielle, n'entamez pas cette lutte cruelle ; vous n'aurez pas les honnêtes gens pour vous.

— Rien ne modifiera ma résolution. La mère et l'enfant, ou rien !

M. de Martry connaissait trop le caractère impérieux de la jeune femme pour insister davantage, et il était trop galant homme pour tenter de la tromper, en lui arrachant par ruse un secret que sa sympathie pour M. du Longpré lui aurait fait révéler à ce dernier. Il se trouvait donc plus que jamais, à l'égard de mademoiselle Berthier, dans une de ces situations, délicates et fausses, qui l'avaient si souvent peiné et parfois même lui avaient fait prendre la résolution de rompre tout à fait.

Aussi, ce jour-là, le commandant et Gabrielle se quittèrent-ils assez froidement ; mais le premier n'en courut pas moins rue de Flandre, pour annoncer à Paul le retour de son ancienne maîtresse et lui faire part de ce qu'elle appelait cyniquement son ultimatum.

Àces conditions honteuses que lui posait si audacieusement mademoiselle Berthier, M. du Longpré bondit d'indignation ; puis, supposant que Gabrielle n'oserait pas résister à ses reproches, et pensant qu'il trouverait bien quelque moyen de la convaincre, il pria M. de Martry de l'accompagner.

Le capitaine de vaisseau y consentit, et ils se rendirent immédiatement rue de l'Est.

Le créole ne craignait qu'une seule chose : que Gabrielle ne refusât de le recevoir. Il se trompait ; mademoiselle Berthier fit entrer immédiatement ses visiteurs.

C'était la première fois que, depuis leur rupture, Gabrielle et Paul étaient en présence.

Mais ce n'était plus la maîtresse suppliante qu'il avait vue à ses genoux que M. du Longpré retrouvait après six mois de séparation ; c'était une femme au masque de bronze, au cœur glacé, toute à sa haine et à sa vengeance.

Paul, interdit, était resté immobile sur le seuil du salon où mademoiselle Berthier était nonchalamment étendue dans un fauteuil.

La première, elle prit la parole.

— Je vois, monsieur, dit-elle au créole, que M. de Martry a été un messager rapide et fidèle, puisque vous voici déjà. Je ne vous attendais pas aussi vite, mais je vous attendais.

— J'ai pensé n'agir que selon vos intentions, hasarda l'officier de marine.

— Sans aucun doute, affirma la jeune femme ; je vous en remercie.

— Gabrielle, dit M. du Longpré en se tournant vers elle…

— Pardon, observa sèchement mademoiselle Berthier ; moi, je vous appelle : Monsieur.

— C'est vrai, reprit le créole en cherchant à rester calme. Eh bien, madame, je viens vous demander moi-même s'il est vrai que, sacrifiant les intérêts de votre enfant à votre ressentiment, vous me refusez les moyens de lui donner mon nom et d'assurer son avenir. Je ne puis croire que votre cœur soit à ce point mauvais. Il ne s'agit pas de vous enlever votre fille, qui pendant son plus jeune âge ne vous quittera pas, mais de me permettre de veiller sur elle, jusqu'à l'époque où il faudra lui faire donner une éducation en rapport avec le rang qu'elle doit prendre dans le monde, et…

— Et de me séparer d'elle tout à fait ! interrompit vivement mademoiselle Berthier en se redressant sur son siége. C'est cela que je ne veux ni aujourd'hui ni plus tard.

— Je suis prêt à tous les sacrifices, reprit M. du Longpré ; si les rentes dont j'ai déposé le capital chez Me Dumarest ne vous suffisent pas, je les doublerai, triplerai. Faites vos conditions vous-même.

— C'est cela ! mère, fais ton prix pour vendre ton enfant ! De l'argent, toujours de l'argent ! Eh bien, non, monsieur du Longpré, vous vous êtes trompé. Écoutez-moi.

Gabrielle, merveilleusement belle dans sa colère, s'était levée et se rapprochait du créole à chacune de ses paroles.

— Oui, ce que vous a dit M. de Martry est vrai ; oui, la mère et l'enfant, ou rien ! Et cela parce que c'est mon droit. Rappelez-vous donc ce qui se passait il y aura bientôt un an, à bord de l'Espérance. N'ai-je donc pas, dès vos premiers aveux, repoussé votre amour et refusé votre nom ? Ai-je donc été coquette ? Ne vous ai-je pas dit qu'il s'élevait entre nous un obstacle que vous n'oseriez renverser ? Vous ai-je menti en vous avouant plus tard que je vous aimais, que jamais mon cœur n'avait ainsi battu ? Vous n'oseriez le jurer ? Et, lorsque la mort terrible, fatale, inévitable, nous le pensions du moins, était là près de nous et que je me suis jetée dans vos bras, me suis-je vendue ? Non, n'est-ce pas ! Eh bien ! je ne vendrai pas davantage ma fille. Elle est à moi, bien à moi, rien qu'à moi ; je la garde ! Son père, il ne la connaîtra pas ; elle ne saura jamais son nom, à moins que ce nom ne soit également le mien. Vous invoquerez la loi ? Je m'y attends, mais la loi, je la connais aussi, et soyez-en certain, lorsque vous vous croirez prêt de vaincre, vous rencontrerez, entre votre enfant et vous, une barrière autrement infranchissable que celle qui s'élève entre nous deux. Oh ! alors, je serai bien vengée !

—Vous êtes une malheureuse femme, Gabrielle, s'écria M. du Longpré.

— Mais une heureuse mère ! répondit mademoiselle Berthier avec un de ses mauvais sourires. Adieu !

Et s'élançant dans la pièce voisine, elle en ferma brusquement la porte derrière elle, en laissant ses deux visiteurs atterrés. M. de Martry lui-même, était indigné de sa violence et de sa dureté.

M. du Longpré reconduisit le commandant rue du Cirque, et là ils se séparèrent, Paul le cœur ulcéré, M. de Martry en se demandant de quelle nouvelle blessure Gabrielle rêvait de frapper encore l'homme qu'elle avait déjà si cruellement atteint.

X

Si M. de Martry, armé de l'anneau de Gygès, avait pu pénétrer inaperçu dans la chambre où mademoiselle Berthier s'était renfermée et lire par-dessus son épaule, il eût craint davantage encore, non seulement pour M. du Longpré, mais aussi pour Richard.

De son écriture élégante et ferme, la jeune femme avait tracé ces lignes :

« Je serai chez vous demain à une heure, pour tout vous dire. Votre porte me sera-t-elle fermée ? Pas un mot de cette visite à qui que ce soit. »

Et elle avait immédiatement envoyé jeter à la poste cette lettre, qui était adressée à M. Richard Berney.

Bien qu'il ne se doutât pas de cet étrange billet, mais fort inquiet de ce que Gabrielle pourrait tenter un jour ou l'autre du côté de la rue des Martyrs, et voulant en conséquence surveiller incessamment le jeune peintre, M. de Martry se rendit chez lui le lendemain à onze heures du matin.

Par extraordinaire Richard n'était pas à son atelier. Dominique, son domestique, un ancien modèle, quelque peu rapin, qui le servait avec le plus grand dévouement depuis trois ans, apprit à M. de Martry que son maître était sorti vers neuf heures et ne rentrerait qu'après son déjeuner.

— M. Berney n'a pas dit où il allait ? demanda l'ancien officier de marine à Dominique, qui préparait des palettes.

— Non, mon commandant, répondit celui-ci, M. Richard est parti de si bonne heure qu'il n'a pas reçu son courrier.

En disant ces mots, le domestique indiquait à M. de Martry les lettres et les journaux que le concierge avait apportés quelques instants auparavant.

Le capitaine de vaisseau étouffa un cri de surprise. Au milieu de cette correspondance, sur laquelle il avait jeté, et peut-être seulement par hasard, un coup d'œil distrait, il venait de reconnaître une lettre de mademoiselle Berthier.

— Déjà ! se dit-il : pauvre Richard ! le voilà passé à l'état de fiche de consolation. Comment empêcher cette entrevue ? Car, bien certainement, Gabrielle lui demande un rendez-vous. Sacrebleu ! je ne puis cependant voler cette lettre !

Et fort indécis à l'égard de ce qu'il avait de mieux à faire, M. de Martry ajouta tout haut en s'adressant à Dominique :

— Je reviendrai après mon déjeuner ; mais si M. Berney rentre avant mon retour, ne lui parlez pas de ma visite ; c'est dans son intérêt que je vous prie de ne lui en rien dire.

— Parfaitement, mon commandant. Je ne vous ai pas vu, voilà tout. Oh ! je sais combien vous aimez M. Richard. S'il avait toujours suivi vos conseils, je poserais encore sous la toge ou la chlamyde, au lieu de broyer les couleurs auxquelles ces demoiselles empruntent le noir de leurs yeux et le carmin de leurs lèvres.

Dominique, en se livrant à ses regrets de modèle classique, lançait des regards de mépris au petit tableau licencieux auquel son maître travaillait.

M. de Martry ne put s'empêcher de sourire, et sortit.

Quelques minutes plus tard, il était assis dans un restaurant du quartier ; mais au moment où il commençait à peine son repas, il demanda tout à coup au garçon qui le servait tout ce qu'il fallait pour écrire.

Puis il envoya chercher un commissionnaire et remit à cet homme, en lui recommandant de le porter tout de suite, un billet à l'adresse de M. Paul du Longpré.

« Cher monsieur, disait l'ancien officier de marine au créole, montez en voiture et soyez assez bon pour venir m'attendre sur le boulevard de Clichy, à l'angle de la rue des Martyrs. »

Cela fait, moins inquiet que ne l'avait rendu la pensée subite qui s'était emparée de lui, le commandant s'était remis tranquillement à son déjeuner.

Presque au même moment la porte de l'atelier de M. Berney s'ouvrait sans qu'on eût sonné, et Dominique bondissait sur son escabeau, en entendant une voix qu'il ne pouvait avoir oubliée lui demander :

— Richard n'est pas ici ?

— Vous ! s'écria le vieux modèle au comble de la stupeur, en reconnaissant mademoiselle Berthier ; vous !

— Eh bien ! répondit Gabrielle avec le plus grand calme, en quoi, mon brave Dominique, cela est-il si étonnant ?

— C'est que… après… Il y a si longtemps !

— Pour revenir, il faut d'abord partir. Je suis partie, et me voici revenue ! Mais nous n'avons pas de temps à perdre en étonnements et en reconnaissances. Richard est sorti ?

— Oui, madame.

— Seul ou avec un ami ?

— Seul !

— A-t-il dit à quelle heure il rentrera ?

— Non, mais il ne peut tarder.

— Il n'a pas reçu de visite ce matin ?

— Aucune !

— Et des lettres ?

— Pas davantage ; il est sorti avant l'arrivée du facteur. Voilà son courrier et ses journaux là-bas sur la table.

Sans plus se gêner que si elle eût été chez elle, mademoiselle Berthier s'assura que sa lettre était bien parmi les autres, et seulement alors elle aperçut la toile couverte d'un crêpe noir. Elle

souleva ce crêpe, qui cachait, on s'en souvient, son portrait, et resta quelques instants immobile en l'examinant avec attention.

Puis, soudain, elle laissa retomber le voile sur le tableau et s'élança vers la fenêtre. Elle avait entendu des pas sur le chemin dallé qui conduisait de la porte de la maison à l'atelier.

— Richard et Martry ! murmura-t-elle.

Et, se rapprochant de Dominique qui, stupéfait, ne la quittait pas des yeux, elle lui dit :

— Il n'y a personne par là ?

Elle désignait l'appartement de M. Berney.

— Non, personne ! répondit le modèle, absolument hébété.

— Richard rentre avec un ami ; ne le prévenez de ma présence que lorsque cet ami sera parti.

— Mais, madame…

— Votre maître ne vous pardonnerait pas d'agir autrement ; il ne faut pas que cet ami me voie !

Elle disparut dans la pièce voisine.

— Toujours la même ! pensa Dominique. Elle se croit encore la maîtresse ici. Après tout, peut-être a-t-elle raison !

C'étaient bien, en effet, M. de Martry et le peintre qui rentraient ensemble. Le commandant avait rencontré son jeune ami sur le pas de sa porte.

— Quelle bonne fortune vous amène aujourd'hui ? demanda l'artiste à l'ancien officier de marine, en lui offrant du geste un

fauteuil.

— J'ai besoin de causer avec toi, mon cher Richard, répondit M. de Martry ; renvoie ton domestique.

— Mon bon Dominique, dit M. Berney à celui-ci, va chercher tout de suite chez Wumser le tableau qu'il vient de me faire voir. Tu iras ensuite acheter les couleurs dont je t'ai donné la liste ce matin.

— Très bien, monsieur Richard, répondit le vieux rapin, en posant sur un chevalet la palette qu'il avait conservée à la main tout en causant avec mademoiselle Berthier. Adieu, mon commandant !

— Au revoir, fit M. de Martry avec un geste amical.

Il s'aperçut au même instant que le peintre, qui avait rapidement ouvert ses lettres, pâlissait et tremblait à la lecture de l'une d'elles.

— C'est bien de Gabrielle, se dit-il ; je ne m'étais pas trompé !

M. Berney avait déjà fait disparaître le billet dont les lignes lui avaient causé une si vive émotion, billet qui était en effet celui de mademoiselle Berthier, et il s'efforçait de paraître calme. Toutefois, il n'avait pu s'empêcher de jeter un coup d'œil sur la pendule.

— Ah ! elle doit venir ! Eh bien ! j'arrive à temps, songea l'officier de marine.

Dominique était sorti. L'artiste s'était assis devant son chevalet, et, machinalement, pour se donner une contenance, il s'était armé d'une palette et d'un pinceau.

Ce fut lui qui prit le premier la parole.

— Que pouvez-vous donc avoir de si secret à me dire, mon cher commandant ? demanda-t-il à M. de Martry, d'un ton qu'il tentait de rendre indifférent et enjoué. Je puis travailler en vous écoutant, n'est-ce pas ? Vous savez où sont les cigares, et vous savez aussi que vous êtes ici chez vous.

— Merci, répondit l'ex-officier, en roulant auprès de Richard le fauteuil dans lequel il s'était assis. Oui, ce que j'ai à te communiquer est grave, et il était inutile que Dominique fût là.

— Bah !

— Gabrielle est à Paris.

— Je le sais depuis aujourd'hui.

Pour cacher sa pâleur et son trouble, le jeune peintre avait prononcé ces mots sans se retourner.

— Tu as reçu une lettre d'elle ? reprit le commandant.

— C'est vrai, fit l'artiste, dont le pinceau tremblait dans sa main.

— Que te dit-elle ?

— Qu'elle est de retour.

— Pas davantage ?

— Non, rien autre chose.

— Tu ne sais pas alors qu'elle est à Paris depuis huit mois ?

Richard ne tint pas contre cette nouvelle, et fit brusquement volte-face en répétant :

— Depuis huit mois !

— Oui, depuis plus de huit mois, redit le capitaine de vaisseau. Voyons, mon ami, n'aie pas de secrets pour moi. Tu penses bien que si je t'interroge ainsi, ce n'est pas tout simplement par curiosité. Gabrielle doit venir te voir ?

— Elle me l'a écrit, en effet.

— Tu la recevras ? Tu lui pardonneras ?

— J'ignore si je lui pardonnerai, mais je ne lui fermerai certainement pas ma porte.

— Mon pauvre Richard, tu es perdu !

— Pourquoi ?

— Parce que tu es convaincu que mademoiselle Berthier revient à toi, ramenée par le remords et un retour d'affection. Vous êtes tous les mêmes, faibles ou fats !

— Sais-je d'abord si Gabrielle a commis quelque faute dont elle ait à se repentir, et ensuite, ne l'ai-je pas assez aimée, n'ai-je pas assez complètement tout sacrifié à cet amour pour que son cœur me revienne après m'avoir oublié un instant ? Est-ce que je l'ai oubliée, moi ? Est-ce que, malgré ma volonté, pour ainsi dire, son souvenir ne remplit pas toujours cet atelier ? Est-ce que, malgré mes colères et mes désespoirs, je n'ai pas conservé ce portrait…

— Que tu devais lui envoyer inachevé pour lui prouver ton mépris.

— Je mentais en m'exprimant ainsi. Ah ! vous en parlez à votre aise, d'oublier deux années de bonheur et douze mois de torture ! Est-ce haine ou amour ? Je l'ignore ! La tuerai-je à son premier mot ou tomberai-je à ses genoux ? Je n'en sais rien ! La vérité est que je ne veux pas la condamner sans l'entendre ! Voilà pourquoi je l'attends !

Dans son exaltation, Richard s'était levé et arpentait à grands pas son atelier.

— Allons, pauvre fou ! calme-toi, lui dit le commandant, mais retiens bien mes paroles d'aujourd'hui : Une femme telle que Gabrielle ne revient pas à l'homme qu'elle a aimé en raison des services que lui a rendus cet homme ou des sacrifices qu'il a faits pour elle, mais en raison des services qu'il peut encore lui rendre ou des sacrifices qu'il peut encore faire. Tu as donné à Gabrielle ta jeunesse, ton cœur aimant et inexpérimenté ; tu lui as sacrifié tes travaux, elle a soufflé sur ton talent qui prenait son essor ; elle n'a donc plus besoin de ta jeunesse, ni de ton cœur, ni de ton talent. Ce qu'elle veut de toi, c'est tout autre chose, j'en ai peur ! Si elle revient après t'avoir si complètement oublié pendant des mois entiers, c'est que tu peux lui être utile. Comment ? Je l'ignore, et c'est ce qui m'effraye.

— Vous oubliez, mon cher commandant, que mademoiselle Berthier est riche. La fortune dont elle a hérité à Bourbon la met à l'abri de vos suppositions malveillantes. C'est cette fortune seule qui pourrait être un obstacle à mon pardon. Si Gabrielle était pauvre, elle serait ici chez elle.

— Eh ! il s'agit peu pour Gabrielle de partager ton bien-être matériel ; j'ai peur qu'elle ne t'offre plutôt de partager sa honte.

— Sa honte ! Que voulez-vous dire ?

Richard avait prononcé ces paroles avec un tel accent de colère croissante que M. de Martry reprit vivement :

— Ah ! tu ne vas pas me chercher querelle, à moi, je suppose ? Oui, sa honte ! Et puisque je t'ai dit le mot, je vais te raconter la chose, car, enfin, je ne puis pas te laisser te pencher une seconde fois sur l'abîme, sans essayer de te sauver. Promets-moi seulement de m'écouter jusqu'au bout. Lorsque je t'aurai armé contre le danger qui te menace, nous nous couperons la gorge, si cela te convient !

— Parlez, je vous promets de ne pas vous interrompre.

M. de Martry raconta alors à Richard ce qu'il savait de Gabrielle, ce qu'elle lui avait dit elle-même : sa déception à Bourbon, son voyage avec M. du Longpré, l'amour de celui-ci, sa chute, la promesse du créole de l'épouser, son arrivée en France, son existence isolée dans un quartier éloigné, sa grossesse, sa rupture à la suite de ce que son amant avait appris, la naissance de sa fille, la scène qui, la veille, s'était passée chez lui, rue du Cirque, et enfin le serment qu'avait fait la jeune femme de se venger. Puis il termina en disant :

— Voilà les aventures de Gabrielle. Maintenant, pourquoi t'écrit-elle ? Pourquoi veut-elle te voir ? Peut-être pour faire de toi l'instrument de sa vengeance ! Prends garde, elle est capable de tout pour atteindre son but, même de t'aimer encore, ou du moins de te le faire croire.

Richard, qui avait écouté le récit du commandant avec des alternatives de colère, de désespoir et de compassion ; qui, par moments, avait murmuré : Misérable ! et par d'autres : Pauvre Gabrielle ! Richard jeta tout à coup un cri, bondit de son siège et devint livide.

Mademoiselle Berthier s'était glissée sans bruit et sans être vue, grâce aux chevalets et aux tableaux, de la porte de l'appartement jusqu'auprès de l'officier de marine, et la main sur l'épaule de celui-ci, elle lui disait de sa voix ironique :

— Vous traitez bien vos amis, commandant !

Le capitaine de vaisseau, calme comme devant la tempête, se retourna lentement pour répondre à la jeune femme :

— Tiens ! vous étiez là ?

— Depuis le commencement de votre intéressant récit.

— Tant mieux !

— Vous savez que vous venez de commettre une infamie.

— Vous n'ignorez pas que nos idées sur l'honneur ne peuvent être les mêmes. Ai-je dit la vérité ?

— Tout entière !

Àcet aveu, M. Berney, que mille sentiments divers agitaient, demanda :

— Ainsi, Gabrielle, pendant que je mourais ici de votre abandon, pendant que je pleurais votre absence…

— Pardon, Richard, interrompit brusquement Gabrielle, en arrêtant sur le peintre un de ses regards profonds dont elle connaissait la toute-puissance, conservons la scène que vous voulez me faire et les explications que j'ai à vous donner pour le moment où nous serons seuls. Laissez d'abord M. de Martry terminer, à moins que vous n'exigiez que je lui cède la place.

En s'exprimant ainsi, mademoiselle Berthier avait rejeté son manteau sur son épaule et fait un mouvement vers la porte.

— Non, s'écria l'artiste en s'élançant vers elle et en la saisissant violemment par le bras ; non, vous ne sortirez pas ainsi !

— Prenez garde, Richard, vous allez me faire mal, fit Gabrielle en se dégageant. C'est bien ! je reste !

— Alors, c'est à moi de sortir, dit l'ancien officier de marine en se levant.

— Commandant ! supplia le peintre.

— Tu n'es qu'un malheureux ! répondit le capitaine de vaisseau autant du regard et du geste que de la voix.

— C'est donc la guerre, commandant ? demanda mademoiselle Berthier avec un sourire mauvais.

— Oui, c'est la guerre, riposta M. de Martry, si, comme je le crains fort, vous n'êtes ici que pour commettre quelque méchante action.

— Je suis venue pour me venger, et je me vengerai.

— Adieu !

— Adieu !

Et se tournant vers le peintre qui s'était laissé tomber près d'une table et s'y tenait le visage caché dans les mains, le commandant ajouta :

— Une dernière fois, Richard, prends garde ! Lorsque tu m'appelleras à ton aide, il sera peut-être trop tard.

Puis il sortit.

— Oh ! lâche et misérable que je suis ! murmura M. Berney, qui avait relevé la tête à la dernière apostrophe de son ami.

— Mais si vous vous croyez si lâche et si misérable, dit Gabrielle d'une voix douce et soumise, vous n'avez qu'à me chasser. Dites un mot, un seul, et vous ne me reverrez jamais.

— Ainsi, tout ce que je viens d'entendre est vrai ! gémit l'artiste. Après m'avoir cruellement abandonné, vous m'avez indignement trompé. Savez-vous que cela est horrible, Gabrielle, et que j'ai failli en perdre la raison ? Pourquoi ne m'avez-vous pas tout au moins prévenu de votre départ ?

— J'ai craint votre opposition ou votre désir de nous suivre. Or, nous ne pouvions arriver ensemble à Bourbon.

— Soit ! mais, après cet abandon, pourquoi cette trahison ?

— Parce que j'étais affolée, parce que je voulais être riche, parce que, partie pour recueillir là-bas un million, je ne voulais pas rentrer pauvre à Paris. Désespérée de ne pouvoir réaliser le rêve que j'avais fait en quittant la France…

— Quel rêve ?

— Celui de revenir avec une fortune dont j'aurais eu le droit de vous offrir la moitié, car sa source eût été pure. Eh bien ! désespérée de ne pouvoir réaliser ce rêve, je résolus de ne plus vous revoir jamais, et je me laissai aimer par un homme qui me promettait de faire de moi sa femme.

— Le nom de ce misérable qui n'a pas tenu son serment ?

— Eh ! que vous fait son nom ? Au moment où il allait me donner ce nom, il a appris que j'avais été votre maîtresse et s'est cru dégagé de sa promesse ; mais, en échange de ce que j'avais le droit d'attendre de lui, il m'a offert de l'argent, il m'a demandé de lui vendre ma fille. Son argent, je l'ai refusé ; son enfant, il ne le connaîtra pas. Ma fille est à moi, à moi seule. Je l'emmènerai si loin qu'il ne la verra jamais !

— Vous voulez partir encore ?

— Oui ! et c'est parce que je veux m'éloigner pour ne plus revenir à Paris, pour cacher à tous le pays où je me réfugierai, que j'ai voulu vous voir avant mon départ.

— Pourquoi fuir ? pourquoi vous cacher ? s'écria Richard, dont la colère faisait déjà place à l'épouvante que lui causait cette nouvelle séparation.

— Parce que la loi est ainsi faite, répondit mademoiselle Berthier avec des larmes dans la voix, que cet homme qui m'abandonne, après m'avoir promis son nom, peut me voler mon enfant en allant déclarer qu'il est à lui et qu'il le reconnaît. Or, comme cet enfant est une fille, on me la laissera jusqu'à six ou sept ans, qui sait encore ? puis un jour, on l'arrachera de mes bras pour la lui donner.

— Cela ne peut se faire sans votre consentement !

— Cela se peut au contraire, à moins qu'un autre n'ait pris les devants et que mon enfant soit déjà reconnu par cet autre, lorsque son père se présentera à son tour. Et puis, j'ai voulu vous voir, Richard, pour vous demander pardon ; mais si je vous ai fait souffrir, j'en suis cruellement punie, vous le voyez. Ah ! je vous jure qu'avant que je franchisse pour toujours le seuil de cet atelier, où j'ai été si heureuse, vous pouvez bien m'accorder une parole de pitié. Vous n'avez pas le droit d'être si sévère pour moi, car c'est à mon amour pour vous que je dois et la perte de ce million que j'étais allée chercher à Bourbon, et aussi la perte de ce nom qui m'avait été promis.

— À votre amour pour moi ?

— Sans doute : M. Morin, mon oncle, averti de notre liaison par l'un de nos parents, qui connaissait ses bonnes dispositions à mon égard, a déshérité ma mère ; et l'homme qui devait m'épouser m'abandonne aujourd'hui, parce que cette même liaison n'est plus un secret pour lui.

— Ainsi, c'est à cause de moi que vous êtes pauvre, c'est à cause de moi que…

— Oh ! je ne vous fais aucun reproche. Bien au contraire, je viens implorer votre pardon.

— Mon pardon ?

— Oui, me le refuserez-vous, Richard ?

Il serait impossible de rendre l'adorable accent de prière avec lequel mademoiselle Berthier avait prononcé ces paroles. C'était

tout à la fois de la résignation et un appel aux souvenirs du passé. Une larme brillait à travers les longs cils qui voilaient ses grands yeux à demi fermés ; ses lèvres, entr'ouvertes comme par un sanglot, laissaient voir ses dents de perles ; une des boucles de son admirable chevelure retombait sur sa poitrine, dont l'émotion soulevait les orgueilleux contours. Tout, en elle, était charme et séductions.

Richard ne la quittait pas du regard ; l'expression égarée de son visage disait l'horrible combat que se livraient en son cœur mille sentiments divers. À chacune des phrases de l'enivrante créature, il avait fait un pas vers elle, subissant, ainsi que le malheureux en proie au vertige sur le bord de l'abîme, une irrésistible attraction. Aux derniers mots de Gabrielle, il était à ses côtés, et c'est en saisissant brusquement ses mains dans les siennes, qu'il lui avait dit avec autant d'amour que de colère :

— Alors, vous allez partir ?

— Pour toujours ! répondit-elle.

— Et cet homme ?

— Je ne le reverrai pas ; mais lui, il ne connaîtra jamais sa fille !

— Et dire, reprit le peintre, en abandonnant les mains de la jeune femme et en se laissant tomber sur un siége, qu'il y a déjà plus d'un an, vous étiez là, comme aujourd'hui, et que je vous aimais tant ! Aucun détail de cette dernière année n'est sorti ni de ma mémoire ni de mon cœur. Oui, vous étiez belle, ainsi que vous l'êtes toujours. Au son seul de votre voix, j'éprouve les mêmes émotions enivrantes ; sous votre regard, je sens le même délire !

Je vous retrouve avec votre toute-puissance. N'ai-je donc fait qu'un épouvantable rêve ? Est-ce donc seulement en songe que j'ai si cruellement souffert ? Ne m'avez-vous jamais abandonné ? Est-ce qu'il y a vraiment un an que vous êtes partie ?

C'était à lui-même plutôt encore qu'à la jeune femme que le malheureux parlait ainsi.

— Si vous le voulez, Richard, murmura la Dalila en s'agenouillant près de lui et en noyant ses grands yeux dans les siens ; si tu le veux, c'est seulement d'hier.

Le peintre jeta un cri, et, saisissant la tête de Gabrielle entre ses bras, il la couvrit de baisers.

Ce ne fut entre eux, pendant de longs instants, qu'un échange de larmes, de caresses et de sourires.

— Quant à ton enfant, lui avait dit Richard à travers mille protestations d'amour et en la pressant contre son cœur, il sera le mien ; je l'aimerai comme j'aime tout ce qui vient de toi, même la douleur.

Au moment où le pauvre fou s'exprimait ainsi, la porte de l'atelier s'ouvrit tout à coup, et Gabrielle, s'arrachant des bras de son amant, se plaça devant lui comme pour le défendre.

M. de Martry revenait accompagné de M. du Longpré.

Le commandant avait la physionomie impassible et sévère des grands jours de combat ; le créole était calme, mais il était aisé de lire sur son visage que ce n'était là qu'un calme apparent, masque de colère et de désespoir.

D'un coup d'œil, mademoiselle Berthier jugea la situation et comprit que Richard n'était pas un lutteur digne de ces adversaires à l'attitude menaçante.

— Que voulez-vous encore ? demanda-t-elle à M. de Martry ; M. Berney ne veut ni vous recevoir ni vous entendre !

Elle avait saisi le peintre entre ses bras, et, l'asservissant par son contact, l'enivrant de ses regards, elle lui disait ;

— Laisse moi seule avec ces messieurs, je le veux !

Plus rapide qu'une tigresse enlevant sa proie palpitante, elle avait entraîné le malheureux jusque sur le seuil de son appartement et en avait fermé la porte sur lui.

Puis, les bras croisés sur sa poitrine, la tête haute, les yeux pleins d'éclairs, son sourire ironique aux lèvres, elle s'était avancée lentement vers les nouveaux venus en répétant :

— Que voulez-vous ?

— Nous arrivons trop tard, dit M. de Martry à son compagnon, il vient de se traiter ici quelque marché infâme.

— Oh ! ce n'est pas possible, gémit M. du Longpré en s'adressant à mademoiselle Berthier. Voyons, Gabrielle, répondez-moi. Qu'êtes-vous venue faire dans cette maison ?

— Je suis venue chercher un nom pour ma fille, monsieur, puisque son père m'a jugée indigne de lui, répondit cyniquement la courtisane. M. de Martry vous l'a dit ; il est trop tard ! Dans une heure, mon enfant s'appellera mademoiselle Berney.

— Malheureuse ! s'écria M. du Longpré, en s'élançant le bras levé vers la jeune femme.

Le commandant arrêta le créole au passage.

— Venez, mon ami, lui dit-il, il ne reste rien à faire ici pour les honnêtes gens ; il ne s'y trouve plus qu'une misérable et un fou !

Puis il prit Paul par le bras et le força de sortir de l'atelier sans ajouter un seul mot.

— Ah ! je suis donc vengée ! fit Gabrielle avec un geste d'incommensurable orgueil.

Et d'un bond, rejoignant le peintre dans son appartement, elle se jeta à son cou, en lui murmurant, ses lèvres sur ses lèvres :

— Richard, que je t'aime !

XI

Il était à peu près cinq heures du soir, et la nuit commençait à tomber ; on entrait dans le mois de novembre. En attendant l'heure du dîner, une dame d'un certain âge et une jeune fille paraissant avoir à peine vingt ans, bien qu'elle en eut déjà près de vingt-trois, causaient à demi-voix, au coin du feu, dans un élégant petit salon de l'hôtel de la rue de Flandre, où nous avons jadis introduit nos lecteurs.

Un troisième personnage, remarquablement beau encore, quoiqu'il approchât de la quarantaine, écoutait avec distraction les deux interlocutrices, tout en parcourant les journaux du jour.

Lorsqu'il interrompait sa lecture, ses regards s'arrêtaient avec une expression tout à la fois affectueuse et triste sur la plus jeune des deux femmes.

Ces trois personnes ainsi réunies étaient Blanche du Longpré, madame Dormeuil et Paul du Longpré.

Blanche n'est plus la fillette rieuse que nous avons connue il y a douze ans ; c'est maintenant une charmante jeune fille, pleine de distinction et de grâce, avec les plus beaux yeux du monde et un air de bonté impossible à décrire. Mais ceux qui l'entourent de tendresse et de respect la voient rarement sourire. Autant que le lui permet sa situation sociale, elle fuit le monde, les fêtes, les plaisirs ; et la plus grande partie de ses revenus, revenus considérables, car elle a perdu son père depuis longtemps, est employée en bonnes œuvres, au lieu d'être encaissée par quelque couturier à la mode,

On ne connaît cependant aucune cause de chagrin à Blanche, sauf peut-être madame Dormeuil, qui, après avoir terminé l'éducation de la jeune fille, est restée auprès d'elle en qualité de dame de compagnie, ou mieux comme amie et aussi comme gouvernante de la maison.

Mademoiselle du Longpré est ainsi depuis quatre ou cinq ans. Sa gaieté et son insouciance ont disparu subitement un jour, et rien, depuis cette époque, n'a pu ramener sur ses lèvres les rires d'autrefois.

Effrayé de cet état spleenétique qui avait une influence funeste sur la santé de sa cousine, M. Paul du Longpré avait essayé de tous les moyens pour la distraire, et les voyages qu'il avait faits avec elle aux eaux et en Italie parurent d'abord produire un ex-

cellent résultat ; mais, à la dernière saison, Blanche avait refusé de partir, sans donner d'autre motif que son désir de rester à Paris, et Paul, qui ne voulait pas la quitter, ne s'était pas éloigné un seul jour.

Le brave docteur Duval, le médecin de la famille, n'y comprenait rien lui-même. Il avait bien hasardé, à diverses reprises, qu'il était peut-être nécessaire de marier mademoiselle du Longpré, et Paul s'était hâté de présenter à sa cousine une véritable collection d'épouseurs, également épris de sa beauté et de sa dot ; mais tous avaient été refusés les uns après les autres, sans même en avoir passé par l'espèce d'examen préalable d'admissibilité que les jeunes filles les moins coquettes se plaisent à faire subir, en pareil cas, à leurs prétendants.

Àla dernière tentative matrimoniale de son cousin, cinq ou six mois avant l'époque où nous sommes arrivés, Blanche avait répondu : Non, d'un ton si ferme, et elle avait si nettement affirmé qu'elle ne voulait pas se marier et qu'on la chagrinait profondément en insistant sur ce sujet, que M. du Longpré, d'accord avec madame Dormeuil, avait décidé que cette question ne serait plus jamais abordée.

Quant à Paul, il s'était également produit de grands changements en lui, depuis ces jours de fièvre où nous l'avons connu amoureux comme un fou de Gabrielle Berthier, et ces autres jours de désespoir et de colère, où, rompant avec la misérable femme dont la rencontre devait peser d'un si grand poids sur sa vie, il s'était résigné à ne pas être père pour ne pas avoir la honte d'être époux.

Cette épreuve douloureuse l'avait, en un seul jour, vieilli de dix années, et lorsque M. Armand du Longpré mourut, moins de trois ans après l'arrivée de son neveu, comme il avait appris, de celui-ci même, tout ce qui s'était passé, il ferma les yeux, rassuré sur l'avenir de sa fille. Le vieillard était persuadé qu'il laissait à son enfant bien-aimée, en la personne de Paul, un protecteur que rien ne détournerait jamais de son devoir. Le pauvre père, qui connaissait bien le cœur humain et savait qu'il est peu, si même il en est, de regrets éternels, espérait peut-être mieux encore.

Ce qui est certain, c'est que le créole se mit à sa tâche de tuteur et d'exécuteur testamentaire avec un dévouement absolu. Jusqu'au moment où Blanche atteignit sa quinzième année, il fut pour elle un véritable frère aîné, ne s'occupant que de la jeune fille et des grands intérêts qui la concernaient, elle ainsi que lui, car il avait voulu que sa cousine restât son associée, afin qu'elle partageât les bénéfices de l'établissement que M. Armand avait fait un des plus importants de Paris.

De mademoiselle Berthier, Paul n'avait plus voulu rien savoir ; mais les échos galants qui, forcément, arrivaient jusqu'à lui, le faisaient parfois rougir du passé, en lui apprenant les scandaleux triomphes de celle dont il avait failli faire sa femme.

Comme pour se venger du monde qu'elle avait entrevu dans ses rêves ambitieux, de ce monde dont elle avait touché le seuil, Gabrielle, en effet, s'était plu à le braver. Son retour vers Richard Berney n'avait pas été de longue durée, et le malheureux artiste, pour ne pas perdre tout à fait sa maîtresse, avait dû se soumettre lâchement à ne plus venir qu'en second ou troisième rang dans l'existence de la courtisane à la mode.

Àcette époque dont nous parlons, elle occupait aux Champs-Élysées un merveilleux petit hôtel qu'un grand seigneur russe lui avait donné, ne manquait pas une première représentation, et les petits journaux la citaient dans ces énumérations où l'on trouve pêle-mêle, sans qu'une honnête femme ait jamais le courage de protester, tant est grande la vanité féminine, les noms les plus honorables, ceux des comédiennes qui, avec cent écus d'appointements par mois, dépensent ostensiblement cent mille francs par an, et ceux des filles absolument tarifées.

Les voitures de mademoiselle Berthier passaient pour les mieux tenues de Paris ; une véritable cour de gentilshommes et d'artistes se disputait ses sourires ; les femmes du monde copiaient ses toilettes excentriques et soudoyaient ses domestiques, pour savoir comment était installée sa salle de bain et tendue sa chambre à coucher.

On disait alors qu'elle avait un demi-million de diamants, et certains même enviaient Richard de rester l'éternellement aimé de cette femme, dont le corps était au plus offrant, mais dont le cœur lui appartenait toujours.

C'est que notre époque est ainsi faite d'indulgence honteuse qu'on rit volontiers de l'homme qui achète l'amour, et que les plus honnêtes gens n'hésitent pas toujours à serrer les mains de celui qui le vole.

Cependant Richard, qui n'avait pas encore rompu avec tout respect humain, souffrait cruellement de ces partages auxquels il était condamné, et s'il oubliait parfois ses tortures morales dans les bras de Gabrielle, lorsque, capricieuse ou blasée, elle redevenait pour lui maîtresse dominatrice et irrésistible, souvent aussi

il s'éloignait le cœur bourrelé de remords et l'esprit obsédé par des pensées sinistres.

M. de Martry, qui habitait toujours Paris, l'avait rencontré dans un de ces moments terribles, et le prenant en pitié, il s'était rapproché de lui, ce dont le jeune peintre était profondément reconnaissant.

L'ancien officier de marine n'était revenu sur le passé que pour rappeler à Richard ce qu'il lui avait prédit, mais il n'avait pas eu beaucoup à faire pour que l'artiste rougit de la mauvaise action dont il s'était rendu coupable envers M. du Longpré. Malheureusement le mal était irréparable. Il était, de par la loi, le père de cet enfant qui n'était pas à lui, que d'ailleurs il ne voyait jamais.

Mademoiselle Berthier, en effet, dont la mère avait suivi à l'étranger nous ne savons quel aventurier, n'avait pas gardé sa fille dans son hôtel. Elle l'eût gênée. La fillette était élevée dans une maison de campagne aux environs de Paris, et Gabrielle la voyait à peine trois ou quatre fois par an.

Quant au commandant, quelques avances que lui eût faites celle dont il avait été le tuteur, il s'était abstenu de retourner chez elle. Lorsqu'il la rencontrait au bois, dans quelque endroit public ou dans ce monde interlope avec lequel, vieux garçon oisif, il n'avait pu rompre, il la saluait, lui répondait laconiquement si elle lui adressait la parole, car elle affectait de le traiter avec la même familiarité et la même amitié qu'autrefois, comme s'il ne s'était rien passé, mais c'était tout.

Avec M. du Longpré, au contraire, les relations de M. de Martry n'avaient pas cessé ; elles étaient peu fréquentes en raison de

leur mode d'existence si différent, mais ces messieurs se voyaient parfois. De temps en temps l'ancien officier de marine s'exilait, comme il le disait, pour aller demander à déjeuner au créole, et le plus affectueux accueil lui était toujours fait dans l'hôtel de la rue de Flandre.

Il est inutile d'ajouter que jamais, dans ces entrevues, le nom de Gabrielle n'était prononcé. À certains intervalles, Paul n'avait pu s'empêcher de demander à son ami ce qu'était devenu l'enfant de mademoiselle Berthier, et c'est ainsi qu'il avait appris qu'elle s'appelait Jeanne et que sa mère s'en occupait si peu.

Plusieurs fois même, M. du Longpré avait demandé au commandant où se trouvait la maison de campagne de Gabrielle ; mais, pressentant quelle pouvait être l'intention du pauvre père, M. de Martry lui avait toujours répondu :

— Il est préférable, mon ami, que vous l'ignoriez. Vous voudriez voir cet enfant, c'est-à-dire rouvrir une blessure que le temps a déjà un peu cicatrisée. Attendez ; un jour ou l'autre, le hasard et Dieu se mettent du côté des honnêtes gens.

Paul n'avait pas insisté, mais il était resté bien évident pour l'ancien officier de marine que cet homme d'honneur, en qui le sentiment du devoir primait tous les autres, ne se pardonnait pas l'impuissance à laquelle il était condamné par les événements.

Les choses duraient ainsi depuis cinq ans déjà, lorsque Paris fut réveillé un matin par la nouvelle de l'un de ces scandales financiers devenus si fréquents à notre époque qu'ils émeuvent à peine.

Cette fois, le fait était fort piquant, car il avait pour théâtre un monde plus à l'abri qu'aucun autre de semblables catastrophes, et pour héros le membre d'une corporation particulièrement honorable.

Il s'agissait d'un notaire des environs de Paris, M. Daubray, qui s'était enfui laissant un déficit de près de deux millions et cent dossiers en complet désordre.

Ce n'était pas seulement un désastre financier pour de nombreuses familles, mais encore une source intarissable de difficultés.

Or, M. Daubray était une des victimes de mademoiselle Berthier. On ne savait trop dans quelles circonstances l'officier ministériel et Gabrielle s'étaient rencontrés ; on supposait que c'était à l'occasion de l'achat fait par cette dernière d'une maison de campagne ; mais ce qu'il y avait de certain, c'est que M. Daubray, comme tant d'autres, s'était attelé au char de la célèbre courtisane, et que son amour lui coûtait l'honneur en même temps que la fortune.

On ignorait que les relations du notaire et de mademoiselle Berthier dataient de l'époque où celle-ci s'était absentée de Paris pour cacher ses couches à M. du Longpré, et que c'était dans l'étude de M Daubray qu'elle avait trouvé toute facilité pour faire reconnaître sa fille par Richard Berney, puis toute complaisance, non seulement pour que cet acte ne fût pas signalé en marge du registre de l'état civil où l'enfant était inscrit, ce qui était légal, mais encore pour qu'il ne fût pas enregistré, ce qui était une irrégularité grave.

Lorsqu'elle avait imposé cette première concession à M. Daubray, l'intelligente et dangereuse créature ne doutait pas de ce qu'elle obtiendrait plus tard : la remise de l'acte de reconnaissance de sa fille par Richard. Or, pour que cet acte fût une arme sérieuse entre ses mains, à elle, il fallait qu'il n'en restât de traces ni dans l'étude du notaire, ni sur les registres de l'état civil, ni sur ceux de l'enregistrement.

Éperdument épris, l'officier ministériel, déjà compromis et ruiné, ne résista pas longtemps, et, un beau matin, au prix d'une quinzaine de jours passés auprès de M. Daubray, mademoiselle Berthier rentra à Paris, maîtresse absolue de l'avenir. Selon sa volonté, son enfant était ou n'était pas la fille de Richard Berney.

Malheureusement pour Gabrielle, si la justice ne s'inquiète parfois que dans une certaine mesure des causes de ruine de ceux que des faits criminels amènent à sa barre, elle va toujours plus au fond des choses lorsqu'il s'agit d'un homme que ses fonctions mêmes défendaient contre les soupçons.

C'est ce qui arriva dans le cours de l'instruction contre M. Daubray. On y découvrit aisément mademoiselle Berthier, et le magistrat devant lequel elle dut comparaître la traita de telle sorte qu'elle jugea prudent de s'éloigner ; non pas qu'elle craignît contre elle quelque action judiciaire, elle connaissait son code et savait qu'elle n'avait commis ni crime ni délit, mais elle n'ignorait pas que, grâce à sa situation équivoque, on pouvait lui susciter des ennuis qu'elle préférait éviter.

Le hasard, qui l'avait déjà si souvent servie, lui fournissait, d'ailleurs, une excellente occasion de quitter Paris avec tous les honneurs et les profits de la guerre. Son amant, le prince Roma-

noff, était obligé de retourner en Russie. Elle lui persuada aisément qu'elle était prête à tout abandonner pour le suivre, et le monde galant apprit un jour que sa plus brillante étoile avait filé pour les rives de la Néva.

Du notaire Daubray, qui fut peu de temps après condamné à vingt ans de travaux forcés, mademoiselle Berthier ne s'inquiéta pas un instant, non plus que de Richard. Elle abandonnait celui-ci une seconde fois, autant amoureux que jadis, mais plus misérable encore ; car il ne lui restait même plus, pour se consoler de sa lâcheté et oublier sa honte, ces quelques instants d'ivresse que lui accordait çà et là sa maîtresse, lorsque, blasée ou inassouvie, elle revenait à lui avec cette impétuosité que la nature met aux flancs des fauves dont ses lois veulent le rapprochement.

Il est vrai que Gabrielle promit à Richard, avant de partir, de lui faire signe dès qu'elle serait installée en Russie, et qu'ils convinrent, en outre, de se retrouver le plus souvent possible, en Allemagne ou en Italie, en attendant l'époque où elle pourrait rentrer en France.

Quant à sa fille, mademoiselle Berthier ne songea pas un seul instant à l'emmener avec elle, bien que le prince Romanoff n'eût contre cette enfant nulle jalousie.

Le Russe n'était jaloux ni de personne ni de rien. Son amour pour Gabrielle était ce que sont les passions des étrangers pour ces filles de Paris qui se croient adorées parce qu'elles sont cotées à un haut prix : une question de curiosité, de vanité et de possession.

Ces amours-là ne s'intéressent pas plus au passé qu'à l'avenir de celles qu'ils achètent ; le présent leur suffit. Leur cœur est plus

invulnérable que leur caisse. Or, bien que Gabrielle ne fût pas tombée aussi bas que la plupart des courtisanes en renom, bien qu'elle eût conservé, dans ses allures et dans ses relations, un certain respect d'elle-même, et quelle que fût enfin sa puissance sur le prince, celui-ci cependant ne lui faisait ni l'honneur ni l'aumône d'une jalousie rétrospective. Il ne s'inquiétait des actions de sa maîtresse qu'autant que le lui commandaient son orgueil et son habitude du commandement, restant sur tous les autres points : liberté relative et question d'argent, un véritable grand seigneur.

Le prince Romanoff aurait donc parfaitement compris que mademoiselle Berthier emmenât sa fille, ou plutôt ce fait l'eût laissé dans une indifférence complète ; mais la présence de la petite Jeanne aurait pu gêner sa mère, et celle-ci avait préféré mettre l'enfant en pension.

Le hasard, une fois de plus, avait favorisé mademoiselle Berthier, car madame Brétigny, qui dirigeait la maison d'éducation où elle avait placé sa fille, était une bonne et charmante femme, dont le cœur s'était subitement ouvert en faveur de cette pauvre petite si délaissée.

Richard Berney, tout naturellement, avait été chargé de surveiller la fillette et de régler avec madame Brétigny ; mais la vue de Jeanne, qui portait son nom par le fait d'un marché infâme, lui était odieuse. Elle éveillait ses remords et rouvrait ses plaies. Aussi ne tarda-t-il pas à cesser tout à fait de s'occuper de l'enfant, dont il se contentait de payer exactement la pension.

C'est à peine si, tous les deux ou trois mois, il avait le courage de franchir le seuil de la maison de madame Brétigny, dans la

lâche espérance de recevoir quelques remercîments de mademoiselle Berthier, en échange des nouvelles qu'il lui envoyait de sa fille.

M. de Martry, à qui Richard avait souvent fait part de tout ce qu'avait de douloureux pour lui cette mission imposée par Gabrielle, s'était toujours contenté de répondre :

— Tu es un pauvre fou, qui n'a que ce qu'il mérite. Tu as aidé à torturer un honnête homme ; tu as commis une faute irréparable, c'est le châtiment ! Dieu veuille que l'avenir ne le réserve rien de plus cruel encore ! Aie l'énergie, au moins, de racheter ta faiblesse en remplissant ton devoir. Jeanne n'est pas coupable des mauvaises actions de sa mère. Puisque tu lui as volé son père, remplace-le de ton mieux.

Tout se passa ainsi pendant deux ans, et M. Berney n'avait revu Gabrielle que deux ou trois fois, à Bade et à Nice, lorsque la jeune femme arriva tout à coup à Paris.

Le prince Romanoff ayant dû s'absenter pour aller visiter ses mines de l'Oural, et cette absence devant durer près d'un mois, mademoiselle Berthier en avait profité pour venir passer huit jours à Paris, mais dans le plus complet incognito.

Richard pensa que ce voyage était en son honneur, et sa joie fut immense. En un instant, il oublia toutes ses tortures, en se retrempant dans sa honte.

La vérité, c'est que Gabrielle voulait s'assurer de la solidité du terrain où elle espérait bien trôner de nouveau un jour ; c'est qu'elle voulait savoir si le silence s'était fait enfin sur l'affaire Daubray, qui l'avait si complètement compromise.

Depuis six mois au moins, il n'en était plus question, et mademoiselle Berthier fut bientôt certaine qu'elle pourrait, dès qu'elle le voudrait, faire sa rentrée triomphale dans ce monde galant où elle n'avait pas été remplacée.

Ce fut seulement ensuite qu'elle pensa à sa fille et alla la voir.

Jeanne, on le conçoit, n'embrassa que du bout des lèvres, et même avec une certaine terreur, cette grande et belle dame qu'elle ne reconnaissait pas et que madame Brétigny lui avait recommandé d'appeler maman ; et quant à mademoiselle Berthier, pour qui cette fillette ne représentait qu'une spéculation matrimoniale avortée, elle ne sentit pas un instant s'éveiller en son sein les enivrantes émotions de l'amour maternel.

Sa visite dura un quart d'heure à peine, et elle se trouvait sur le pas de la porte de l'institution, où elle faisait à madame Brétigny, qui tenait Jeanne par la main, quelques recommandations banales, où certes le cœur n'était pour rien, lorsque tout à coup elle aperçut à quelques pas d'elle un cavalier qui venait d'arrêter brusquement sa monture. Elle reconnut M. du Longpré.

Une étrange pensée lui traversa sans doute immédiatement l'esprit, car, attirant à elle sa fille, elle fit face à son ancien amant, comme pour lui permettre de ne pas douter de leur identité à toutes deux, et au lieu de s'éloigner, ainsi qu'elle était sur le point de le faire, elle rentra dans la cour de la pension et dit à madame Brétigny :

— Je pense que Jeanne sera bien aise de passer une journée avec moi ; soyez donc assez bonne pour me l'envoyer demain, vers dix heures du matin, à l'hôtel du Louvre, par une de vos domestiques, car je n'ai pas même de femme de chambre.

Si surprise qu'elle fût de cette marque d'affection subite de mademoiselle Berthier pour son enfant, l'institutrice se hâta de lui promettre qu'il lui serait fait selon son désir, et seulement alors Gabrielle franchit le seuil de la porte pour remonter dans sa voiture.

Elle s'était assurée d'un coup d'œil que M. du Longpré n'était plus aux environs.

Le créole, en effet, n'avait stationné qu'un instant devant cette maison où le hasard seul l'avait conduit. La pension se trouvait avenue d'Eylau, où il allait voir un cheval qu'il voulait acheter pour Blanche. C'est au moment où certes Gabrielle et sa fille étaient bien loin de son esprit, qu'il avait reconnu l'une et deviné l'autre. Malgré lui alors, pour ainsi dire, il s'était arrêté.

Àla vue de cet enfant qui ne pouvait être que le sien, son cœur avait tressailli ; et, pour fuir cette apparition qui le bouleversait, il était reparti à fond de train, mais non sans avoir gardé dans sa mémoire l'adresse de l'institution où l'on cachait celle qui avait été si cruellement enlevée à son affection.

Le lendemain matin, madame Brétigny ne manqua pas d'envoyer Jeanne à sa mère. Elle avait fait conduire la fillette par une de ses sous-maîtresses, mademoiselle Bernardin, vieille fille de trente-cinq à quarante ans, dont le teint jaune, le visage émacié et les lèvres pincées disaient toutes les tortures morales qu'elle devait à sa situation subalterne.

Mademoiselle Berthier jugea sans doute du premier coup d'œil que c'était bien là l'auxiliaire qu'elle désirait pour l'exécution de son projet, car, laissant Jeanne dans son salon en compagnie de journaux à images, elle emmena la sous-maîtresse dans

sa chambre à coucher et lui dit, après lui avoir offert gracieusement un siége :

— Mademoiselle, vous pouvez me rendre un grand service, dont je vous témoignerai toute ma reconnaissance.

— Je suis à vos ordres, madame, répondit avec empressement mademoiselle Bernardin.

— Voici ce dont il s'agit. J'ai toute confiance dans madame Brétigny, mais je préfère m'adresser à vous. Je désire être tenue au courant tous les mois, tous les quinze jours, si c'est nécessaire, des visites que reçoit ma fille et de ses sorties.

— Mademoiselle Jeanne ne sort jamais qu'avec nous, madame, observa l'institutrice, et M. Richard Berney ne vient guère à la maison que tous les deux ou trois mois.

— Je le sais, mais il pourrait se faire que, d'ici peu, quelques personnes vinssent voir ma fille et l'emmenassent promener. J'ai autorisé certains de mes amis à agir ainsi. Seulement, ainsi que je viens de vous le dire, je désire être informée de ces sorties et de ces visites. Je serais heureuse de recevoir, en même temps que ces renseignements, des nouvelles de la santé et des progrès de ma fillette. Si vous voulez me rendre ce service, mais entre nous, tout à fait entre nous, vous me permettrez de vous offrir cent francs par mois. Laissez-moi vous exprimer d'avance ma gratitude.

En disant ces mots, mademoiselle Berthier glissait dans la main maigre et sèche de mademoiselle Bernardin deux billets de cent francs, qu'elle avait pris dans un élégant petit portefeuille bourré de billets de banque.

Les yeux ternes de la vieille fille eurent un éclair de convoitise, et elle balbutia un remercîment, en promettant à la mère de Jeanne de lui écrire tous les quinze jours, plus souvent même, si elle le désirait.

Cette convention bien arrêtée, les deux femmes rejoignirent la petite fille, que sa mère renvoya à la pension quelques heures plus tard, après l'avoir embrassée et lui avoir fait ses adieux. Elle ne pensait pas qu'elle aurait le temps de retourner avenue d'Eylau.

Gabrielle n'avait pas oublié de donner son adresse à mademoiselle Bernardin, en lui renouvelant ses recommandations. Quant à la fillette, elle n'avait conservé de cette journée qu'un souvenir pénible, si beaux que fussent les jouets qu'elle avait rapportés de l'hôtel du Louvre.

Malgré les prières et les colères de Richard, mademoiselle Berthier quitta Paris peu de jours après sa visite à madame Brétigny, et elle était rentrée à Saint-Pétersbourg depuis une semaine à peine, lorsqu'elle reçut de mademoiselle Bernardin la lettre suivante :

« Madame, je m'empresse de tenir la promesse que je vous ai faite, en vous apprenant que mademoiselle Jeanne a été appelée hier chez madame Brétigny, et qu'elle a trouvé auprès de notre directrice un étranger qui l'a prise sur ses genoux, l'a embrassée et lui a demandé si elle voulait qu'il devint son ami. C'est la petite elle-même qui a raconté cela à ses camarades. Comme je guettais la sortie de cet inconnu, pour cette raison seule que madame avait fait venir votre fille, je puis vous dire que c'est un homme de

trente-cinq ans à peu près, brun, de haute taille et de tournure fort distinguée.

« En sortant de la maison, il est remonté dans une fort belle voiture de maître qui l'attendait à quelques pas de notre porte. Si cette personne revient, je ne manquerai pas de vous en informer, et j'ajouterai à mes prochaines lettres les divers renseignements intéressants qui me parviendront.

« Comptez toujours, madame, sur l'entier dévouement de votre très humble servante. »

Cette lettre fut rapidement suivie d'une seconde, puis de plusieurs autres, et c'est ainsi que mademoiselle Berthier apprit que cet inconnu, M. du Longpré, était revenu voir Jeanne et n'avait pas tardé à l'emmener souvent avec lui pendant des journées entières.

Mademoiselle Bernardin gagnait consciencieusement son argent ; ses renseignements étaient d'une complète exactitude.

C'était bien M. du Longpré qui, peu de jours après sa rencontre fortuite avec Gabrielle et lorsqu'il se fut assuré qu'elle avait quitté Paris, s'était présenté chez madame Brétigny.

Avec sa droiture ordinaire, le créole avait tout raconté à l'institutrice, et la brave femme, comprenant les douleurs de cet honnête homme, n'avait pas hésité un instant à livrer Jeanne à sa tendresse. Elle ne se doutait certes pas de l'espionnage dont elle était l'objet.

La fillette, on le comprend aisément, se prit bientôt de la plus vive affection pour « son ami », qui ne venait jamais les mains

vides, la couvrait de caresses et l'emmenait promener dans de belles voitures.

Les enfants sont de grands psychologistes ; ils devinent les sentiments qu'ils font naître : amour ou haine. Ils aiment ceux qui les aiment, et s'éloignent avec un merveilleux instinct de ceux dont les lèvres ont des baisers de Judas.

Ces réunions de Jeanne et de son père, un peu mystérieuses au début, devinrent bientôt plus fréquentes, puis régulières. Au moins une fois par semaine, M. du Longpré venait voir ou chercher sa fille. Un jour même, profitant de ce qu'il savait ne pas devoir rencontrer Blanche rue de Flandre, il l'y conduisit, et rien ne saurait exprimer la joie qu'éprouva Paul à introduire sa fille dans cette maison d'où elle était exclue par l'odieuse combinaison de sa mère.

Puis il fit faire le portrait de Jeanne, qu'il suspendit d'abord timidement dans sa chambre à coucher, mais dont un second exemplaire se trouva bientôt placé dans un cadre de velours rouge, devant lui, sur son bureau.

M. du Longpré avait, du reste, le droit d'être fier de sa fille : c'était la plus ravissante enfant qu'il fût possible de voir. Elle avait, de plus, un charme inappréciable pour lui : c'est que sa beauté ne rappelait en rien celle de sa mère.

Jeanne avait pris à son père son teint chaud, ses cheveux noirs et ses grands yeux bruns d'une inexprimable douceur. Ses cils étaient si longs que leur frange d'ébène se redressait à ses extrémités, comme pour ne pas voiler ses regards naïfs. Sa mignonne bouche, aux lèvres de corail, était un nid de sourires, et ses petits bras se faisaient chaîne de fer lorsque, dans un élan spontané,

elle se jetait au cou de son ami, dont l'arrivée lui causait toujours une espèce de spasme nerveux qui se traduisait par une pâleur subite.

La première fois que Blanche aperçut cet adorable portrait d'enfant, tout naturellement elle questionna Paul. Celui-ci dut mentir.

— C'est la fille, répondit-il à sa cousine, d'un de mes amis mort aux colonies ; la pauvre petite est orpheline ; j'aimais beaucoup son père, je m'intéresse très vivement à elle.

Mais Paul mentait mal, et comme mademoiselle du Longpré, dont le cœur seul était indiscret, multiplia chaque jour ses questions à propos de ce portrait, le créole laissa si bien paraître son embarras que la jeune fille soupçonna quelque mystère.

Un mois plus tard, grâce à l'indiscrétion du cocher de M. du Longpré, indiscrétion qu'elle avait généreusement payée, Blanche savait que son cousin allait deux fois par semaine avenue d'Eylau et qu'il emmenait très souvent la petite Jeanne dans sa voiture.

Instinctivement, mademoiselle du Longpré comprit qu'un lien plus puissant qu'une simple protection attachait son cousin à cette fillette, et c'est à partir de cette époque que son esprit s'assombrit, en même temps que sa santé s'altéra visiblement. Elle avait alors dix-neuf ans.

Madame Dormeuil, véritablement effrayée, s'efforça de pénétrer cette transformation ; elle surveilla son élève, la questionna, mais vainement. Blanche resta d'autant plus impénétrable que, de jour en jour, elle se rendait mieux compte de ses sentiments.

Elle aimait Paul de toute son âme. Elle l'aimait pour les soins affectueux dont il l'avait entourée depuis tant d'années ; elle l'aimait parce qu'elle ne connaissait nul être meilleur ni plus noble que lui, parce qu'elle l'avait vu n'avoir pour elle que des sourires, alors qu'il souffrait visiblement, parce qu'il représentait le passé heureux et répondait à toutes ses aspirations et à tous ses rêves de jeune fille.

Elle ignorait, la chaste enfant, que l'affection de son cousin, qui l'avait vue grandir, n'était pas moins complète que la sienne ; mais M. du Longpré, tout entier d'abord à ses douleurs, puis tout entier plus tard à ses joies nouvelles, n'avait rien deviné de l'amour de Blanche, et il étouffait son propre amour, se jugeant indigne de cette vierge à laquelle il ne pouvait offrir qu'un cœur souillé par une passion dont le souvenir le faisait rougir.

De plus encore, le créole avait consulté M Dumarest pour savoir ce qu'il lui serait permis de faire si, par hasard, Jeanne devenait orpheline, et le notaire lui ayant appris que l'état d'homme marié, même sans enfant, est, jusqu'à cinquante ans, un cas absolument rédhibitoire pour l'adoption, il avait sacrifié son propre bonheur au devoir que l'avenir lui réservait peut-être.

C'est alors que M. du Longpré avait voulu marier sa cousine, et c'est alors aussi que madame Dormeuil, arrachant enfin un jour à la jeune fille son douloureux secret, était venue lui dire :

— Monsieur Paul, ne cherchez pas un époux pour mademoiselle Blanche ; elle vous aime et n'aimera jamais que vous !

Cette révélation, on le conçoit, fut accablante pour M. du Longpré, car elle éveilla en lui, non pas un sentiment d'orgueil, mais de violents remords et les plus douloureux regrets. Elle le

plaçait dans cette situation terrible pour un homme de son caractère : ou d'abandonner à jamais l'espoir de rapprocher de lui son enfant, ou de sacrifier cette jeune fille que son père avait confiée à sa tendresse, qui n'avait que lui pour famille.

Entraîné par son propre sentiment pour Blanche, il hésita un instant, et ce fut une horrible lutte que celle qui s'engagea dans son esprit entre ces deux passions également profondes, si différentes qu'elles fussent ; mais le devoir et l'amour paternel restèrent les plus forts. Il ne se crut pas le droit d'être heureux ni de rendre heureux au préjudice de l'avenir de Jeanne, et il ferma les yeux, étouffa les battements de son cœur, pour ne pas voir, pour ne pas comprendre davantage tout le bonheur que lui coûtait un passé maudit.

Seulement, à partir de ce jour-là, il se priva d'amener sa fille rue de Flandre et ne la vit, pour ainsi dire, qu'en secret ; il évita de se trouver seul avec mademoiselle du Longpré, se persuadant qu'elle l'oublierait, comme les jeunes filles oublient si souvent leur premier amour, et il s'efforça de lui procurer mille distractions, que Blanche ne repoussait pas toujours, mais qui ne ramenaient sur ses lèvres décolorées qu'un triste sourire.

Telle était la situation faite par un intervalle de douze années aux divers personnages de notre récit, à l'heure où nous le reprenons pour peindre les épisodes qui vont en précipiter le dénoûment.

XII

M. du Longpré n'avait pas vu sa fille depuis plusieurs jours, et il se préparait un matin à se rendre avenue d'Eylau, lorsque son valet de chambre vint l'avertir que madame Brétigny désirait lui parler.

— Faites entrer, commanda vivement Paul, en s'élançant au-devant de la personne à laquelle le domestique livrait passage.

L'institutrice paraissait vivement émue.

— Qu'avez-vous donc, madame ? lui demanda M. du Longpré déjà fort inquiet ; est-ce que Jeanne est malade ?

— Non, rassurez-vous, monsieur, répondit madame Brétigny, mademoiselle Jeanne se porte à merveille, mais je n'ai pas moins un grand malheur à vous apprendre.

— Un malheur ?

— Oui : madame Berthier est de retour à Paris ; elle sort de la pension où elle était venue m'informer qu'elle me retirait sa fille.

— Elle reprend Jeanne ?

M. du Longpré ne croyait pas à cet événement qu'il n'avait jamais voulu prévoir. Il avait jeté ce cri avec un accent de doute.

— Madame Berthier m'a ordonné de la rejoindre, à quatre heures, chez sa couturière, rue de la Paix, reprit l'institutrice. C'est pour vous prévenir et pour que vous puissiez embrasser cette chère petite que je suis sortie de chez moi deux heures avant ce rendez-vous.

— Alors, Jeanne est là ?

— Dans la voiture qui m'a amenée.

— Ayez la bonté, je vous prie, d'aller la chercher.

Madame Brétigny s'empressa de sortir pour satisfaire au désir de M. du Longpré, qui, une fois seul, se laissa tomber sur un siége.

Il était littéralement atterré. Qu'allait-il devenir ? Comment parer ce coup inattendu ? Son esprit affolé n'avait pas une idée.

Le bruit des pas de Jeanne, qui arrivait en courant, le fit revenir à lui.

Elle avait sauté dans ses bras. Il la prit sur ses genoux.

Pendant plusieurs minutes, on n'entendit que le bruit sonore des baisers de la fillette sur les joues de son ami. Les yeux de M. du Longpré étaient humides.

Àla pensée qu'on lui enlevait cet être bien-aimé qui lui coûtait si cher, il le serrait plus fortement contre son cœur.

Madame Brétigny assistait à cette scène en regrettant presque de n'avoir pas conduit directement son élève chez sa mère.

— Oh ! pourquoi pleures-tu, mon ami ? demanda tout à coup Jeanne, qui avait éloigné son visage de celui de son père et plongeait ses grands yeux dans les siens. Est-ce que je t'ai fait de la peine ?

M. du Longpré, si fort, nous l'avons vu, contre les orages de la vie, se sentait sans courage et sans énergie.

— Certes non, chère petite, répondit-il, en s'efforçant de sourire, tu ne m'as fait aucun chagrin, mais tu vas quitter madame Brétigny, et nous ne pourrons plus nous voir.

—Ah ! oui, maman est venue me chercher. Mais tu viendras chez elle ?

— Chez ta mère…

Le malheureux étouffa brusquement les paroles qui venaient sur ses lèvres, comprenant qu'il ne devait pas maudire Gabrielle devant sa fille, et il mit celle-ci à terre, car il sentait qu'à son contact son indignation ne tarderait pas à éclater.

— Monsieur du Longpré, lui dit à ce moment l'institutrice, voulez-vous me permettre de vous laisser Jeanne un instant ? Je vais profiter de ce que je suis dans votre quartier pour rendre visite au père d'une de mes élèves ; je reviendrai dans un quart d'heure.

— Faites, chère madame, je vous en prie, répondit Paul.

Et madame Brétigny étant sortie, il attira de nouveau sa fille auprès de lui.

—Je suis contente, lui dit la fillette, que madame me laisse seule avec toi, car j'ai une explication à te demander.

— Quoi donc, ma chérie ? répondit Paul, en reprenant Jeanne sur ses genoux.

— Vois-tu, poursuivit-elle, je n'aurais pas osé en présence de madame, parce que je ne veux pas faire gronder une de mes camarades, qui, j'en suis sûre, m'a dit une vilaine chose. Toi qui es grand, tu vas m'expliquer cela.

— Voyons, que t'a dit cette petite camarade ?

— Elle m'a appelée bâtarde. C'est sans doute une mauvaise parole, puisque mademoiselle Bernardin, notre sous-maîtresse, lui a imposé silence et l'a punie. Qu'est-ce que c'est que ça qu'une bâtarde ?

Àcet horrible mot, répété si naïvement par Jeanne, M. du Longpré se sentit envahi par une immense douleur. Ainsi, voilà l'outrage que la société jetait à sa fille par la bouche d'un enfant ; voilà ce qu'on dirait d'elle un jour. Cette pensée le rendait fou.

Cependant il lui fallait répondre à Jeanne, pour qu'elle ne demandât pas cette explication à d'autres qu'à lui, à lui son père.

— Oui, lui dit-il en l'entourant de ses bras, c'est une mauvaise parole, et ta petite camarade est une méchante. On dit cela aux enfants que leurs parents abandonnent ; or, toi, tu n'es pas abandonnée.

— Par toi, non ; mais je le suis par mon père, qui ne vient jamais me voir, et aussi un peu maman, qui est toujours bien loin. Toi, tu n'es pas mon père, tu es mon ami, que j'aime plus que tout au monde. Ainsi, je suis une bât…

Paul étouffa dans un baiser l'odieuse épithète qu'allait redire la fillette. Son valet de chambre, en arrivant au même instant, mit fin à cette douloureuse scène.

Le domestique lui annonça la visite de M Dumarest.

M. du Longpré se souvint qu'il avait, en effet, donné rendez-vous à cet officier ministériel, qui était devenu son notaire depuis

le jour où il lui avait été présenté par M. de Martry, dans les tristes circonstances dont on se souvient.

Il ordonna de le faire entrer tout de suite, et, après une caresse à Jeanne, il la confia au valet de chambre pour qu'il la promenât dans le jardin, en attendant le retour de madame Brétigny.

— Cher monsieur, dit M Dumarest, en prenant place dans le fauteuil que son client lui avait offert du geste, me voici à vos ordres ; j'ai fait le placement dont vous m'aviez chargé, et j'espère que vous trouverez tout terminé à votre entière satisfaction. Voici vos titres.

— Fort bien, cher maître, répondit le créole en plaçant sur son bureau, sans même y jeter les yeux, les papiers que lui avait remis le notaire ; permettez-moi de ne pas causer finance avec vous aujourd'hui ; j'ai quelque chose de bien plus important à vous dire.

M. Dumarest s'inclina pour indiquer qu'il écoutait.

— Vous avez vu cette enfant qui vient de sortir ? demanda Paul.

— Oui, répondit le notaire ; une adorable fillette.

— Eh bien, c'est la fille de mademoiselle Berthier, la mienne !

L'officier ministériel ne put retenir un mouvement de stupéfaction, et ce sentiment devint une profonde tristesse, lorsqu'il eut appris par M. du Longpré ce qui s'était passé depuis trois ans entre lui et l'enfant, puis le retour de Gabrielle et la résolution de celle-ci de reprendre sa fille auprès d'elle.

— Comprenez-vous mon désespoir, cher monsieur Dumarest ? poursuivit le malheureux père. Ne plus voir Jeanne et tout craindre du milieu funeste où sa mère va la faire vivre ! Voyons, n'y a-t-il rien à faire ? Ne puis-je empêcher l'épouvantable prostitution de cette âme vierge ? Conseillez-moi.

—Je ne puis vous donner aucun conseil, répondit le notaire, véritablement peiné. La loi ne nous fournit nulle action contre mademoiselle Berthier. Tous les droits sont de son côté.

— Mais si je conservais Jeanne, si je la cachais, si je refusais de la rendre ?

— Gardez-vous-en bien ; c'est là un cas prévu par le Code pénal. Il irait pour vous et pour madame Brétigny de la prison, car, n'en doutez pas, mademoiselle Berthier vous dénoncerait immédiatement au parquet.

— Ainsi, rien, rien ! Savez-vous que cela est odieux ! Et il y a des peines pour l'affamé qui vole un pain, pour le malheureux qui mendie ! C'est horrible !

— Il n'y a qu'un homme qui peut tout, c'est celui qui s'est déclaré le père de la fille de mademoiselle Berthier. Cette fille a plus de sept ans ; il obtiendrait facilement la garde de son enfant ou tout au moins son maintien dans l'institution de madame Brétigny, où vous pourriez continuer à aller. M. de Martry a dû conserver quelque influence sur M. Berney ; voyez-le. C'est peut-être là qu'est le salut. De tout autre côté, je ne vois rien.

— Vous avez raison, je vais courir chez M. de Martry. Ah ! cette misérable femme ! Maudit soit le jour où je l'ai rencontrée sur ma route !

Quelques instants plus tard, M. du Longpré, le cœur brisé, se séparait de Jeanne, qui, de la voiture où elle était remontée avec madame Brétigny, lui répétait encore, en lui envoyant un dernier baiser :

— À bientôt, n'est-ce pas, mon ami, tu viendras me voir ?

Paul donna immédiatement l'ordre d'atteler, et, moins d'une heure après cette scène pénible, il arrivait rue du Cirque.

M. de Martry, que le créole n'avait pas vu depuis plusieurs semaines, était chez lui, et il ne fut pas moins surpris que M Dumarest en apprenant tout ce qui s'était produit depuis trois ans, car l'ancien officier de marine n'était pas mieux renseigné que le notaire. M. du Longpré avait fait mystère à tout le monde de la façon dont il avait rencontré sa fille et des suites de cette rencontre.

— Maintenant, que faire ? demanda Paul au commandant lorsqu'il eut terminé son récit. M Dumarest pense qu'en vous adressant à M. Berney vous obtiendrez peut-être quelque chose : par exemple, le renvoi de Jeanne dans sa pension.

— Mon cher monsieur du Longpré, j'obtiendrai tout de Richard s'il n'est pas retombé sous le joug de Gabrielle ; mais, dans le cas contraire, nous n'arriverons à rien. Je pense que le plus pressant est de connaître les intentions positives de mademoiselle Berthier. Je savais qu'elle devait revenir à Paris, car il y a déjà six mois qu'elle a donné congé au locataire de son hôtel des Champs-Élysées. Aujourd'hui même, j'irai chez Richard et ferai en sorte de rencontrer Gabrielle. Mais il ne faut pas nous le dissimuler, s'il y a parti pris de cette infernale créature, nous nous briserons contre une muraille d'airain. Enfin, nous allons voir ; demain, je vous donnerai des nouvelles exactes. Ah ! mon cher ami,

que je savais bien ce que je faisais, il y a quelques années, lorsque je refusais de vous faire savoir où l'on élevait Jeanne ! Vous n'auriez pas dû chercher cette fillette.

— Je viens de vous dire que le hasard seul a tout fait.

— Oui, mais vous vous êtes hâté d'en profiter. Pourvu que Gabrielle ignore tout cela.

— Quel danger y verriez-vous ?

— Quel danger, mon pauvre ami ? Un terrible ; car si Gabrielle sait que vous avez vu Jeanne, que vous l'aimez, que vous la désirez, elle sera impitoyable. C'est une femme capable de tout. Vous ne l'ignorez pas. Enfin ne perdons pas un instant. Retournez-vous chez vous ?

— Oui.

— Alors jetez-moi rue des Martyrs ; je vais commencer ma campagne par l'atelier de Richard.

Les deux amis montèrent en voiture, et lorsque, dix minutes plus tard, M. du Longpré quitta M. de Martry, ce fut après lui avoir fait promettre de le tenir au courant, sans nul retard, de ce qu'il aurait fait et obtenu.

M. Berney n'était pas chez lui, et le commandant apprit de Dominique, qui préparait mélancoliquement des palettes, que l'artiste avait à peine paru dans son atelier depuis une huitaine de jours.

L'ancien officier de marine étouffa un juron, réfléchit un instant, puis, se décidant à aller droit au danger, il sauta dans un fiacre et se fit conduire aux Champs-Élysées.

Le petit hôtel de Gabrielle, élevé entre cour et jardin, était une charmante construction à l'italienne. Au rez-de-chaussée, deux grands salons de réception, une salle à manger et une serre. Au premier, une chambre à coucher, une galerie, un boudoir et un cabinet de toilette, marbre blanc et argent, comme la salle de bain. Tout cela meublé avec un luxe de bon aloi et un goût parfait.

Il était facile de s'apercevoir, en franchissant le seuil de l'hôtel, que la maîtresse de la maison était de retour, car il y régnait, dans les écuries, dans la cour et dans les vestibules, une agitation de fourmilière. C'était un véritable défilé de fournisseurs.

M. de Martry craignit un instant que mademoiselle Berthier ne voulût ou ne pût pas le recevoir, et il hésitait à lui faire passer sa carte, lorsqu'il s'entendit appeler par Gabrielle elle-même.

De la salle à manger, dont les portes étaient ouvertes et où elle donnait des ordres à son tapissier, elle avait reconnu le commandant, était venue au-devant de lui et lui disait avec sa gracieuseté d'autrefois :

— Quelle bonne fortune vous amène, mon cher Martry ? Quels que soient les motifs de votre visite, j'ai le plus grand plaisir à vous voir.

Mademoiselle Berthier était à peine changée. Peut-être était-elle encore plus belle que l'ancien officier de marine ne l'avait jamais vue. Les années avaient passé sur elle sans l'effleurer. Sa taille était la même ; son buste avait conservé l'aristocratique richesse de ses merveilleux contours. On n'aurait pu découvrir la moindre esquisse de rides sur son front ; ses grands yeux avaient

toujours les mêmes éclairs, et ses lèvres de pourpre le même sourire.

Elle avait introduit son visiteur dans un des salons du rez-de-chaussée, et M. de Martry avait profité de ces quelques secondes de répit pour se remettre un peu de cette réception amicale, à laquelle il eût infiniment préféré un accueil plus en rapport avec la mission qu'il venait remplir.

Il lui sembla qu'au moment où il entrait dans la pièce où l'avait précédé Gabrielle, quelqu'un s'en échappait, et il pensa que ce quelqu'un pouvait bien être Richard.

Cela le mit encore sur ses gardes. Le commandant savait bien que, chez les femmes de la nature de mademoiselle Berthier, le sourire est trop souvent le reflet de la mauvaise pensée.

Aussi, pour lutter à armes égales contre son redoutable adversaire, répondit-il à Gabrielle qui avait renouvelé sa question :

— Mon Dieu ! madame, vous devez un peu ma visite au hasard, je dois vous l'avouer, dussiez-vous en accuser ma galanterie et…

— Voyons, commandant, est-ce que vous m'appelez : Madame, sérieusement ? interrompit mademoiselle Berthier avec un éclat de rire qui déconcerta M. de Martry. Comment ! vous un homme pétri d'esprit et d'indulgence, vous avez cet horrible défaut, pour les hommes, qu'on appelle : la mémoire ! Vous vous souvenez toujours de cette vieille querelle où vous avez pris le parti d'un étranger contre moi ; moi, votre Gabrielle !

— Dame ! c'est que ce parti était…

— Prenez garde, vous allez me dire une chose désobligeante. Eh bien ! si vos souvenirs sont aussi fidèles, je vous jure que les miens ont tout à fait disparu. M. du Longpré m'a refusé son nom, c'était son droit, je le veux bien, quoiqu'il me l'eût promis ; moi, je lui ai refusé sa fille, c'était encore bien plus mon droit, à moi qui ne lui avais fait aucune promesse. Partant, nous sommes quittes. Il vit de son côté, je vis du mien, sans les rentes qu'il a eu la générosité de me faire. Que peut-on me reprocher ? Jeanne est-elle malheureuse ? Est-elle mal élevée ? Suis-je une mauvaise mère ? Forcée de quitter la France et voulant éviter à ma fille les fatigues d'un long voyage, ainsi que les rigueurs d'un climat dangereux, je l'ai placée dans une excellente institution, chez une bonne et digne femme qui a eu pour elle toutes les tendresses et tous les soins. En quoi ma conduite peut-elle me mériter votre froideur et votre rancune ? Faites-moi le plaisir de ne plus penser à cette ridicule histoire, et redevenez bien vite mon ami comme jadis. Le voulez-vous ?

L'ancien officier de marine était absolument interdit, car enfin tout ce que disait là mademoiselle Berthier était exact, et pour des gens moins initiés que lui au drame qui s'était joué entre la jeune femme et M. du Longpré, il n'y avait pas grand-chose à dire contre Gabrielle, vu le monde auquel elle appartenait.

De plus, si de nouveau il se brouillait tout à fait avec la mère de Jeanne, il n'en obtiendrait rien, se ferait fermer sa porte, et ne pourrait ainsi rendre aucun service à son malheureux ami.

Convaincu de toutes ces vérités, il fit alors contre mauvaise fortune bon cœur, et, tendant la main à Gabrielle, il lui dit :

— Vous êtes décidément très forte. Eh bien ! maintenant qu'allez-vous devenir ? Vous vous réinstallez à Paris ?

— Complètement, mais pas immédiatement. J'ai rêvé une foule d'améliorations pour mon hôtel, et comme j'ai les maçons en horreur, je vais leur livrer ma maison pendant quatre ou cinq mois.

— Où irez-vous ?

— À Nice et un peu en Italie. Les cinq années que je viens de passer en Russie m'ont donné soif de soleil et de liberté. Je partirai dans une quinzaine de jours, car, avant de m'éloigner, je veux réunir quelques intimes pour leur annoncer la prochaine réouverture de mon hôtel. Oh ! une petite sauterie bien innocente. Vous viendrez, n'est-ce pas ? Ne craignez rien, je ne vous compromettrai plus : je vais être un modèle de sagesse. D'ailleurs je dois vous l'avouer, et cela va vous faire rire, de la part d'une vieille femme comme moi, je suis redevenue amoureuse de Richard. Le pauvre garçon ! je l'ai fait assez souffrir, depuis cinq ans surtout, pour que l'heure des compensations soit arrivée. Nous partirons ensemble.

— Et votre fille, qu'en ferez-vous ?

— Je l'emmènerai.

— Avec Richard ?

— Eh bien ! est-ce que Richard n'est pas son père ?

— Ah ! c'est vrai !

— Vous savez, mon cher ami, que tout cela finira un beau jour comme un vaudeville de Scribe, par un mariage.

Tous ces projets, que mademoiselle Berthier énumérait comme choses déjà faites, épouvantaient M. de Martry. Ses yeux fixés sur le visage souriant de la jeune femme, il ne savait que répondre.

— Ah çà, reprit-elle, en quoi tout cela vous étonne-t-il aussi fort ?

— C'est que vous me paraissez oublier quelqu'un, répondit enfin le commandant.

— Qui donc ?

— M. du Longpré.

— M. du Longpré ! Oui, je vous avoue que je n'y songe guère, ou plutôt que je n'y songe pas du tout. Oh ! si cela lui plaît tant soit peu, qu'il vienne à mon bal ! Ce sera pour lui une excellente occasion d'admirer Jeanne. Vous savez que c'est vraiment la plus ravissante fillette qu'il y ait au monde.

— Vous êtes deux fois folle, Gabrielle. D'abord, je doute fort que M. du Longpré ait la curiosité de franchir le seuil de votre hôtel.

— Qui sait ?

— Et j'espère bien que vous n'allez pas commettre la faute de présenter votre fille à vos amis.

— Pardon ! ce serait une faute si Jeanne avait dix-huit ans, mais comme elle en a douze à peine.

— Qu'importe ! sa place n'est pas dans votre salon.

Mademoiselle Berthier était devenue subitement sérieuse.

— Tenez, Martry, reprit-elle après un instant de silence, jouons une fois de plus cartes sur table, mais sans nous brouiller. C'est M. du Longpré qui vous envoie.

— Pourquoi supposer cela ?

— Je vais vous le dire : parce que M. du Longpré a vu Jeanne toutes les semaines depuis trois ans, qu'il en est fou, et qu'ayant appris déjà sans doute que je la retire de chez madame Brétigny, il ne peut se faire à l'idée de ne plus la revoir.

L'ancien officier de marine ne put dissimuler sa surprise.

— Ah ! vous ne me saviez pas aussi bien renseignée. Pauvres sots que vous êtes tous, vous autres hommes, lorsque vous voulez entrer en lutte avec nous ! Mais lorsque vous nous trompez et que nous vous laissons faire, en paraissant l'ignorer, c'est que nous avons intérêt à être trompées ! Oui, je sais les visites de M. du Longpré, avenue d'Eylau ; oui, je connais ses promenades avec Jeanne, qui l'appelle « mon ami » et l'adore ; je sais tout cela depuis le premier jour. Si j'étais une mauvaise femme, comme le dit votre ami et comme vous le pensez peut-être, je me serais opposée à ces réunions, j'aurais privé M. du Longpré de cette joie…

— Dont vous le priverez désormais.

— Moi ! je n'y pense pas ! Seulement, si M. du Longpré veut voir ma fille, vous entendez, ma fille, il viendra la voir chez moi, sa mère.

— Vous savez bien que c'est impossible.

— Je n'y puis rien, mais je ne me séparerai certes pas de nouveau de Jeanne pour la lui donner.

— D'ailleurs, vous allez partir.

— Oh ! pour quelques mois.

— De plus, en admettant que, par impossible, M. du Longpré vienne ici, chez vous, de quel œil le verra Richard ?

— Richard ? mais il ne connaît pas votre ami. Je crois que la seule fois qu'il ait entendu prononcer son nom, c'est lorsque vous avez arrêté la carte de M. du Longpré au passage. Or, il y a de cela plus de douze ans ; donc il l'a oublié. Quant à ses traits, ils n'ont pu se graver dans la mémoire de M. Berney, car vous vous souvenez bien que ce certain jour où vous vous êtes présentés, rue des Martyrs, pour me disputer la place, Richard avait déjà disparu avant que vous eussiez franchi le seuil de son atelier.

— Oui, c'est peut-être vrai, mais néanmoins M. du Longpré ne viendra jamais chez vous.

— Tant pis pour lui ! Quant à vous, vous y serez toujours le bien reçu. N'allez pas oublier que mon bal est d'aujourd'hui en quinze, sans remise. Il me tarde de partir.

Et prétextant quelques ordres à donner, Gabrielle congédia affectueusement M. de Martry, qui se retira tout soucieux.

— Infernale créature ! se disait-il en descendant les Champs-Élysées ; le temps lui-même n'en aura pas raison.

XIII

En avouant à M. de Martry que, de nouveau, elle était éprise de Richard, Gabrielle avait dit vrai, cela était honteusement exact.

Une fois de plus, elle était revenue à lui, ramenée à ses anciennes amours, en même temps par ses sens et son esprit de domination. Si, lorsqu'elle voulait expliquer ses retours vers l'artiste, elle disait, orgueilleuse même pour ses propres vices, qu'elle payait ainsi à l'amant si souvent trahi les tortures qu'elle lui avait affligées, c'est en s'exprimant de la sorte qu'elle mentait.

La vérité, c'est que, parfois, elle aimait à la folie cet homme, qui, tour à tour, la domptait et tombait à ses pieds, la maudissait en l'adorant, était également son esclave et son maître, la serrait dans ses bras à l'étouffer, la couvrait de baisers prêts à se changer en morsures, la méprisait à genoux, et manifestait sa passion mieux encore dans une menace que par une caresse.

Comme il plaît au psylle hindou d'exciter la colère des vipères naja pour prouver davantage encore sa puissance de fascination sur les terribles reptiles, de même il plaisait à Gabrielle de jouer avec les désespoirs et les accès de colère du malheureux que, d'un regard, d'un geste ou d'un sourire, elle pouvait attirer palpitant sur son cœur.

Depuis le jour où la femme s'était éveillée en elle, mademoiselle Berthier n'avait été inspirée que par deux sentiments : son amour pour Richard et son incommensurable ambition de briller dans quelque monde que ce fût.

Rejetée deux fois des milieux honnêtes par des circonstances fatales et logiques, elle s'était juré d'être au premier rang parmi

les courtisanes, et elle s'était tenu parole, sacrifiant impitoyablement à cette irrévocable volonté son amour même, pour n'y revenir que lorsqu'elle était saturée de satisfactions de vanité.

Fatiguée d'adulations fades et des marchés infâmes, elle éprouvait alors, après s'être vendue, un enivrement immense à se donner.

Il ne faudrait pas supposer que nous créons ici un tempérament féminin tout exprès pour les besoins de notre récit. Mademoiselle Berthier n'était une exception, dans le monde où se déroule cette seconde partie de notre drame, que parce qu'elle en représentait la quintessence ; mais elle n'en était pas moins le produit naturel, la personnification absolue.

Mieux élevée, plus instruite que ses rivales, admirablement douée du côté de l'intelligence et de l'esprit, complétement désirable pour les vaniteux, les passionnés et les fous, c'est-à-dire pour la masse des chercheurs d'amours ; décidée à renverser tous les obstacles, Gabrielle devait atteindre au sommet du vice élégant sans jamais rouler dans la boue.

Son cynisme était de bonne maison, et elle disait : Monsieur, à son amant de la veille, d'un tel ton et avec un tel regard que nul ne se serait jamais hasardé à lui répondre autrement que : Madame.

À Athènes, elle eût été Aspasie ; à Corinthe, Laïs. Ainsi que Leontium, elle eût dicté à Épicure le code des voluptés. Comme Marozia, à Rome, elle eût fait et défait des papes. Ne pouvant, à l'imitation de Phryné, offrir une statue d'or au temple de Jupiter, ou, à celle de Rhodope, construire une pyramide, elle imitait, autant que le lui permettait son siècle prosaïque, ses illustres

aïeules, en manifestant, dans ses moindres actes, son horreur du commun et du vulgaire.

Il venait de s'ouvrir à Paris une école de grossièreté. Quelques gentilshommes, blasés des respects dont ils étaient l'objet dans la vie de famille, trouvaient un plaisir épicé à entendre des filles de bas étage leur lancer, même en public, les épithètes les plus outrageantes. Ils en riaient et les excitaient à ces abjections. Cette école faisait de nombreux prosélytes. Certains fils d'enrichis, affamés de bruit et de scandale, marchaient fièrement sur les traces de leurs maîtres, sans réfléchir que ce qui glissait sur les blasons sans tache de ceux-là s'accrochait aux angles roturiers de leurs noms à eux.

Mademoiselle Berthier trouvait cela odieux et voulait réagir contre ces mœurs de barrière. On s'en aperçut moins de huit jours après sa rentrée à Paris. Chez elle, tout se passait avec le plus grand air, rien n'y trahissait les origines : ses domestiques étaient silencieux et polis, nul nom ne les faisait sourire ; sa femme de chambre, même en la décoiffant le soir, lui parlait à la troisième personne, et ses amis les plus intimes n'auraient osé, devant elle, se tenir moins bien que dans leur salon.

Ainsi qu'avant son départ pour la Russie, Gabrielle ne recevait que des hommes, tous du meilleur monde, sauf quelques artistes dont le talent et la réputation étaient les quartiers de noblesse et excusaient, chez quelques-uns, le manque de distinction. On rencontrait chez mademoiselle Berthier la plupart des illustrations parisiennes, et il était certain qu'elle allait avoir très rapidement un cercle des plus intéressants.

Richard, dont les premiers jours de sa réunion avec sa maîtresse avaient été un incessant délire, prenait bien un peu d'ombrage de ces réceptions pendant lesquelles mademoiselle Berthier n'était plus qu'à ses courtisans, et il hasardait çà et là quelques observations, mais Gabrielle lui disait alors avec un charme infini :

— Cher fou ! laisse-moi au moins ces satisfactions d'amour-propre et sois sans souci, puisque je t'aime et ne veux aimer que toi. D'ailleurs, n'allons-nous pas partir, n'allons-nous pas vivre seuls, tous les deux, pendant des mois entiers !

Et le malheureux, enivré du présent, plein de confiance dans l'avenir, s'efforçait d'oublier les années de torture que lui avait infligées cette femme qu'il adorait toujours, mais avec des intermittences de remords et de colère.

Ainsi que le joueur qui, après avoir perdu, joue encore et court après son argent, Richard, à qui Gabrielle coûtait la jeunesse, les illusions, le talent, Richard ne pouvait se séparer de celle qui représentait pour lui tout ce qu'il avait perdu. Alors, sans vouloir s'avouer la lâcheté de sa conduite, il acceptait cette nouvelle situation honteuse qui lui était offerte. Si mademoiselle Berthier lui eût proposé de l'épouser, il aurait certainement refusé cette consécration officielle de son abaissement, mais il acceptait d'être l'intendant, le factotum, l'homme de confiance, l'amant, l'esclave de cette courtisane millionnaire dont il aurait rougi d'être le mari.

Depuis le retour de Gabrielle à Paris, c'était M. Berney qui traitait avec les fournisseurs, discutait avec les architectes, visitait les agents de change et surveillait les domestiques.

C'est dans une de ces fonctions que M. de Martry l'avait surpris en entrant dans l'hôtel des Champs-Élysées, et c'est par pudeur que Richard s'était caché.

Mais il avait guetté le départ du commandant pour rejoindre aussitôt mademoiselle Berthier et l'interroger sur ce qui s'était passé entre elle et M. de Martry.

La jeune femme ne lui en laissa pas le temps.

— Ce brave Martry, lui dit-elle, n'était peut-être venu que pour me faire quelque sermon, mais nous nous sommes quittés les meilleurs amis du monde.

— Tu lui as parlé de ton projet de donner un bal ? demanda M. Berney.

— Certes oui, je l'ai même invité.

— Je le regrette.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je me soucie peu de me rencontrer avec M. de Martry.

— Mon pauvre Richard, tu n'auras jamais la moindre énergie. Tu as peur du commandant. Quelle autorité a-t-il sur toi ? Si tu n'avais pas commis cent fois la sottise de le prendre pour confident, tu le craindrais moins. Mais tu lui as confié tes pensées ; Dieu sait ce que vous avez échangé de duretés sur mon compte ; et aujourd'hui tu ne tiens pas beaucoup à ce qu'il te les rappelle. Il faut cependant que tu te résignes à le revoir, car tu comprends bien que je ne puis lui fermer ma porte. Forcément il fera partie des quelques intimes que je désire grouper autour de

moi. Du reste, tu t'effrayes trop vite ; Martry ne t'adressera peut-être aucun reproche, pas même celui de m'aimer encore. Tu sais ce dont nous sommes convenus : après cette fête, qui sera ma rentrée officielle à Paris, nous partirons pour l'Italie, et, à notre retour, tu trouveras un atelier dans ce quartier, afin que nous soyons moins loin l'un de l'autre. Puis tu te remettras au travail. On dirait vraiment que maintenant que tu le tiens, ce bonheur pour lequel tu aurais tout donné, il t'épouvante.

— C'est que j'ai peur qu'il ne m'échappe un jour de nouveau, murmura le peintre en s'agenouillant devant sa maîtresse.

— Fou ! mille fois fou ! dit-elle en attirant sur son épaule la tête de Richard et en appuyant chacun de ses mots d'un baiser. Je t'aime ! je t'aime ! je t'aime ! Cela te suffit-il ?

Une fois de plus dompté, le malheureux ferma les yeux pour être tout entier à cette étrange ivresse des sens, dans laquelle Gabrielle le plongeait pour ainsi dire à sa volonté.

Mademoiselle Berthier ne s'était pas trompée à l'égard des intentions de l'ancien officier de marine.

Comprenant que Richard était retombé sous le joug, car dès le lendemain il avait acquis la certitude que le peintre ne quittait plus l'hôtel des Champs-Élysées, M. de Martry avait renoncé à toute tentative dans le sens convenu entre lui et M. du Longpré. Il le dit à ce dernier, dont le désespoir ne saurait se peindre.

Il était donc condamné à ne plus revoir Jeanne ; il était donc privé à tout jamais des caresses de cette enfant dont les sourires le consolaient depuis trois ans ; de ces humiliations, de ces longues tortures, du sacrifice qu'il avait fait de sa jeunesse, de

son bonheur et de celui de Blanche, il ne lui restait donc que le souvenir des quelques instants de joie qu'il avait volés à l'implacable logique des choses. Cela le rendait fou.

Et lorsqu'à ces pensées, déjà douloureuses, venait succéder l'inquiétude que lui causait l'avenir de Jeanne, transportée dans ce milieu funeste où trônait sa mère ; lorsqu'il songeait à ce que le mauvais exemple pouvait faire d'elle un jour, il se jugeait responsable devant Dieu et sa conscience de la perte de cette âme ; il se demandait si, à quelque prix que ce fût, au prix de son honneur même, il n'était pas de son devoir de la sauver.

Aussi, vingt fois en huit jours, monta-t-il les Champs-Élysées dans l'espoir de rencontrer sa fille, prêt qu'il était à quelque acte de violence ; mais jamais il ne put apercevoir Jeanne, et jamais non plus il n'osa franchir le seuil de cette habitation maudite où son cœur voulait entendre les plaintes de l'être bien-aimé qui l'attendait.

Quant à Jeanne, qui ne connaissait pas, d'ailleurs, le nom de son ami, elle se gardait instinctivement d'en parler, mais elle ne pouvait s'accoutumer à sa nouvelle existence, quelques distractions dont s'efforçât de l'entourer l'institutrice anglaise à laquelle sa mère l'avait confiée, avec ordre de ne jamais promener la fillette qu'en voiture et lorsqu'elle l'aurait autorisé.

La pauvre petite était devenue toute sérieuse ; on lui arrachait difficilement un sourire ; elle passait des journées entières courbée, silencieuse, sur un livre qu'elle ne lisait pas. Dans son grand lit aux rideaux de mousseline brodée, elle avait des nuits sans sommeil, pendant lesquelles elle regrettait sa couchette modeste de l'avenue d'Eylau, et son petit cœur, si joyeux sous l'uniforme

de la pension, se gonflait de sanglots sous les robes élégantes dont l'habillait orgueilleusement sa mère.

Elle dépérissait à vue d'œil, et Richard, qui s'en était aperçu, si peu qu'il la vît, en avait fait l'observation à mademoiselle Berthier ; mais celle-ci s'était contentée de répondre qu'elle n'avait plus que quelques jours à rester à Paris, et que, bien certainement, les plaisirs du voyage et le changement d'air suffiraient pour remettre sa fille.

Ignorant les causes véritables de l'affaiblissement de Jeanne, et supposant seulement qu'elle regrettait madame Brétigny et ses petites amies, M. Berney n'avait pas osé insister ; seulement il évitait de plus en plus d'arrêter ses regards sur cette enfant dont les traits fatigués et les lèvres pâlies ravivaient ses remords.

Ce qu'il y avait de navrant, c'est que l'odieuse machination de mademoiselle Berthier ne pesait pas seulement sur M. du Longpré et sur sa fille, mais que mademoiselle du Longpré, qui vivait si loin de ce triste monde, en ressentait cruellement le contrecoup.

Blanche, en effet, avait été frappée du changement qui s'était produit en son cousin, et bientôt son cœur, plus encore que son imagination, avait pressenti que Paul souffrait de quelque nouvelle douleur. Craignant qu'il ne s'agit de cette fillette si chère à M. du Longpré, elle se renseigna, et c'est ainsi qu'elle apprit à peu près tout ce qui s'était passé avenue d'Eylau.

Pendant quelques jours, elle hésita sur le parti qu'elle devait prendre, puis, un matin, s'armant de courage et sans consulter madame Dormeuil, elle fit prévenir son cousin qu'elle avait à lui parler, et le rejoignit dans son cabinet de travail.

C'était la première fois que, depuis bien des mois, Paul et Blanche se trouvaient seuls.

— Mon ami, lui dit la jeune fille, en lui tendant amicalement la main, voulez-vous que nous causions un peu ?

— Je suis à vos ordres, ma chère enfant, répondit le créole, plus ému qu'il ne voulait le paraître, car il ne pouvait s'expliquer la cause de cet entretien provoqué par sa cousine.

— Vous souffrez, Paul ? poursuivit-elle.

— Moi, Blanche, qui peut…

— Oh ! ne le niez pas ; vous ne savez ni mentir ni dissimuler. D'un seul mot je vais vous mettre à l'aise avec moi, qui suis votre amie, votre sœur. Il y a trois ans que je vous ai suivi avenue d'Eylau, que je connais la charmante enfant que vous avez deux fois raison d'aimer, et je sais, depuis plusieurs jours déjà, qu'une mauvaise femme, qu'on dit sa mère, vous a enlevé cette pauvre petite.

D'un geste suppliant, M. du Longpré voulut interrompre la jeune fille.

— Laissez-moi continuer, reprit-elle. Oui, je sais tout cela ; mais ce que mon cœur me dit encore, c'est que moi, qui voudrais tant vous voir heureux, je suis un obstacle à quelque projet.

— Oh ! vous ne le pensez pas, Blanche, dit vivement M. du Longpré.

— J'en suis presque certaine, au contraire. Quel est ce projet ? je l'ignore, mais écoutez-moi bien. S'il ne vous faut que de l'argent pour vaincre les résistances qui vous séparent de cette en-

fant, prenez ma fortune tout entière ; ces femmes-là doivent aimer l'argent ; moi, je n'ai pas besoin de grosses rentes, ni de dot : je ne me marierai pas, je n'échangerai jamais mon nom contre un autre que le mien. Je suis majeure, j'ai donc le droit de disposer de mon bien. J'ai fait rédiger par mon notaire un acte qui vous en laisse la libre disposition. S'il vous fallait mon cœur, s'il vous fallait ma vie, Paul, vous pourriez prendre également mon cœur et ma vie ; il y a longtemps que l'un et l'autre vous appartiennent.

— Vous êtes un ange, Blanche ! s'écria M. du Longpré en tombant aux genoux de la jeune fille.

— Non, non, mon ami, reprit-elle en serrant les mains de son cousin dans les siennes, je vous aime, mais pour vous-même, voilà ma force, et je veux à tout prix, à tout prix, entendez-vous ? que vous soyez heureux.

Et sans permettre à Paul de répondre un seul mot, elle se leva et disparut avant même qu'il fût revenu à lui.

— Malheureux que je suis, gémit le créole, en se relevant à son tour, voilà la femme que me coûte un instant d'oubli et de passion. Eh bien ! non, cela ne sera pas, dussé-je payer l'autre de ma fortune tout entière, de mon honneur même.

Cinq minutes après, il était en voiture. Une demi-heure plus tard, il sonnait à la grille de l'hôtel de Gabrielle.

— Veuillez porter cette carte à madame Berthier, dit-il au valet de pied qu'il trouva sur le perron, et ajoutez, je vous prie, qu'il s'agit d'une affaire importante, et que je désire être reçu.

Le domestique prit la carte que lui présentait M. du Longpré qu'il introduisit dans un salon d'attente, puis il s'éloigna pour

exécuter ses ordres.

— Oh ! mon ami ! mon ami ! s'écria au même instant une voix qui fit tressaillir Paul jusqu'aux plus profonds replis de son être.

Et il ouvrit les bras pour recevoir Jeanne qui, l'ayant reconnu au moment où il traversait le vestibule, s'était élancée sur ses pas.

Mais il avait à peine échangé une caresse avec la fillette, dont le visage pâli reposait sur son épaule, qu'une femme, à l'air effaré, se précipitait dans le salon en s'écriant :

— Mademoiselle Jeanne, venez vite ; si votre mère vous voyait, nous serions grondées toutes deux !

La fillette ne répondait pas ; ses yeux s'étaient refermés ; on eût dit qu'elle allait mourir. Paul la serrait plus fortement contre son cœur.

— Je vous en prie, monsieur, dit l'étrangère, rendez-moi cette enfant. Madame peut venir, et elle m'a expressément défendu de laisser sa fille causer avec qui que ce soit. Vous me feriez chasser.

M. du Longpré mit un long baiser sur le front de Jeanne qui rouvrait les yeux, et il la tendit à cette femme sans prononcer un mot.

Le valet de pied revenait avec la réponse de sa maîtresse.

— Voici, dit-il, ce que madame m'a chargé de remettre à monsieur.

Il présentait au visiteur un plateau d'argent sur lequel était un billet.

Le créole le prit, le déplia et lut rapidement :

« Madame Berthier ne peut recevoir aujourd'hui M. du Longpré, elle le regrette vivement ; mais si M. du Longpré désire la rencontrer, il sera le bienvenu au bal qu'elle donnera jeudi prochain dans son hôtel. »

— C'est bien, merci, dit-il au domestique, en s'efforçant de paraître calme.

Et il sortit lentement, mais pour s'écrier, une fois dans sa voiture et en froissant les lignes odieusement ironiques de Gabrielle :

— Ah ! misérable créature, c'est un défi ! Eh bien ! oui, je viendrai à ce bal, et peut-être que Dieu m'inspirera !

XIV

Ce qu'on appelle le tout Paris élégant et viveur n'avait pas tardé à apprendre le retour de mademoiselle Berthier, et les visites s'étaient rapidement multipliées à son hôtel. Toutefois, il y avait plus de curiosité que de sympathie dans cet empressement.

Gabrielle, en effet, s'était fait peu d'amitiés avec les débris de ses amours, mais on voulait savoir si elle était toujours belle ; on désirait se renseigner à l'égard de ses projets ; on tenait à s'inscrire sur la liste de ses invités pour les fêtes qu'elle ne manquerait pas de donner. On disait enfin qu'elle revenait fort riche, et l'on espérait apprendre quelles aventures elle avait eues, quelles ruines elle avait consommées sur les rives de la Néva.

Ces impatients comptaient sans la prudence de la jeune femme, et lorsqu'on vit que sa porte s'ouvrait plus difficilement qu'autrefois, ce fut une déception générale en même temps qu'un concert de critiques et de propos malveillants. On accusa l'ancienne courtisane d'orgueil et d'ingratitude. Ce fut bien pis quand on sut qu'elle donnait une soirée, et que le chiffre de ses invitations était limité à une centaine.

Mademoiselle Berthier fut bientôt au courant des malédictions mondaines dont on l'accablait, mais elle resta inflexible. En femmes, elle ne voulait recevoir que des artistes de premier ordre, du moins par le nom du théâtre auquel elles appartenaient, et en hommes, que des gens du monde ou des célébrités incontestables.

Pendant les deux jours qui suivirent la tentative d'entrevue de M. du Longpré, Gabrielle fut tout entière à ses préparatifs de fête, et le jeudi indiqué, vers huit heures du soir, la façade de son hôtel s'enguirlanda de gaz, et les portes de la grille s'ouvrirent à deux battants.

L'habitation présentait un coup d'œil vraiment féerique ; on voyait qu'une femme de goût avait présidé à son ornementation. Les vestibules et les escaliers étaient garnis de fleurs rares, la salle à manger avait été transformée en un buffet resplendissant d'argenterie et de cristaux, l'orchestre avait été installé dans la serre, et le jardin était illuminé avec des lanternes de couleur, dont les rayons adoucis en rendaient plus mystérieux encore les épais massifs.

Toutes ces dispositions, on le comprend aisément, avaient beaucoup amusé Jeanne. Dans la ravissante toilette qu'elle inau-

gurait, la charmante enfant oubliait tous ses chagrins, en courant à travers les salons bien avant qu'il y fût arrivé personne.

Richard, qui était le grand maître des cérémonies, avait tenté jusqu'à la dernière heure de dissuader mademoiselle Berthier d'exhiber ainsi sa fille ; mais Gabrielle, qui caressait sans doute quelque projet, avait tenu bon, tout en promettant cependant que l'enfant remonterait dans sa chambre vers onze heures.

Pour l'aider à faire les honneurs de sa maison, la maîtresse de M. Berney avait choisi une de ses vieilles amies, mademoiselle Normand, ancienne actrice de la Comédie française, plus célèbre par ses aventures galantes et conjugales, car un fort honnête homme avait eu la faiblesse de l'épouser, que par ses succès dramatiques.

Vers neuf heures, mademoiselle Berthier quitta son cabinet de toilette et descendit dans ses salons, où elle s'assura d'un coup d'œil que toutes ses instructions avaient été bien suivies.

En la voyant, Richard eut un éblouissement et, dans les regards, un éclair de désespoir jaloux. Gabrielle, il est vrai, était merveilleusement belle. Elle portait avec une distinction parfaite une robe de faille blanche à longue traîne, à peine décolletée et sans le moindre ornement.

Sauf un peigne d'admirables perles pour retenir sa pesante chevelure, ni sur ses luxuriantes épaules ni sur ses bras aux formes si pures, pas un bijou ; ce qui était de sa part tout à la fois coquetterie et preuve de bon goût, puisqu'elle était chez elle et que tout le monde savait qu'elle avait de splendides écrins.

S'apercevant de l'impression qu'éprouvait son amant, la jeune femme s'en approcha et lui dit avec un de ses irrésistibles sourires :

— Tu sais, cher Othello, qu'il faut absolument prendre un autre visage, si tu ne veux pas nous donner en spectacle, ce qui serait tout à fait ridicule. Préférerais-tu que je fusse laide ?

— Peut-être ! murmura Richard.

— Grand fou ! tu ne m'aimerais pas pendant une heure. Si tu as l'ombre de raison, tu ne t'occuperas pas de moi, et certain que demain est bien à toi, tu me laisseras être aimable et belle pour tout le monde aujourd'hui. Je te permets, ce soir, d'adorer toutes les femmes. À demain !

Et caressant le malheureux d'un de ces regards qui le rendaient esclave, Gabrielle rejoignit mademoiselle Normand dans le salon voisin.

Bientôt les invités arrivèrent, et parmi les premiers, MM. Dusert et de Joigné. Mademoiselle Berthier leur avait écrit elle-même, en insistant sur le plaisir qu'elle éprouverait à les voir à sa soirée.

Bien qu'un peu surpris de la faveur dont ils étaient l'objet, car ils n'avaient jamais été des intimes de Gabrielle, et quoiqu'ils fussent devenus des hommes tout à fait sérieux, ces trois messieurs s'étaient empressés cependant de se rendre à l'invitation de la jeune femme, beaucoup plus par curiosité que par habitude de ce monde où ils ne faisaient que de rares apparitions.

Mademoiselle Berthier leur fit le plus gracieux accueil, leur présenta sa fille, qui ouvrait de grands yeux adorables de naïveté

devant tous ces personnages qu'elle n'avait jamais vus ; puis l'orchestre donna le signal des danses, des groupes se formèrent, et la maîtresse de la maison commença à se multiplier pour ses hôtes.

On venait de terminer une valse, et M. de Joigné avait retrouvé MM. Dusert dans le premier salon par lequel entraient les invités, lorsqu'il entendit annoncer MM. de Martry et Paul du Longpré.

Ces messieurs ne purent retenir un mouvement de surprise. La présence du commandant chez mademoiselle Berthier était toute naturelle, on le savait de ses amis depuis longtemps, mais ils ne s'expliquaient pas celle du créole, dont l'existence était toujours restée si calme et si complètement en dehors de ces réunions extramondaines.

L'étonnement de M. de Joigné fut encore plus grand lorsque, portant alternativement ses regards de Gabrielle à Paul, il remarqua l'étrange sourire de la jeune femme et la pâleur ainsi que la physionomie sévère de M. du Longpré.

Il se demanda alors si c'était bien le hasard seul qui les rendait, MM. Dusert et lui, les témoins de cette présentation, qui devait avoir quelque cause mystérieuse. Il se souvint au même moment de ce qui s'était passé une douzaine d'années auparavant, rue de Flandre, et se rappelant l'émotion de M. du Longpré lorsqu'il lui avait donné certains renseignements peu flatteurs sur Gabrielle, il ne fut pas loin de penser que le créole ne l'avait interrogé à cette époque que pour son propre compte. Mais, s'il ne se trompait pas dans ses suppositions, comment et pourquoi, après

un laps de temps aussi long, M. du Longpré revoyait-il l'infidèle ? C'est là ce qu'il ne pouvait s'expliquer.

M. de Joigné fit part de ses réflexions à MM. Dusert, en les engageant à l'imiter, c'est-à-dire à surveiller Gabrielle et à s'efforcer de rattacher les fils de ce drame intime qu'il pressentait.

Mademoiselle Berthier venait de se lever, et, après avoir salué froidement le créole, elle avait pris le bras du commandant, qui lui dit rapidement à demi-voix :

— Ma chère enfant, il faut absolument que vous accordiez quelques minutes d'entretien à M. du Longpré.

— Vous êtes fou, commandant, répondit Gabrielle ; est-ce que je puis quitter le bal ?

— Il est inutile de le quitter ; venez nous rejoindre dans votre boudoir, où je vais conduire Paul. On pourra supposer que nous allons y organiser les tables de jeu.

— Soit ! bien que je ne sache pas du tout ce que peut me vouloir votre ami. Je vous avoue que je ne pensais pas qu'il viendrait.

— Vous saviez bien le contraire. Où est Jeanne ?

— Du côté de la serre, sans doute, avec le neveu de mademoiselle Normand, un garçon charmant qui s'est chargé d'amuser et de faire danser la fillette. À tout à l'heure alors.

En prononçant ces mots, mademoiselle Berthier avait quitté le bras de l'ancien officier de marine. Le sourire était si bien resté sur les lèvres des deux interlocuteurs, que personne n'avait certes pu supposer qu'il s'agissait entre eux de choses graves.

Pendant ce temps-là, M. du Longpré avait reconnu MM. Dusert et de Joigné, et, quoique cette rencontre lui causât un certain embarras, il s'était approché d'eux pour leur serrer la main, tout en fouillant des yeux les salons afin d'y découvrir sa fille.

Il l'aperçut enfin au milieu d'un groupe d'hommes et de femmes qui, la trouvant ravissante, s'en amusaient comme d'un jouet et la couvraient de caresses.

Àcette vue, son cœur éprouva un horrible déchirement, et il allait bien certainement s'élancer vers l'enfant, lorsque M. de Martry le prit par le bras en lui disant :

—Venez, mon ami, mademoiselle Berthier nous rejoindra dans son boudoir ; seulement, j'ai grand-peur que vous ne fassiez une nouvelle démarche inutile.

Le créole ne répondit pas et se laissa conduire.

Gabrielle s'était éloignée de son côté, mais pour retrouver mademoiselle Normand à qui elle dit rapidement à voix basse :

— Priez Richard de ma part de bien s'assurer si mon maître d'hôtel a suivi mes ordres pour le buffet ; qu'il ne s'en rapporte pas à cet homme, mais qu'il ait la complaisance d'examiner un peu tout par lui-même.

Comprenant à demi-mot ce que voulait son amie, l'ex-pensionnaire de la Comédie française l'assura que, pendant une demi-heure au moins, M. Berney ne la gênerait pas.

C'était là sans doute plus de temps qu'il n'en fallait à mademoiselle Berthier, car sa physionomie eut un éclair de satisfac-

tion, et elle se mêla à la foule pour rejoindre M. de Martry, non pas en traversant les salons, mais par le vestibule.

Le boudoir où le commandant avait conduit M. du Longpré était une petite pièce que la maîtresse de la maison affectionnait tout particulièrement. Elle était tendue de satin gris perle brodé d'oiseaux et de fleurs, et meublée dans le plus pur Louis XV. Une glace sans tain, qu'on pouvait à volonté recouvrir d'un store peint par Richard, la séparait du premier des grands salons, avec lequel elle communiquait par une large porte dissimulée d'ordinaire sous des tentures.

Pour la soirée, les portes avaient été démontées et les tentures relevées.

En arrivant dans le boudoir, mademoiselle Berthier salua à peine MM. de Martry et du Longpré, et, prenant immédiatement la parole, elle dit à ce dernier :

— Le commandant vient de me faire part de votre désir de m'entretenir un instant ; ce n'est guère ni le lieu ni le moment ; toutefois, comme, en refusant cette entrevue, j'aurais paru vous garder rancune, et que cela n'est pas, me voici !

— J'aurais préféré moi-même, madame, vous rencontrer avant cette soirée, et vous savez que je l'ai tenté, mais vous m'avez fermé votre porte.

— Lorsque vous vous êtes présenté chez moi, vous étiez seul ; or, pour des raisons que vous comprenez fort bien, je désirais ne vous recevoir qu'en compagnie de M. de Martry. Maintenant que nous sommes réunis, soyez assez bon pour me faire connaître le

but de cet entretien, car je me dois à mes invités qui peuvent, d'un instant à l'autre, me relancer jusqu'ici.

— Vous vous doutez bien, Gabrielle, de ce que désire M. du Longpré, dit le commandant en s'apercevant des hésitations de son ami et aussi des efforts surhumains qu'il faisait pour garder tout son calme.

— Pas le moins du monde, répondit froidement mademoiselle Berthier. Que votre ami s'explique.

— Je viens vous demander, madame, non de me rendre ma fille, puisque, grâce à vous, je n'ai pas le droit de lui donner ce nom, mais tout au moins de la renvoyer chez madame Brétigny.

— Complétez votre pensée, monsieur, reprit ironiquement mademoiselle Berthier : « afin que je puisse la voir à mon gré et qu'elle ne soit pas élevée près de vous, exposée à de mauvais exemples. »

— Vous savez que j'ignore le mensonge : c'est là ma pensée, en effet.

— Eh bien, monsieur, nous allons terminer d'un mot. Pas plus aujourd'hui qu'il y a douze ans, je ne suis disposée à vous céder Jeanne, même par intervalles ; je l'ai retirée de sa pension parce que j'ai jugé bon d'agir ainsi ; elle sera désormais élevée près de moi, parce que telle est ma volonté.

— Gabrielle ! interrompit M. de Martry en arrêtant du regard M. du Longpré, dont la colère semblait prête à éclater.

— Non, reprit la jeune femme avec le même sang-froid cruel, je n'ai aucune concession à faire. Il y a douze ans, je vous ai dit :

La mère et l'enfant, ou ni l'une ni l'autre ; aujourd'hui, je vous le répète : Toutes les deux, ou rien !

— Mais, observa l'ancien officier de marine…

— Laissez-moi continuer, poursuivit-elle. Ah ! je sais bien qu'il est encore plus difficile aujourd'hui qu'autrefois d'épouser Gabrielle Berthier ; aussi ne puis-je supposer que vous vous arrêtiez jamais à une semblable pensée ; mais j'ai bien le droit de vous dire : Est-il certain que je serais devenue ce que je suis si vous aviez fait de moi votre femme ? N'êtes-vous pas un peu responsable de l'existence que j'ai menée ? Interrogez davantage votre conscience, et puisque vous n'avez pas su faire jadis le sacrifice de votre orgueil, ne vous en prenez qu'à vous-même des conséquences de vos actes. Je voulais que Jeanne eût un nom, vous lui avez volé le vôtre en refusant de le partager avec moi, je lui en ai donné un autre.

M. du Longpré n'écoutait plus Gabrielle. À travers la glace sans tain, il avait reconnu Jeanne entre les bras d'un valseur, et il s'était élancé pour arracher son enfant à cet odieux contact, mais il était arrivé trop tard : le couple, qui sans doute n'avait pas poursuivi sa route, avait disparu.

Lorsqu'il se retourna vers mademoiselle Berthier, il était d'une pâleur livide.

— Comment, lui dit-il d'une voix saccadée, osez-vous me reprocher ce que j'ai fait jadis, vous qui avez irréparablement disposé de ma fille, vous qui, par votre odieuse machination, avez élevé entre elle et moi une infranchissable barrière, que je ne puis renverser, même au prix de mon nom ?

— Ah ! vous le donneriez donc aujourd'hui, ce nom, si votre fille pouvait légalement vous appartenir ?

— Oui, parce que je ne veux pas que mon enfant devienne…

— Mon ami… interrompit M. de Martry, épouvanté de l'exaltation du créole.

— Achevez votre pensée, reprit Gabrielle avec un sourire moqueur. Eh bien ! si vous aimez Jeanne à ce point, donnez-moi votre parole d'honneur — oh ! moi, j'y croirai — que dans un mois je serai votre femme, et demain, en vous envoyant votre fille, je vous fournirai tous les moyens, non pas de l'adopter, mais mieux encore, de la reconnaître dans l'acte même de votre mariage, c'est-à-dire de la légitimer.

— Je ne vous comprends pas.

— Il n'est pas nécessaire que vous me compreniez, pourvu que vous me fassiez le serment que je demande.

— Vous savez bien, Gabrielle, que tout cela est impossible, observa M. de Martry, quelque moyen que vous comptiez employer.

— Vous vous trompez, commandant. Du reste, que risque M. du Longpré ? Sa parole ne l'engage que si, moi, je tiens ma promesse.

— Mais puisque Jeanne est reconnue par votre… par M. Berney, dit Paul, dont le cœur était le théâtre d'une horrible lutte entre le respect de son nom et l'amour paternel.

— Je n'ai pas d'explication à vous donner, reprit mademoiselle Berthier ; est-ce oui ? est-ce non ?

— C'est oui, mais à certaines conditions.

— Lesquelles ? Faites vite !

— J'emmènerai Jeanne immédiatement.

— Soit !

— Notre contrat, en ce qui concerne les questions d'argent, sera rédigé selon ma volonté.

— Pourvu cependant que vous ne disposiez pas de ma fortune.

— Je n'entends en disposer que de façon à ce qu'elle ne revienne jamais à ma fille !

Si maîtresse qu'elle fût d'elle-même, Gabrielle ne put s'empêcher de pâlir sous cet outrage qu'elle méritait si bien ; mais cela ne dura qu'une seconde, et elle répondit froidement :

— Soit encore !

— Ce n'est pas tout, reprit M. du Longpré ; le lendemain de notre…

— De notre mariage, ayez donc le courage de le dire.

— Oui, de notre mariage, nous quitterons Paris pour aller vivre à l'étranger.

— J'accepte.

— À ces conditions-là, je vous jure de vous donner mon nom dans un mois, si, loyalement, légalement, sans faux-fuyants, de l'avis de mon notaire, je puis légitimer Jeanne en vous épousant.

— C'est convenu !

— Je n'ajouterai qu'un mot à ce marché que vous m'imposez, c'est que vous m'avez forcé d'étudier ce Code qui vous est si familier, et que j'y ai lu dans quel cas l'époux est excusable du meurtre de sa femme. Puisque vous avez foi en ma parole, gravez bien dans votre mémoire ce second serment que je fais : celui d'user impitoyablement de mon droit si vous manquez jamais à vos devoirs.

Ces mots avaient été prononcés avec une telle fermeté que M. de Martry fut réellement effrayé de la sanglante prédiction qu'ils semblaient renfermer ; mais mademoiselle Berthier, dont le cœur, nous le savons, n'était accessible à aucune crainte, qui ne connaissait que les blessures faites à son orgueil, mademoiselle Berthier se contenta de sourire en disant avec le plus grand calme :

— Je vous comprends parfaitement.

— Alors faites venir Jeanne, reprit M. du Longpré.

— Tout de suite, répondit la jeune femme ; mais vous me permettrez bien, à moi qui accepte toutes vos conditions, si blessantes et si menaçantes qu'elles soient, de vous en poser une à mon tour. Seulement, celle-là aussi, comme les vôtres, est une condition absolue.

— Dites.

— Devant MM. Dusert et de Joigné, que j'aperçois dans le salon, à deux pas de cette porte, vous allez m'autoriser à prononcer cette phrase : Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter M. Paul du Longpré qui, dans un mois, sera mon mari.

— Gabrielle ! s'écria M. de Martry.

— Ne craignez rien, poursuivit-elle, sans se préoccuper de l'exclamation du commandant, ce n'est pas le scandale que je cherche, mais une réparation que je veux. Ces messieurs sont gens bien élevés ; il suffira de les prier de ne rien dire pour que tout reste entre nous.

Le créole, lui, n'avait pas prononcé un seul mot, mais le rouge lui était monté au front à cette outrageante prétention de la jeune femme.

— Décidez-vous, monsieur, reprit-elle avec un de ces accents d'irrévocable volonté dont elle savait accompagner ses paroles ; sinon, vous et moi, nous aurons perdu notre temps.

— Soit ! dit M. du Longpré d'une voix sombre, je subirai cette dernière humiliation. Appelez Jeanne et ces messieurs !

Mademoiselle Berthier fit signe à un de ses domestiques et lui donna un ordre à voix basse.

Quelques secondes après, MM. de Joigné et Dusert, fort intrigués, entraient dans le boudoir.

Mademoiselle Berthier leur adressa textuellement la phrase convenue, en leur recommandant de lui garder le secret de l'étrange nouvelle dont elle les informait. M. du Longpré approuva du regard et du geste, et les témoins de cette scène s'inclinèrent, plus stupéfaits encore qu'ils ne voulaient le paraître.

Jeanne arriva au même instant. Elle s'était arrêtée tout interdite sur le seuil du boudoir ; mais, en reconnaissant M. du Longpré, elle courut à lui en s'écriant :

— Mon ami, mon ami !

Le malheureux la prit dans ses bras, et, comme un avare rentrant en possession d'un trésor perdu, il la serra contre son cœur et s'élança dans le vestibule.

— Ah ! je comprends, murmura M. de Joigné à ses amis, c'est tout simplement le chantage à la paternité. Décidément Gabrielle est une des femmes les plus fortes qu'il soit possible de rencontrer. Je m'explique maintenant pourquoi elle s'est souvenue de nous.

Et comme ces messieurs avaient salué en laissant seuls M. de Martry et mademoiselle Berthier, celle-ci dit à son vieil ami avec un rayonnement d'orgueil :

— Eh bien ! commandant, qu'en pensez-vous ?

— Je pense que vous jouez en ce moment une grosse partie, répondit l'ancien officier de marine dont la physionomie s'était assombrie, et que Richard, cette fois, pourrait vous la faire perdre.

— Nous verrons cela. En attendant, rentrons dans le bal. C'est vraiment miracle que personne ne soit venu nous troubler.

Elle s'était dirigée vers la porte du vestibule, par où Jeanne et son père avaient disparu.

M. de Martry retourna directement du boudoir dans les salons.

Pendant ce temps-là, M. du Longpré regagnait la rue de Flandre au galop de ses chevaux, oubliant, sous les baisers de sa fille, tout ce qu'elle devait lui coûter.

XV

Ce fut seulement lorsqu'il arriva rue de Flandre que M. du Longpré réfléchit à l'effet qu'allait produire la présence de Jeanne dans son hôtel.

En admettant que Blanche fût retirée chez elle et ne vit pas la fillette ce soir-là, il ne serait pas possible de la cacher le lendemain. Semblable dissimulation était d'ailleurs loin de sa pensée. Que faire alors ? Paul se le demandait encore lorsque sa voiture, après avoir franchi la grille de la maison, s'arrêta devant le perron de l'aile qu'il habitait.

Ne sachant trop quel parti adopter et fort embarrassé, somme toute, de sa fille qu'il avait enveloppée dans sa pelisse et qui s'était endormie, il la prit dans ses bras et gagna sa chambre à coucher, où il étendit doucement le précieux fardeau sur son lit.

Cela fait, s'apercevant qu'il était à peine onze heures, il sonna son valet de chambre, et il allait donner à cet homme l'ordre de prier madame Dormeuil de le rejoindre si elle n'était pas couchée, quand il entendit ouvrir la porte de la galerie qui reliait son appartement avec les autres parties de l'hôtel.

Presque au même instant mademoiselle du Longpré apparut.

Le créole fit signe à son domestique de sortir et, fort ému, s'avança vers la jeune fille.

— Pardonnez-moi, mon ami, lui dit-elle, de venir chez vous à pareille heure ; mais j'étais à ma fenêtre lorsque vous êtes rentré, j'ai vu que vous n'étiez pas seul, et j'ai pensé que je pouvais vous être utile.

— Blanche ! supplia M. du Longpré en rougissant.

— Il vaut mieux, poursuivit-elle, pour nos gens et pour nous-mêmes, qu'il en soit ainsi. De plus, cette chère enfant serait fort mal ici.

Il serait impossible de rendre l'adorable accent de bonté avec lequel mademoiselle du Longpré avait prononcé ces mots, ni de peindre le sourire maternel qui rayonnait sur ses lèvres décolorées, pendant qu'elle se dirigeait vers le lit où, réveillée, la fille de Gabrielle venait de s'asseoir.

— Si vous saviez ! dit Paul à sa cousine, au moment où elle passait près de lui.

— Je ne veux rien savoir, répondit-elle en lui serrant la main ; quoi que vous ayez fait, quoi que vous coûte l'accomplissement de votre devoir, je vous approuve.

Tant d'abnégation et tant de douceur brisaient plus encore M. du Longpré que toutes les luttes odieuses qu'il avait dû subir. Il ne trouvait pas un mot pour exprimer sa reconnaissance et son admiration.

Jeanne voyait sans étonnement s'approcher d'elle cette femme qui lui était inconnue ; son âme, encore bercée par ces songes heureux que Dieu donne aux enfants, la prenait sans doute pour son ange gardien.

— Voulez-vous m'aimer, chère petite ? lui demanda Blanche en s'agenouillant auprès du lit.

— Aimez-vous mon ami ? dit la fillette en répondant par cette question naïve à la question qui lui était adressée.

— Oui, je l'aime, fit mademoiselle du Longpré en se tournant vers Paul, qui baissait les yeux pour cacher ses larmes.

— Alors, moi, je vous aime de tout mon cœur !

Et comme si elle ne fût sortie du sommeil que pour prononcer ces paroles, l'enfant laissa tomber sa tête alourdie sur l'épaule de la jeune fille qui lui tendait les bras.

Quelques minutes plus tard, Jeanne dormait profondément dans la chambre de Blanche. La vierge se faisait mère pour veiller sur le repos de celle qui lui coûtait le bonheur.

Une fois seul, Paul tomba dans un fauteuil et put enfin donner un libre cours aux sanglots qui l'étouffaient.

Laissons l'infortuné à son désespoir et retournons aux Champs-Élysées, pour y assister à un spectacle d'un tout autre genre que celui dont l'hôtel de la rue de Flandre venait d'être le théâtre.

Aucun des invités de mademoiselle Berthier n'était venu la troubler, il est vrai, pendant son entretien avec M. du Longpré ; mais, bien qu'elle eût duré dix minutes à peine, la scène que nous avons retracée dans le chapitre précédent n'avait pas passé inaperçue pour tout le monde.

La présence du créole d'abord, que personne ne connaissait, sauf MM. Dusert et de Joigné, avait éveillé la curiosité de bon nombre de gens, jaloux des attentions de Gabrielle ; puis, lorsqu'on avait vu cet étranger seul dans le boudoir avec la maîtresse de la maison et M. de Martry, on s'était enquis bien vite du nom et de la situation sociale de ce privilégié.

Ne pensant certes pas commettre une indiscrétion, car il ne se doutait guère de ce qui allait se passer peu d'instants après, M. de Joigné n'avait pas hésité à satisfaire la curiosité générale, et c'est ainsi qu'on avait appris que l'inconnu s'appelait Paul du Longpré et était un des industriels millionnaires de Paris.

Il n'en fallut pas davantage, vu le milieu où nous avons conduit nos lecteurs, pour que les plus piquantes suppositions prissent immédiatement leur essor. Le nouveau venu fut bientôt désigné comme la victime par le sacrifice de laquelle mademoiselle Berthier allait signaler sa rentrée dans l'arène de la galanterie.

On ne pensait guère que la terrible fille d'Ève voulût faire plus encore qu'un amant de celui dont quelques-uns peut-être enviaient déjà le sort.

Gabrielle, on le conçoit aisément, n'en fut que plus entourée lorsqu'elle rentra dans le bal, où, soit parce qu'elle voulait détourner les soupçons, soit parce que son orgueil satisfait la disposait à la bonté, elle fut plus charmante que jamais avec tout le monde.

Seuls, MM. Dusert et de Joigné ne s'approchèrent pas d'elle. Médiocrement flattés du rôle forcé qu'ils venaient de jouer, ils se souciaient peu de se retrouver en présence de celle qui le leur avait imposé, et ils ne songeaient, au contraire, qu'à se retirer. Ils étaient déjà dans le vestibule lorsque M. de Martry les rejoignit.

— Messieurs, leur dit-il, après les avoir attirés sur le perron, là où personne ne pouvait l'entendre, je ne réclame pas votre discrétion à l'égard de ce que vous savez, ce serait émettre un doute offensant à votre endroit, mais j'ai une prière à vous adresser.

— Faites, monsieur, répondit pour lui et pour ses amis M. de Joigné, qui connaissait depuis longtemps l'ancien officier de marine comme un fort galant homme.

— Vous avez entendu M. du Longpré promettre à mademoiselle Berthier de l'épouser, reprit le commandant. J'ignore comment Gabrielle remplira la promesse qu'elle a faite en ce qui concerne sa fille ; mais ce dont je suis certain, c'est que si elle donne satisfaction complète à notre ami sur ce point, il ira jusqu'au bout et tiendra sa parole. Or, si ce mariage a lieu, je vous prie, afin que cette triste aventure ne s'ébruite pas trop, d'en être avec moi les témoins. S'il ne s'accomplit pas, au contraire, et si, comme nous devons le craindre, malgré tous les efforts que je ferai pour m'y opposer, M. Berney s'en prend à M. du Longpré de l'abandon de sa maîtresse, je vous demande instamment de vous joindre également à moi dans ce second cas. De cette façon, quoi qu'il arrive, mariage ou rencontre, cette déplorable histoire restera tout à fait entre nous.

M. de Joigné consulta du regard MM. Dusert, mais pour affirmer aussitôt à M. de Martry que, dans quelque occurrence que ce fût, ses amis et lui se tiendraient à sa disposition.

Le commandant les remercia chaleureusement tous trois, et pendant qu'ils descendaient le perron de l'hôtel, il rentra dans les salons pour se mettre à la recherche de Richard.

Àtout prix, certes, il désirait éviter un conflit entre MM. Berney et du Longpré, mais il voulait également user de tous les moyens pour arracher ce dernier à la honte et au malheur qui le menaçaient.

La première personne que M. de Martry aperçut en franchissant le seuil du salon fut Richard, qui vint droit à lui.

— Je craignais que vous ne fussiez déjà parti, lui dit le peintre en le prenant par le bras, et je le regrettais vivement, car j'ai un renseignement à vous demander. Qu'est-ce donc qu'un M. du Longpré que vous avez présenté ce soir à Gabrielle ? On ne parle que de lui.

— M. du Longpré, répondit le capitaine de vaisseau, en affectant la plus parfaite indifférence, est un de mes vieux amis que tu ne connais pas. Tout fraîchement débarqué, il désirait voir la reine la plus à la mode de notre monde.

— J'ai déjà entendu ce nom-là.

— Peut-être, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. As-tu causé avec Gabrielle depuis quelques instants ?

— Non.

— Eh bien ! à la fin du bal, mais à la fin seulement, demande-lui ce qu'elle a fait de Jeanne.

— De Jeanne ? Son institutrice a dû venir la chercher, il y a déjà longtemps, pour la coucher.

— C'est possible.

— Je ne vous comprends pas.

— Il est inutile que tu me comprennes davantage.

— Qu'y a-t-il de nouveau ? C'est encore de Gabrielle que vous voulez parler ?

— Oui, c'est d'elle ; mais, si tu ne me promets pas d'être calme et de m'obéir aveuglément, je te jure que je t'abandonne, et cette fois, tout à fait.

— Dites, je vous donne ma parole de suivre vos conseils.

— Alors, sans avoir l'air de trop surveiller Gabrielle, prends garde à elle ; interroge-la à propos de sa fille, sans toutefois pousser les choses trop loin ; exige, autant que possible, qu'elle fixe le jour de votre départ, et viens me trouver, rue du Cirque, demain à midi. Surtout, ne sois pas faible et lâche une fois de plus, et ne te donne pas en spectacle. Moi, je me sauve. À demain.

Le commandant avait prononcé ces derniers mots en riant, car il venait d'apercevoir mademoiselle Berthier qui se dirigeait de son côté, et il tenait à lui faire prendre le change à l'égard de son entretien avec son amant.

Puis il serra la main du peintre et s'esquiva, pour fuir les questions de la jeune femme.

Lorsque celle-ci arriva près de Richard, il était seul et avait réussi, par hasard, à mettre un tel masque d'indifférence sur sa physionomie qu'elle ne supposa rien qui fût de nature à l'alarmer.

— Que te racontait donc Martry si gaiement ? lui demanda-t-elle.

— Oh ! pas grand'chose de fort intéressant, répondit l'artiste ; le commandant, qui, tu le sais, a beaucoup d'esprit, passait en revue tes invités. À propos, où donc est Jeanne ?

— Il y a plus d'une heure qu'elle n'est plus là.

— Elle est couchée ?

— Elle dort depuis longtemps.

Et comme ce sujet de conversation lui plaisait peu, elle feignit d'être appelée par un de ses amis et quitta brusquement Richard.

Cinq minutes après, M. Berney frappait au second étage, à la porte de l'appartement que l'institutrice occupait avec son élève.

Miss Brown, qui lisait, vint immédiatement ouvrir.

— Jeanne est remontée ? lui demanda Richard.

— Mademoiselle dort, répondit l'Anglaise.

— Je veux l'embrasser.

Sans attendre la permission de l'Anglaise, le peintre s'avança vivement jusqu'auprès du lit de l'enfant et en releva les rideaux. Le lit était vide.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? fit-il en se retournant vers miss Brown. Où est Jeanne ?

— Mais, monsieur, madame ne vous a donc pas averti ?

— Non, de quoi ? Expliquez-vous !

— Il y a déjà plus d'une heure, à la suite des observations de M. de Martry, madame a jugé qu'il était préférable que sa fille ne restât pas à l'hôtel, surtout pendant une nuit de bal, et j'ai reconduit mademoiselle chez madame Brétigny.

Malgré l'assurance avec laquelle l'institutrice avait récité cette leçon que lui avait faite mademoiselle Berthier, M. Berney comprit qu'elle mentait et qu'il devait y avoir un tout autre motif à la

disparition de l'enfant. Mais, comme il ne lui convenait pas de discuter avec miss Brown, il affecta d'être convaincu et se contenta de répondre :

— En effet, ce n'est pas ici la place de Jeanne ; madame a eu raison de la renvoyer à sa pension ; cependant elle aurait dû me prévenir.

Et sans prolonger sa visite, il descendit en courant. Seulement, au lieu de rentrer dans les salons, il prit à la hâte son chapeau, sortit furtivement de l'hôtel, et, sautant dans une des voitures qui stationnaient devant la maison, il ordonna au cocher de le conduire avenue d'Eylau.

Arrivé à l'institution de madame Brétigny, il sonna. On tarda à venir, puis enfin une domestique ouvrit.

— Mademoiselle Berthier est-elle rentrée ce soir à la pension ? demanda-t-il à cette femme.

— La petite Jeanne ? fit la domestique toute surprise.

— Oui, Jeanne Berthier.

— Du tout, monsieur.

— Vous en êtes certaine ?

— J'en suis très sûre, c'est moi qui veille ! Est-ce que mademoiselle Berthier doit revenir ?

— Oui ; je la pensais déjà ici, et comme elle est un peu souffrante, je désirais prendre de ses nouvelles.

— Sa mère l'aura sans doute gardée près d'elle.

— C'est probable ! Je regrette de vous avoir dérangée inutilement. Tenez, voilà pour votre peine.

Richard mit cinq francs dans la main de la domestique et remonta en voiture.

Dix minutes plus tard, il rentrait à l'hôtel. Son absence avait duré une demi-heure à peine ; personne, pas même Gabrielle, ne s'en était aperçu.

Toutefois le peintre évita de rencontrer immédiatement sa maîtresse, car, bien qu'il s'efforçât de se rappeler toutes les recommandations de M. de Martry, il craignait de ne pouvoir rester maître de lui-même.

La soirée, d'ailleurs, tirait à sa fin. Bientôt les derniers invités disparurent, et mademoiselle Berthier, envoyant un bonsoir amical à Richard, remonta chez elle.

M. Berney hésita pendant quelques instants ; puis prenant tout à coup un parti, il gravit d'un bond l'escalier qui menait à l'appartement de Gabrielle, et, sans frapper, il en ouvrit brusquement la porte.

La jeune femme venait de quitter sa robe de bal ; sa femme de chambre la décoiffait.

Dans la glace devant laquelle elle était assise, elle reconnut Richard, dont la pâleur annonçait les dispositions hostiles.

— C'est bien ! dit-elle à sa domestique, je me déshabillerai seule.

Et lorsque celle-ci se fut retirée, elle ajouta en s'adressant à son amant, mais sans se retourner et avec un calme parfait :

— Comment, te voilà ! Je te croyais parti !

— Tu vois qu'il n'en est rien, répondit-il sèchement. J'ai à te parler.

— De qui s'agit-il ?

— Pourquoi m'as-tu dit que Jeanne était remontée dans sa chambre ? J'y suis allé, elle n'y est pas.

Comprenant que M. Berney savait une partie de la vérité, mademoiselle Berthier fronça légèrement les sourcils et fit volte-face en répondant :

— Je ne t'ai pas dit que Jeanne était auprès de miss Brown, mais qu'elle était couchée et dormait depuis longtemps. Ce n'était pas le moment de t'en dire plus.

— Où est l'enfant ?

— M. de Martry m'avait déjà fait observer plusieurs fois qu'il était plus convenable que ma fille restât confiée aux soins de madame Brétigny, je n'avais pas voulu me rendre à ses conseils ; mais, ce soir, il est revenu avec tant d'insistance sur le même sujet qu'il m'a convaincue. J'ai fait alors reconduire immédiatement Jeanne à sa pension.

—Tu mens ! j'arrive de l'avenue d'Eylau ; ta fille n'est pas plus chez madame Brétigny que près de miss Brown.

Gabrielle, qui n'avait pu s'empêcher de bondir sous le démenti du peintre, parvint rapidement à se dominer.

— Ah ! tu sais cela, lui dit-elle ; eh bien, soit ! je vais te donner tout de suite l'explication que j'avais remise à demain. Le père de

Jeanne est arrivé à Paris ; il me menaçait de bruit, de scandale ; Martry m'en a fait part, et, pour en finir avec lui, pour éviter ses démarches, ses visites, j'ai préféré lui remettre son enfant.

— Ainsi, tu as abandonné ta fille ?

— Je ne l'abandonne pas ! Aurais-tu préféré que son père vint la chercher ici et s'y rencontrât avec toi ?

— Et ce père, qui est-ce ? Peut-être cet étranger, ce M. du Longpré que le commandant t'a présenté ce soir.

— Tu es fou ! Il était d'autant plus nécessaire que la situation de Jeanne fût régularisée que nous allons partir et que son père qui connaît, je ne sais comment, mes projets de voyage, ne nous eût pas laissé un moment de repos. Ne te monte donc pas autant la tête pour une chose si naturelle et qui devait arriver fatalement un jour, mais fais tranquillement ta malle !

— Moi !

— Oui, toi ! Je ne veux pas descendre à Nice dans un hôtel. Or, pendant que je terminerai ici mes préparatifs, il faut que tu ailles nous découvrir quelque jolie villa sur la côte. Tu trouves encore cela extraordinaire ?

— Si extraordinaire que je ne te crois pas ! Tu mens, tu mens encore, mais je ne serai pas ton jouet une fois de plus !

En prononçant ces mots, Richard, qui n'était plus maître de sa colère, bondit vers la cheminée et y saisit un petit poignard dont mademoiselle Berthier se servait pour ouvrir ses lettres.

Gabrielle le suivait du regard, mais sans faire un mouvement pour se défendre.

Elle avait fini de se décoiffer, ses longs cheveux dénoués tombaient sur son sein ; ses lèvres de pourpre étaient entr'ouvertes ; de ses bras nus elle détachait, en se cambrant, les derniers liens de son corsage.

— Tu prépares de nouveau contre moi quelque machination odieuse, s'écria son amant ivre de rage et en faisant, le bras levé, un pas vers elle. Je veux savoir la vérité tout entière, ou prends garde !

— Je ne t'ai rien caché, je n'ai rien de plus à te dire, et tu sais bien que tu ne m'effrayes pas, répondit mademoiselle Berthier de sa voix enchanteresse.

— Prends garde, te dis-je, répéta Richard, ne me pousse pas à bout ; parle, parle, si tu ne veux pas que j'en finisse pour toujours avec tes infamies et mes tortures. Ah ! réponds-moi, ou je te tue !

Et le malheureux, les yeux injectés, la bouche écumante, la physionomie bouleversée, s'élança vers la jeune femme, qu'il parcourait de ses regards tout à la fois haineux et lascifs.

— Frappe donc, lui dit-elle hardiment, en faisant, d'un léger mouvement d'épaules, glisser ses derniers voiles jusqu'à terre et en offrant sa poitrine de marbre au poignard de son amant.

Phryné se souvenait de l'Aréopage.

Richard poursuivit sa course en jetant un cri, mais un cri d'amour, et ce fut à genoux, suppliant et désarmé, qu'il tomba près de Gabrielle.

XVI

Quelques heures après sa honteuse victoire sur Richard, Gabrielle lui rappela qu'il devait partir sans retard pour Nice et lui renouvela toutes ses instructions à l'égard de la maison de campagne qu'elle désirait louer au bord de la mer.

Encore tout enivré, le peintre promit d'obéir et de se mettre en route le soir même ; mais une fois loin de cette atmosphère qui lui faisait perdre la raison, tous ses soupçons et toutes ses inquiétudes l'envahirent de nouveau. Se souvenant alors du rendez-vous que lui avait donné M. de Martry, il se rendit rue du Cirque, à l'heure convenue.

Le commandant l'attendait, tout en craignant qu'il ne vînt pas.

Aussi lui tendit-il cordialement la main, dès que le fidèle Tobie l'eut introduit.

Richard ne répondit qu'en rougissant à cette étreinte, car s'il tenait, en venant trouver M. de Martry, l'une des promesses qu'il lui avait faites, il savait combien, la veille, il avait peu suivi ses conseils, combien, une fois encore, il s'était montré faible et lâche.

Son vieil ami ne s'aperçut pas ou ne voulut pas s'apercevoir de son embarras.

— Eh bien ! lui demanda-t-il, que s'est-il passé hier soir après mon départ ?

L'artiste lui raconta comment il avait découvert la disparition de Jeanne et ce que mademoiselle Berthier lui avait dit à ce sujet. Inutile d'ajouter qu'il ne poussa pas plus loin ses confidences. Il

ajouta seulement ce que Gabrielle lui avait dit à propos de la nécessité de son départ immédiat pour Nice.

— Et tu lui as promis de partir ? interrogea le commandant.

— Oui, fit Richard, puisqu'il faut que je cherche une villa.

— Tu n'es qu'un sot !

M. Berney, à cette apostrophe, fixa le commandant d'un œil hébété.

— Écoute-moi bien, lui dit ce dernier, et réponds sans perdre la tête, si c'est possible. Où Gabrielle a-t-elle fait ses couches et déclaré sa fille ?

— Je ne sais rien ; vous comprenez que je ne l'ai jamais questionnée à ce sujet.

— Où as-tu été reconnaître son enfant ?

— À Melun, chez M Daubray.

— Ah ! dans l'étude de ce notaire condamné aux travaux forcés. Dans cet acte, le jour et le lieu de la naissance de Jeanne sont forcément indiqués.

— C'est évident, mais je ne m'en souviens pas. Je n'ai fait aucune attention à tous ces détails.

— Il faut nous renseigner alors. Quand dois-tu revoir Gabrielle ?

— Cette après-midi, pour lui annoncer que je suis prêt à partir. Je lui ai promis de prendre le train de sept heures quinze. Elle doit me conduire à la gare.

— Parbleu ! elle tient à te mettre elle-même en route.

— Pourquoi ? Je vous avoue que je ne comprends rien à toutes vos questions.

— Tu me comprendras demain.

— Comment, demain ! Puisque je pars ce soir.

— Tu partiras ce soir, en effet, mais tu t'arrêteras à Melun, où je te rejoindrai, demain matin, par le premier train. Tu m'attendras à l'hôtel de l'Aigle.

— Expliquez-moi au moins.

— Je ne t'expliquerai rien du tout. Libre à toi de poursuivre ta route si cela te convient et si tu veux aider une dernière fois aux charmants projets de mademoiselle Berthier. Demain, je te dirai tout et tu me remercieras, si tu as encore au fond du cœur quelques sentiments honnêtes.

— Mais, commandant, je vous en supplie ; vous me mettez la mort dans l'âme.

— Si tu veux guérir, sois pendant quelques heures aussi fort que Gabrielle, ne lui parle de rien ; pars le sourire aux lèvres, et demain tu sauras tout.

— Soit ! je vous obéirai aveuglément, je vous le jure. Ah ! malheur à elle si, de nouveau, elle veut faire de moi sa dupe !

Richard avait prononcé ces mots avec une telle énergie que M. de Martry le laissa partir tout à fait rassuré.

M. Berney tint en effet sa parole. Vers cinq heures, il arriva chez mademoiselle Berthier avec sa malle et en tenue de voyage,

et lorsque Gabrielle, après avoir dîné avec lui à la gare, le quitta à l'entrée de la salle d'attente, Richard lui rendit si affectueusement son baiser d'adieu, qu'elle ne se douta pas un instant du complot arrêté rue du Cirque.

Au moment où sa voiture quittait la gare de Lyon, mademoiselle Berthier entendit le sifflet du départ ; elle ne put alors s'empêcher de sourire en disant :

— Enfin ! me voici maîtresse de la place. Lorsqu'il reviendra, Gabrielle Berthier aura disparu, et madame de Longpré sera loin.

Une heure plus tard, à l'heure où la jeune femme rêvait orgueilleusement à la position brillante qui l'attendait et qu'elle avait conquise par sa seule volonté, Richard descendait à Melun, on se figure aisément dans quelles dispositions d'esprit.

Le lendemain matin, militairement exact, M. de Martry arriva par le premier train. Par un mot, il avait averti M. du Longpré de son absence pour quelques heures, en le priant de n'avoir aucune communication avec mademoiselle Berthier avant son retour.

M. Berney attendait le commandant à la gare.

Le successeur de l'infidèle notaire Daubray était M Cormier, officier ministériel des plus honorables et fort habile, qui avait eu le plus grand mal à rétablir l'ordre dans l'étude de son prédécesseur.

M. de Martry et Richard se rendirent immédiatement chez lui ; mais, lorsqu'ils eurent expliqué le but de leur visite, M Cormier leur affirma qu'il n'y avait pas trace dans son étude de l'acte de reconnaissance dont ils parlaient. Son répertoire n'en faisait pas mention.

— D'ailleurs, si cette pièce existait ici, ajouta le notaire, le syndic de la liquidation Daubray en aurait certainement donné avis à M. Berney et à mademoiselle Berthier. C'est ainsi qu'il a agi à l'égard de tous les clients de l'étude.

— C'est bien cependant M Daubray qui a dressé cet acte authentique, observa Richard. S'il a disparu, ne peut-on le remplacer ?

— Oh ! fort aisément, répondit M Cormier. D'abord l'acte a dû être enregistré. Vous souvenez-vous à peu près de sa date ?

— Le fait s'est passé vers le milieu du mois de novembre 1855, c'est tout ce que je me rappelle.

— Cela est suffisant, répondit le notaire, en prenant ce renseignement par écrit. Dans quelques heures, je vous transmettrai à votre hôtel le résultat de mes recherches.

— Ou plutôt nous reviendrons vers quatre ou cinq heures, proposa M. de Martry à l'officier ministériel.

Et prenant congé de M Cormier, le commandant entraîna Richard, qui ne se rendait pas bien compte des intentions ni du but de son ami.

Aussi, une fois dans la rue, se hâta-t-il de l'interroger, mais l'ancien officier de marine refusa de s'expliquer.

— Allons déjeuner, se contenta-t-il de lui dire, et causons d'autres choses ; tu sauras tout ce soir, je te le promets.

L'esprit dans un état d'agitation facile à comprendre, Richard se résigna à attendre, mais il pressa si bien M. de Martry qu'ils retournèrent, avant quatre heures, chez M Cormier.

— Vous devez vous tromper, monsieur, dit celui-ci à M. Berney ; il n'y a pas plus de trace à l'enregistrement que dans mon étude de l'acte dont il s'agit.

— Peut-être n'a-t-il pas été enregistré, observa le commandant au notaire. N'est-ce pas un cas de nullité ?

— Oh ! du tout, répondit l'officier ministériel, c'est une irrégularité de plus qu'a commise M. Daubray ; mais l'acte, s'il existe, n'a pas moins toute sa valeur. Ainsi que bien d'autres documents que le syndic aurait dû trouver dans cette étude, il a été perdu sans doute.

— Vous nous avez dit, ce matin, qu'on pouvait refaire un autre acte de reconnaissance ?

— Bien certainement, et je crois avoir ajouté qu'il suffisait, pour le rédiger, de me donner le lieu, la date de naissance et les prénoms de l'enfant.

— C'est que M. Berney ni moi ne possédons aucun de ces renseignements.

— Alors rien n'est possible ; c'est une de ces situations inextricables comme il nous arrive parfois d'en rencontrer dans l'exercice de notre ministère.

— C'est fort triste, monsieur, mais nous ne vous en remercions pas moins sincèrement de votre bienveillance.

Et après avoir salué le notaire, MM. de Martry et Berney se retirèrent.

— Allez-vous enfin, commandant, me donner le mot de cette énigme ? demanda Richard, dès qu'il fut seul avec son ami.

— Oui, d'autant mieux que je lis maintenant à livre ouvert dans le jeu de Gabrielle, reprit M. de Martry.

— Expliquez-vous.

— Mon pauvre garçon, mademoiselle Berthier a volé à Daubray ou arraché à la faiblesse de ce faussaire l'acte de reconnaissance de Jeanne ; elle l'a mis en lieu sûr, afin que cette enfant ne restât sa fille que jusqu'au jour où elle aurait intérêt à ce qu'il en soit autrement. Elle a voulu se venger ainsi de l'honnête homme qu'elle avait indignement trompé et qui ne voulait ni ne pouvait plus lui donner son nom. Mais elle a eu soin que cet honnête homme pût voir Jeanne ; elle a attendu patiemment qu'il fût devenu fou de cette enfant, qu'il s'épouvantât de l'avenir que pouvait lui faire sa mère, et qu'enivré d'amour paternel, prêt à tout sacrifier, même son honneur, à ce qu'il regardait comme un devoir sacré, il vint lui dire : Rendez-moi ma fille, et je vous épouserai.

— La misérable ! s'écria Richard, dont les yeux s'ouvraient enfin à la lumière.

— Tu sais maintenant l'épouvantable rôle que Gabrielle te fait jouer, poursuivit le capitaine de vaisseau. Tu as été le complice involontaire et inconscient, je le veux bien, mais le complice de cette infamie, des tortures qu'elle a infligées à un cœur trop loyal et trop bon. Tu as été entre ses mains un jouet docile, un instrument aveugle, et pour te remercier de ce dévouement, dont tu rougis maintenant, elle t'éloigne, elle t'envoie louer une maison de campagne à Nice, parce que, pendant ton absence, elle ira droit à son but, se mariera, et qu'à ton retour elle aura disparu de

Paris et sera à l'abri de toutes tes tentatives, sous le nom même qu'elle aura volé.

— Cela ne sera pas, je vous le jure ! dit le peintre avec un regard et une fermeté que M. de Martry ne lui connaissait pas.

— Comment feras-tu pour t'y opposer ?

— Comment je ferai ! Gabrielle me rendra cet acte, je saurais bien l'y contraindre.

— Et après ?

— Après, je le déchirerai ; et puisqu'il n'en existe de traces nulle part, le père de Jeanne pourra la garder. Comment s'appelle-t-il ?

— Je n'ai plus de raison pour te cacher son nom. C'est M. Paul du Longpré.

— L'étranger qu'on a remarqué hier à l'hôtel ?

— Lui-même !

— Eh bien ! commandant, nous allons rentrer à Paris, et vous pourrez courir chez M. du Longpré pour lui dire que, dans vingt-quatre heures, sa fille sera bien à lui. Sur l'acte de reconnaissance que vous lui remettrez, il trouvera tous les renseignements nécessaires pour se déclarer son père.

— Si tu fais cela, tu répareras, autant que cela t'est possible, le mal que tu as causé. Je ne te rendrai pas mon amitié, elle ne t'a jamais fait défaut, mais mon entière estime.

Et M. de Martry, véritablement ému, tendit les bras à Richard, dont la colère était tombée, mais que les sanglots étouffaient.

Le soir même ils rentrèrent à Paris, et M. Berney descendit chez M. de Martry, où il était entendu qu'il se cacherait.

Il était nécessaire, en effet, que mademoiselle Berthier ignorât le retour de son amant, afin que celui-ci pût la surprendre lorsque le moment opportun serait venu.

XVII

Le lendemain, la première visite de M. de Martry fut pour M. du Longpré.

Il le trouva dans une situation d'esprit difficile à dépeindre. Mademoiselle Berthier venait de lui faire savoir qu'elle se tenait à ses ordres pour lui expliquer, en présence de son notaire, comment elle pouvait lui fournir le moyen de reconnaître et de légitimer sa fille ; et, ne songeant pas à manquer à sa parole, le malheureux voyait venir avec épouvante et le rouge au front le moment où il lui faudrait donner son nom à une semblable femme.

Mais ce n'était pas tout. Ce dont il souffrait peut-être davantage encore, c'était de la résignation de Blanche. Plus que jamais il comprenait, par le parallèle même que lui imposaient les événements, l'admirable sacrifice de mademoiselle du Longpré et le bonheur immense qu'il perdait.

Àl'idée que cette jeune fille, que son père lui avait confiée en mourant, allait être seule, car il ne pouvait songer à faire vivre sous le même toit la vierge et la courtisane, son cœur se révoltait ; il se demandait s'il ne s'exagérait pas le sentiment du

devoir et se prenait à désirer, à espérer que mademoiselle Berthier ne pourrait pas tenir sa promesse, et que, par conséquent, elle le dégagerait de son serment.

Nous savons si c'était compter mal avec le machiavélisme de Gabrielle.

— Enfin que décidez-vous ? demanda M. de Martry au créole, lorsque celui-ci lui eut expliqué où il en était.

— Je n'ai plus qu'à me soumettre à l'enchaînement fatal des faits, répondit tristement M. du Longpré, puisque vous-même, qui espériez je ne sais quoi, vous ne m'apportez aucune chance de salut.

— Aucune, mon ami ; cette infernale créature est armée de toutes pièces. Je comptais sur une démarche que j'ai faite hier, mais elle a été sans résultat utile. Avec moitié moins d'intelligence et de volonté, quelle femme elle eût été dans un autre milieu et aux mains d'un honnête homme ! Sa mère est sa seule excuse.

— Comme mademoiselle Berthier eût été peut-être elle-même un jour l'excuse de sa fille ! Je vous serais reconnaissant de vous charger de la voir. Moi, je ne puis le faire ni lui écrire.

— Que lui dirai-je ?

— De se trouver demain, à onze heures du matin, chez M Dumarest ; je le ferai prévenir. Vous aurez la bonté de vous y rendre également. Autant en terminer tout de suite !

— Du courage ! qui sait si…

— Oh ! je n'ai aucun espoir, le sacrifice est fait, je suis résigné. À demain, mon cher monsieur de Martry, et merci du fond du cœur de vos bons offices et de vos efforts.

Comprenant qu'il n'y avait pas de consolations banales à offrir au père de Jeanne, et désirant même ne pas lui faire part de ce qu'il avait projeté avec Richard, car il voulait que M. du Longpré restât étranger à ce honteux conflit, le commandant en prit congé et s'en fut directement chez mademoiselle Berthier.

— Je vous attendais, lui dit Gabrielle, car je pensais bien que M. du Longpré ferait de vous son intermédiaire entre lui et moi.

La jeune femme était sérieuse, ses lèvres avaient abandonné leur sourire moqueur ; il était évident que, sur le point d'atteindre son but, elle se recueillait pour être tout entière à la lutte.

— M. du Longpré m'a chargé en effet, lui répondit M. de Martry, de venir vous prier d'être demain, à onze heures du matin, chez M Dumarest.

— Pourquoi M Dumarest ?

— Parce qu'il est son notaire en même temps que le vôtre, et qu'il vaut mieux ne mettre personne de nouveau dans cette affaire.

— Soit ! je serai exacte à ce rendez-vous.

— Ne pourriez-vous me dire comment vous comptez vous y prendre pour mettre M. du Longpré en possession légale de sa fille ?

— Mon Dieu ! je n'y vois plus d'obstacle, car votre ami est engagé par sa parole. Mon moyen est bien simple. Je possède l'acte

de reconnaissance de Jeanne par Richard. Comment est-il entre mes mains ? Cela est peu intéressant pour vous. L'important est que cet acte n'étant ni enregistré ni signalé sur aucun livre de l'état civil, il ne s'en trouve de traces nulle part, c'est-à-dire qu'il existe ou n'existe pas, à mon gré. En échange de la signature de M. du Longpré, je lui remettrai cet acte ; il le détruira, et sa fille sera bien à lui.

— C'est admirablement joué, et vous êtes habile ; mais la justice, je le crains fort, ne trouverait pas la chose aussi simple si le fait arrivait à sa connaissance.

— Cela est certain, mais l'acte dont il s'agit conserverait toute sa valeur, et Richard resterait le père de Jeanne. C'est à M. du Longpré à choisir entre sa fille et une dénonciation qui ne pourrait avoir pour moi que des conséquences sans gravité, car, somme toute, je n'ai commis aucun délit. M. Daubray seul est coupable. Est-ce que je sais, moi, s'il avait ou n'avait pas le droit de se défaire de cette pièce ?

— Oh ! vous avez raison. D'ailleurs, le choix de M. du Longpré est fait. Alors, à demain, mais avec ce document, car il veut en finir séance tenante.

— N'ayez crainte, vous savez que je n'oublie jamais rien.

— Pardon ! dans ce moment, vous me paraissez oublier quelqu'un : Richard ! Comment prend-il tout cela ?

— M. Berney est à Nice, et il en reviendra trop tard. Il faudra bien qu'il accepte les faits accomplis.

— Allons ! je vois que réellement vous avez pensé à tout.

Ces dernières phrases échangées, Gabrielle et M. de Martry se séparèrent, ce dernier pour rentrer immédiatement chez lui.

Richard l'y attendait, dans un état de surexcitation qui s'explique, mais fidèle cependant à la consigne de ne pas sortir.

Après lui avoir dit où en étaient les choses, le commandant ajouta :

— Tu n'auras donc, demain, vers neuf heures, qu'à te présenter chez Gabrielle pour exiger d'elle la remise de cet acte, que tu détruiras après y avoir lu où Jeanne est née et a été déclarée. Une fois en possession de ces renseignements, M. du Longpré courra à la mairie de son arrondissement et y reconnaîtra sa fille. Mademoiselle Berthier fera ensuite ce qu'elle voudra. Cette fois elle aura la loi même contre elle ; pas un tribunal ne lui laissera la garde de son enfant. Je sais bien que ce que nous projetons là n'est pas absolument légal, mais, ma foi ! tant pis ! Avec un adversaire tel que le nôtre, tous les moyens sont excusables.

— Soyez certain, répondit le peintre, que demain, avant de se rendre chez M Dumarest, Gabrielle sera désarmée.

— Ne va pas au moins te livrer à quelque acte de violence. Je ne te dis pas d'user de douceur et de ruse, tu ne serais pas le plus fort, mais n'oublie pas un instant que tu as affaire à une femme.

C'était bien par acquit de conscience que M. de Martry s'exprimait ainsi, car, tel qu'il connaissait Richard, il craignait plus sa faiblesse que sa colère.

Du reste, M. Berney était relativement calme : seulement ses regards s'illuminaient parfois d'un feu sombre et menaçant. Il était évident qu'il luttait contre d'horribles obsessions. Ce qui

s'agitait en lui, ce n'était pas seulement, comme le pensait le commandant, le sentiment d'un devoir de probité à accomplir en se mettant en travers des projets de Gabrielle, mais plus encore le désespoir de l'amant qui songeait à se venger.

M. de Martry resta près de son ami toute la soirée et ne le quitta qu'après lui avoir promis de le réveiller lui-même.

Mais Richard chercha vainement le sommeil ; la nuit ne fut pour lui qu'une interminable succession d'heures de tortures et de souvenirs ; et le lendemain matin, lorsque l'ancien officier de marine entrouvrit la porte de son hôte, celui-ci avait déjà disparu.

— Le niais, pensa M. de Martry, il va arriver trop tôt, et Gabrielle, une fois de plus, le jouera comme un enfant !

L'ancien officier de marine se trompait en supposant que le peintre était déjà chez mademoiselle Berthier ; il était sorti vers huit heures, en effet, mais pour remonter chez lui, rue des Martyrs, où il était resté assez longtemps. À neuf heures seulement, il quitta son atelier et sauta en voiture, en donnant l'ordre au cocher de l'arrêter à l'angle de la rue de Berri.

De là, il se rendit à pied jusqu'à l'hôtel de Gabrielle, où il se glissa par la porte de service qui était ouverte, ce qui lui permit de gagner la serre sans être vu de personne.

Mais, au premier étage, il se trouva tout à coup en face de la femme de chambre, qui descendait de chez sa maîtresse et ne put retenir un cri de surprise en le voyant.

Pour toute la maison, M. Berney était en voyage.

Un moment interdit, Richard reprit bientôt possession de lui-même, et, tirant une lettre de sa poche, il dit à cette femme :

— Courez immédiatement chez M. de Martry, rue du Cirque, et remettez-lui ce billet. C'est très pressé. Je vais prévenir madame que je vous ai chargée de cette commission.

Et après s'être assuré que la domestique s'éloignait, il franchit rapidement l'espace qui le séparait de la chambre à coucher de Gabrielle, en ouvrit brusquement la porte et la ferma au verrou derrière lui.

Mademoiselle Berthier, déjà habillée, prête à sortir, était assise devant un petit meuble de Boule où elle rangeait des papiers.

Elle se retourna au bruit et, reconnaissant Richard, glissa rapidement dans son corsage un large pli cacheté ; puis, un peu pâle, mais d'une voix ferme :

— Comment, c'est toi ! lui dit-elle.

— C'est moi ! répondit le peintre en s'adossant à la porte, et il est inutile que tu caches ce papier que tu viens de mettre dans ta robe, car c'est ce papier que je veux.

— Que tu veux ? fit ironiquement la jeune femme.

— Oui, que je veux, répéta M. Berney, parce que c'est l'acte de reconnaissance de Jeanne, que j'ai eu la lâcheté de signer, et que je sais à qui tu le porterais si je le laissais en ta possession.

— Ah ! Martry m'a trahie !

— Que ce soit par le commandant ou par un autre, je connais tes projets ! Tu ne deviendras pas madame du Longpré, je te le

jure. Crois-tu donc que j'aurais souffert douze années de honte pour en être ainsi payé ? L'acte de reconnaissance de ta fille est le crime qui nous lie l'un à l'autre ; je le veux, te dis-je, et je l'aurai, dussé-je employer la violence !

Mademoiselle Berthier s'était élancée à l'autre extrémité de sa chambre, mais Richard l'avait rejointe d'un seul bond, et, la saisissant par les bras, il l'avait couchée à terre, où il la maintenait d'une main pendant que, de l'autre, il s'efforçait d'ouvrir son corsage.

Malgré toute son énergie, Gabrielle commençait à avoir peur. Tout en se défendant, elle appelait à son aide et disait :

— Non, tu n'auras pas cet acte ; tu n'es qu'un misérable et un lâche !

Puis elle jeta un cri de colère et de rage.

Le peintre venait de lui enlever la lettre, et, se rejetant vivement en arrière, il l'ouvrit et la parcourut rapidement.

Gabrielle se releva frémissante, cherchant du regard une arme pour se venger.

— Tu crois peut-être, lui dit ironiquement Richard qui ne la quittait pas des yeux, que je t'ai repris cet acte seulement pour empêcher M. du Longpré de t'épouser. Eh bien ! non, c'est pour mieux faire encore : c'est pour cesser d'être le complice de ton infamie. Cette reconnaissance, je vais la détruire, et cet honnête homme que tu as trompé comme tu m'as trompé moi-même, cet honnête homme dont tu m'as fait le bourreau, il reprendra sa fille malgré toi et sans te donner son nom.

Mademoiselle Berthier, qui, par un incroyable effort de volonté, avait repris possession d'elle-même, répondit en haussant les épaules :

— Tu me fais pitié. Je n'épouserai pas M. du Longpré, soit ! mais il n'aura pas son enfant, car je prouverai par des témoins que cet acte a existé, que tu me l'as volé. Ce sera une affaire entre vous tous et la justice. Va-t'en, je te méprise autant que je te hais !

— Tu ne feras pas cela !

— Dans une heure, ma plainte sera déposée au parquet.

— Ah ! je te jure bien que non, misérable !

Et tirant de dessous son vêtement le poignard dont il s'était armé dans son atelier, il s'élança, les yeux hagards et le cerveau perdu, sur Gabrielle qu'il frappa en plein corps.

Mais la lame glissa sur une des baleines du corset de la jeune femme, qui, jetant un cri de terreur, se précipita du côté de la porte.

Richard la rejoignit d'un bond et la jeta sur le tapis.

Des pas précipités se faisaient entendre dans l'escalier.

— Au secours ! à moi ! s'écria Gabrielle. Grâce, Richard, grâce ! je t'ai…

Mademoiselle Berthier ne put achever ce mot dont elle espérait peut-être le salut ; mais son amant n'y avait vu qu'un dernier outrage en même temps qu'un piége, et son arme était entrée tout entière dans le sein de celle qu'il avait tant aimée.

Au même moment, la porte de la chambre vola en éclats, et une détonation retentit.

Richard, qui venait de se décharger son revolver dans la poitrine, avait roulé à terre.

M. de Martry, car c'était lui qui accourait, s'élança vers le peintre, pendant que la femme de chambre de Gabrielle se penchait sur le corps inanimé de sa maîtresse,

— Vous l'aviez bien prédit, mon ami, murmura le blessé, dont l'ancien officier de marine soulevait la tête. Elle et moi, nous finissons dans la boue et le sang. Traînez-moi jusqu'à la cheminée, je vous en prie.

— Pourquoi ? Laisse-moi examiner la blessure. Peut-être est-elle moins grave que tu le crois, dit M. de Martry en entrouvrant les vêtements de Richard.

— Ce serait un grand malheur ! Faites ce que je vous dis, je vous en conjure.

En s'aidant de ses mains et de ses genoux, laissant sur le tapis une trace sanglante, il s'efforçait de se rapprocher du foyer.

Le commandant l'y aida, et le malheureux, faisant alors un suprême effort, jeta dans le feu un papier qu'il tenait froissé dans sa main gauche.

— Quelle est cette lettre ? demanda M. de Martry.

— Écoutez-moi, répondit le mourant dont la voix s'affaiblissait. Il n'y a plus de trace de la reconnaissance de Jeanne ; elle est née à Villeneuve-Saint-Georges, le 25 novembre 1855. Il ne fallait pas que son père fût, même involontairement, notre complice.

Vous lui direz que Gabrielle avait menti, que son enfant n'a jamais été reconnu par personne. Si vous croyez que j'ai payé ma dette à M. du Longpré, votre main ! Dieu me pardonnera peut-être mon crime !

En montant aux lèvres de Richard, un flot d'écume rougeâtre étouffa ses dernières paroles ; son regard devint vitreux, et, quelques secondes après, la pesanteur de sa tête indiquait à M. de Martry, qui la soutenait, que l'infortuné avait rendu le dernier soupir.

Le commandant coucha doucement le mort sur le parquet, et se relevant, les yeux humides, il dit aux domestiques qui avaient envahi l'appartement :

— Que l'un de vous aille prévenir le commissaire de police du quartier ; dans une heure, je serai de retour et à ses ordres.

Et jetant un regard de pitié et de pardon sur cette femme qui n'avait plus que Dieu pour juge, il sortit.

Moins d'une demi-heure plus tard, la voiture qu'il avait prise aux Champs-Élysées s'arrêtait rue de Flandre.

Le concierge lui ayant dit que M. du Longpré était chez lui, M. de Martry monta sans se faire annoncer.

Paul était dans son cabinet de travail.

En ouvrant la porte, le commandant l'aperçut qui tenait Jeanne sur ses genoux, pendant que Blanche, debout, appuyée sur le dos d'un fauteuil et d'une pâleur livide, semblait une statue de la douleur.

Le pauvre père puisait dans les caresses de son enfant le courage qu'il lui fallait pour accomplir l'horrible sacrifice que lui imposait le devoir ; mademoiselle du Longpré, par sa présence, lui enseignait la résignation.

— Vous ! s'écria M. du Longpré en reconnaissant le capitaine de vaisseau. Suis-je donc en retard ? Déjà !

— Vous n'avez plus rien à faire hors de chez vous, dit M. de Martry d'une voix grave. Gabrielle est morte, Richard l'a tuée ! Lui-même n'est plus. Votre fille est bien à vous, à vous seul !

Le créole jeta un cri d'épouvante, auquel répondit le gémissement de mademoiselle du Longpré, et Jeanne, comprenant qu'elle ne verrait plus sa mère, se mit à la demander en pleurant.

— Jeanne, lui dit Paul en la couvrant de baisers, ta mère est partie pour toujours ; veux-tu que ton amie Blanche la remplace ? Blanche, le voulez-vous ?

Mademoiselle du Longpré ne répondit qu'en ouvrant ses bras à la fillette, qui s'était élancée vers elle.

— Ici, l'ineffable bonté de Dieu ! mon cher monsieur de Martry, fit M. du Longpré en étendant la main vers le groupe charmant que formaient la jeune fille et l'enfant ; mais, là-bas, d'où vous venez, toute sa terrible colère !

— Là-bas comme ici, sa justice ! mon ami, répondit le commandant. Souvenez-vous des paroles que je vous adressais jadis, lorsque vous désespériez : Si la loi, œuvre humaine et conséquemment imparfaite, ne protège pas toujours assez les honnêtes gens, Dieu, tôt ou tard, se met de leur côté !

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/La_B%C3%A2tarde_%28Pont-Jest%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.